

Jean Paul Le Moël

# Eva Gzabor

Roman historique

# Table des matières

- 1 Lisa
  - 2 Un certain Laszlo
  - 3 Retour à Budapest
  - 4 Concert à l'Opéra
  - 5 Istvan
  - 6 Réunion estudiantine
  - 7 La Révolte est en marche
  - 8 Tragédie dans la rue
  - 9 La grande frayeur d'Eva
  - 10 Andreas
  - 11 A la recherche d'Andreas
  - 12 Remous au Parti
  - 13 La foule fraternise avec les Russes
  - 14 Tragique traîtrise
  - 15 Premiers combats
  - 16 Négociations au sommet
  - 17 Des nouvelles d'Andreas
  - 18 Trop vite, trop loin
  - 19 Tragique décision
  - 20 Sur le chemin de l'exil
  - 21 A l'approche de la frontière
- Epilogue

Lisa

Le lac Balaton, le plus grand d'Europe, est appelé 'petite mer' par les Hongrois. Dans leur pays enserré à l'intérieur des terres de l'Europe centrale, il leur donne l'illusion du grand large. Il constituait un lieu de villégiature envié pour les Hongrois fortunés d'avant la seconde guerre mondiale. Maisons particulières, grands hôtels, stations thermales diverses permettaient de passer les mois les plus chauds dans une ambiance de vacances luxueuses. A l'instar des Parisiens installant leurs familles près des plages célèbres de Normandie et venant les retrouver en fin de semaine par le train, les riches familles de Budapest prenaient leurs quartiers d'été au Balaton. L'instauration de la Démocratie Populaire en Hongrie n'avait pas changé les habitudes: passer l'été près du lac Balaton demeurait d'autant plus un luxe qu'il était interdit de sortir du pays. Avec la différence que les privilégiés n'étaient plus les mêmes. Aux titres nobiliaires ou comptes en banque garnis avait succédé l'appartenance à la nomenclatura du pouvoir en place, nouvelle noblesse des démocraties populaires. Les hôtels, transformés en camps de vacances, donnaient aux travailleurs l'illusion de jouer pour quelques jours aux nantis d'avant-guerre. Dans les rues ou sur les plages, ils côtoyaient les occupants des maisons particulières dépossédés au profit d'un seul propriétaire: l'Etat. Celui-ci en disposait à sa guise en faveur des fidèles serviteurs du régime. Quelques familles avaient cependant gardé le rare privilège d'occuper les résidences secondaires qu'elles possédaient autrefois. Pour services rendus au pays.

L'une d'entre elle se nommait Gzabor, un nom relativement répandu en Hongrie. Le chef de famille, Endre était un homme de grande taille, la soixantaine passée. Il n'était pas inscrit au Parti, ne faisait pas partie du gouvernement. Pas davantage général que capitaine d'industrie! Tout simplement une figure nationale. Ami des plus grands: Rajk, victime d'une de ces purges cycliques affectant les démocraties populaires; Nagy, en sursis, mais qui allait se rendre célèbre quelques mois plus tard, le Professeur Endre Gzabor représentait une espèce rare derrière le rideau de fer: un homme libre. Il avait survécu à toutes les crises grâce à son non-engagement politique. Pour la jeunesse estudiantine, il constituait une référence, une conscience. A l'instigation de ses jeunes collègues professeurs, il avait fondé les fameux Cercles Petöfi,<sup>1</sup> où se refaisait le monde communiste, en ne le rejetant pas en bloc, mais en s'efforçant de le modifier de l'intérieur. C'était de l'équilibrisme. Le Pouvoir les tolérait à condition qu'ils ne sortent pas des limites implicitement fixées. Ils allaient cependant jouer un rôle décisif au cours de ce mois d'octobre 1956, où le rideau de fer vacilla sur ses gonds.

Le Professeur Endre Gzabor entretenait un mystère de bon aloi sur les débuts de sa vie. Elle semblait n'avoir commencé que l'année de ses vingt ans. De quelle région venait-il? quels étaient ses parents? qu'avait-il fait? autant de questions sans réponses. De ce fait, toutes les suppositions étaient bonnes, et ne manquaient pas de contribuer à son aura. Il était donc né étudiant. Quelques années plus tard il enseignait la philosophie à l'Université de Budapest.

Il sut rendre cette discipline vivante. On se pressait à ses cours. La jeunesse aristocratique citait ses réflexions où perçait déjà cependant la critique d'un système crypto-féodal qui permettait à un petit nombre de propriétaires terriens de posséder la quasi totalité des terres. L'une de ses élèves en faisait partie.

Lisa Radvanyi a dix neuf ans. Elle vient de terminer ses études secondaires et, n'envisageant rien de précis, s'est octroyé une année de repos et de réflexion dans la propriété familiale, un immense domaine de deux mille hectares à une centaine de kilomètres dans le Nord Est de Budapest.

---

<sup>1</sup>Poète hongrois, héros national pour son rôle dans la tentative de sécession de la Hongrie du royaume austro-hongrois en 1848.

Elle y a retrouvé sa mère qui vit seule dans le culte de son fils, frère de Lisa, mort à l'âge de dix ans. Son père, le Comte Radvanyi, davantage intéressé par la politique que par l'administration de son domaine, en a confié la gestion à un intendant, petit homme fourbe dont la platitude à l'égard des maîtres n'a d'égale que sa dureté envers les paysans. La mère de Lisa, à la suite d'une maladie ayant affecté sa beauté, a dû, la mort dans l'âme, se résoudre à quitter la haute société de Budapest pour s'enterrer dans ce sinistre domaine. Elle s'est réfugiée dans la bigoterie, ce qui, en la rapprochant du Seigneur, l'éloigne chaque jour un peu plus de sa fille. L'atmosphère contraste avec celle qui règne dans le domaine voisin. Les Obrö constituent une famille nombreuse, unie, chaleureuse agissant comme une sorte d'aimant; la maison ne désemplit pas d'amis joyeux et bruyants. Lorsqu'à la fin de l'été ils retournent à Budapest, Lisa se sent un peu plus seule. Janos Obrö lui a parlé en termes si chaleureux d'un certain Professeur Gzabor, coqueluche des étudiants, qu'elle s'est soudain décidée à s'inscrire à l'Université. Une tante l'hébergera à Budapest.

Lisa est timide, réservée, se méfiant de tout mouvement de cœur, ce qui la fait passer pour froide, distante, princesse lointaine. C'est cependant avec une certaine curiosité, non dépourvue de nervosité qu'elle attend cette première leçon.

L'homme entre, avec un peu de retard, ce dont il s'excuse avec un sourire qu'elle trouve... humain. Il est grand. Une chevelure fournie, commençant à grisonner, encadre un visage aux traits rudes que tempèrent des yeux bleus, lumineux, très changeants. Des mains larges dont il se sert avec aisance pour s'exprimer, confirment l'impression première que cet homme est plus fait pour l'action que pour le discours – contradiction qui l'accompagnera toute sa vie. Sa voix est cependant douce, le ton harmonieux; les mots coulent aisés, colorés. L'homme n'est pas un orateur, mais un merveilleur causeur. Pas besoin d'enfler le ton, d'utiliser l'emphase, de pointer le doigt au ciel, comme tant de tribuns qui confondent la forme avec le fond. Les mots suffisent; il a le talent de leur donner vie. Lisa est conquise d'emblée et est obligée de reconnaître que Janos n'avait pas exagéré. Elle s'en défend cependant car elle n'aime pas "faire comme les autres". Ceux-ci sont béats, boivent les paroles du Maître. Son attention n'est pas moindre, mais son visage reste froid, lointain. De même qu'elle n'ira pas se joindre à la véritable cour qui entoure le professeur à la fin des cours, ce qui semble pourtant faire partie du rite de l'enseignement. Il ne lui en fera pas la remarque. Elle croira noter qu'il la regarde différemment des autres étudiants, mais n'est-ce pas l'effet de son imagination?

Le Maître entretenait une ombre complète sur sa vie privée. Les rumeurs les plus diverses couraient à ce sujet, auxquelles Lisa ne prête qu'une oreille pas si distraite qu'elle veut bien se l'avouer.

A l'exposé de fin du premier trimestre, Lisa s'est distinguée et a obtenu la seconde meilleure note. Le Maître l'a félicitée pour la profondeur de ses idées qui "contrastent avec votre figure poupin". Cet ajout l'a rendue furieuse contre lui, car cela n'a pas manqué de déclencher les rires. Elle lui en veut. Les vacances vont lui sembler cependant longues. Elle se surprend à s'examiner longuement dans la glace. "Poupin" a-t-il dit! Ne serait-ce pas à cause des nattes?

Sans aller jusqu'à se couper les cheveux, ce qui serait impensable, elle va les ramasser dans un chignon, qui, d'emblée, lui donne deux ans de plus. Il ne semble pas remarquer le changement de coiffure. Elle en conçoit un certain dépit et, par mesure de rétorsion, décide de l'ignorer. A la fin du second trimestre elle obtient la première note et gagne de ce fait le premier rang.

Lorsqu'en fin d'année il proclamera le palmarès, la première note de la comtesse Radvanyi ne sera cette fois assortie d'aucun commentaire. Elle ne note non plus aucune expression particulière dans le regard qu'il pose sur elle en annonçant le résultat. Un sentiment de frustration s'empare d'elle. Elle tente de le rejeter. En rejoignant le domaine familial, la décision d'interrompre ses études est prise. Pas plus à elle-même qu'à son ami Janos elle ne pourra donner de raison valable, sinon que: "c'est comme ça!" C'est si peu comme ça, que, de nouveau seule avec sa bigote de mère, après le départ des Obrö, elle se rend compte de son immense erreur. Elle a beau essayer de se raisonner en se disant que pour Endre, dont le prénom martelle sa mémoire, elle n'est qu'une parmi tant d'autres et qu'à aucun moment elle n'a pu se targuer d'une attention particulière de sa part, rien n'y fait: il lui manque. "Folle je suis!" La folie ne la quitte cependant pas et au début décembre elle regagne Budapest. Ses pas la porteront souvent sous les murs de l'Université. Une ou deux fois elle

apercevra sa grande silhouette, mais n'ira pas jusqu'à essayer de le rencontrer. Se souvient-il d'elle d'ailleurs?

Les Obrö l'ont invitée pour les fêtes de fin d'année. Elle en est contente, car elle espère beaucoup de ces distractions pour chasser ce qu'elle commence à qualifier d'obsession. Consacrer du temps à sa toilette est également une occupation que les femmes considèrent comme fort dérivative. Lisa se plaît ce soir-là. Les compliments ne manquent pas. Ceux qui lui iront le plus droit au cœur proviennent d'une voix avec laquelle elle a vécu près d'une année. Il est là, ne semble pas l'avoir oubliée, au point qu'ils vont passer une partie de la soirée ensemble. C'est sur un nuage qu'elle va regagner l'appartement de sa tante, d'autant qu'ils ont convenu de se revoir le lendemain. Le lendemain et les jours suivants.

Cette fin d'année a été un tourbillon. Elle n'aura pas à craindre l'affreuse solitude de l'après', car il a osé parler mariage.

– Qu'ai-je donc de plus que les autres? s'est-elle naïvement écriée.

– Vous êtes Lisa, s'est-il contenté de répondre.

Bien que folle de joie, elle a demandé à réfléchir, car elle craint que ce ne soit qu'une passade de fin d'année. Elle repartira à la campagne où les jours s'étireront d'une façon insupportable. Bien avant le délai qu'elle s'était fixé, elle est de retour à Buda. Il est là, le même, il n'a pas changé.

Il se marieront au cours de l'été suivant, au domaine. Le père de Lisa se fera représenter par un bouquet de fleurs, immense. Sa mère leur donnera sa bénédiction sans quitter son divan. La famille d'Endre semble n'avoir jamais existé; il sera son unique représentant. Les Obrö, heureusement, pallieront ces défaillances familiales en évitant que ce mariage ne prenne des allures d'enterrement.

A la mort de ses parents Lisa a hérité du domaine et du titre, ce qui a permis à la famille qui s'était agrandie d'Andreas, puis d'Eva, de passer les années difficiles qui ont suivi, dans des conditions privilégiées. Endre a dû abandonner ses cours à l'Université. Le régime d'Horthy<sup>2</sup>, qui ne les avait jamais guère appréciés s'est durci du fait de son alliance avec Hitler. Endre se partage entre ses travaux d'écriture et la gestion du domaine. En 1943, inquiet par les agents d'Horthy, il est contraint de s'enfuir. Il revient au pays avec l'armée Rouge en 1945 et reprend ses cours à l'Université. Ils sont, désormais, davantage orienté vers la Géo-économie-politique. Ils obtiennent autant de succès que ses cours de philosophie d'avant-guerre. Sur le plan privé, Endre et Lisa ont dû prendre une décision difficile mais sage, en faisant don, 'spontanément', du domaine des Radvanyi au Peuple –en l'occurrence l'Etat. De ce fait Andreas et Eva pourront s'inscrire à l'Université, en exception de la loi interdisant aux enfants des 'ex-possédants' l'accès aux études –règle en contradiction avec le dogme communiste du savoir pour tous. Cette mesure a occasionné de nombreux départs à l'étranger d'élites dans différents domaines, ce dont les dirigeants n'ont cure. Seul l'homme nouveau les intéresse. Dans le domaine du quotidien –si important dans les démocraties populaires– les Gzabor bénéficieront également d'une mesure d'exception leur permettant de conserver le droit à occuper le pied-à-terre familial de Budapest, ainsi que la résidence secondaire du lac Balaton.

## 2

### Un certain Laszlo

Au mois de juillet 1956, Eva vient de fêter ses vingt ans. De sa mère elle tient le visage ovale, la taille élancée et le long cou, tel celui des nombreux cygnes qui sillonnent le lac –selon son frère Andreas. Le vert de ses yeux comporte un peu plus de bleu. Là s'arrête les ressemblances, car la susceptibilité d'Eva n'a d'égale que la placidité de sa mère. "Ne vous y trompez pas, dit souvent

---

<sup>2</sup> Amiral austro-hongrois, régent de Hongrie de 1920 –suite à une première tentative de prise de pouvoir communiste par Bela Kun– jusqu'à la défaite de son allié Hitler en 1944.

celle-ci, je ne me suis tout simplement pas permis le luxe d'être moi-même!"

Dès son plus jeune âge, Eva a montré un goût marqué pour la musique. C'est elle qui a découvert le vénérable piano de famille, recouvert de poussière, que sa mère Lisa avait ouvertement délaissé en signe de rejet envers ses parents, et demandé des leçons, qu'on ne lui a pas refusés. Bien que son père ait bien voulu se reconnaître un certain talent de trompette pendant son séjour dans l'armée, "pas de quoi toutefois se comparer à Hebedus!"<sup>3</sup> il s'interroge sur cette vocation qui s'affirme de jour en jour. Il évoque une mutation génétique. Car le goût de la petite fille pour la musique s'est transformé en talent –puisque'on se refuse à parler de génie pour une fille. Son professeur, Ernő Labori, la considère comme égale, sinon supérieure, à son condisciple, György Czibel, qui atteindra la renommée mondiale après avoir quitté le pays. La misogynie du régime, dont une des professions de foi est pourtant la libération des opprimés, ne lui permettant pas d'accéder à la notoriété qu'elle pourrait avoir en Occident, elle se venge à sa manière en traitant György avec tout le sadisme dont est capable une femme idolâtrée par un homme dont elle n'est pas amoureuse. Leur professeur commun a un faible pour Eva. Il tente de corriger la tendance mégalomane du petit prodige, chouchou du régime qui voudrait en faire son héraut, prototype du nouvel homo communistus. Mais en même temps il tempère le comportement d'Eva lorsque le jeu du virtuose risque d'en souffrir.

Venue passer comme chaque année les mois de juillet et août dans la maison familiale de Siofok, sur la rive méridionale du lac, Eva restait seule en semaine avec leur vieille nounou, Julia, qui avait élevé la mère et la fille. Ce titre lui donnait beaucoup de droits dont elle n'abusait toutefois pas. Avoir une servante à domicile constituait une nouvelle exception à la règle qui interdisait à un particulier d'exploiter un être humain, en réservant ce privilège à l'Etat. Les dirigeants ne se privaient pas de ce luxe suprême que constitue la domesticité. Ils se gardaient bien de s'en prétendre les maîtres, ils se contentaient d'en être les bénéficiaires. En haut-lieu on avait fermé les yeux sur une lointaine parenté attribuée à Julia. Elle ne touchait aucun salaire. Elle n'en avait pas davantage touché avant-guerre, bien qu'Endre, en accord avec ses idées, ait voulu l'en faire bénéficier. "Contentez-vous de me nourrir, de me loger, de m'habiller, s'était-elle écriée fièrement, si vous y ajoutez ne serait-ce qu'un peu d'amour, je serais la plus heureuse des femmes". L'amour, elle n'en avait pas manqué, s'efforçant même d'en donner plus qu'elle n'en recevait. Plusieurs fois, Eva l'avait taquinée en la soupçonnant d'un grand amour malheureux, qu'elle cultivait dans le tréfonds d'elle-même.

– Taratata, ma jolie, c'est bon pour toi ces choses-là!

– Que nenni, ma bonne Julia, ma musique me suffit.

Julia se contentait de sourire, car chaque année, au cours de l'été, Eva subissait les hauts et les bas qui accompagnent le sentiment amoureux. Dans les rares livres qu'avait lus Julia –c'était Endre qui lui avait appris à lire– l'amour était une montée au Ciel. Eva commençait par descendre en Enfer. Elle la voyait regagner la maison, l'œil sombre, répondant tout juste à ses questions. Pour compenser la morosité de sa petite fille –Eva était autant sa fille que celle de Lisa– Julia se mettait à chanter, se forçant à une gaieté qui exaspérait la jeune fille. Après quelques jours d'incubation où tout se parait de couleurs sombres, un soir, Eva rentrait, arborant un air radieux. Il fallait alors à Julia arrêter toute activité pour entendre les confidences de son adorable fofolle. Une nouvelle passion venait de naître. Lorsque, de retour à Budapest, Eva reprenait son rythme de vie consacré à la musique, les qualités merveilleuses de l'être unique dont elle avait fait connaissance au Balaton, s'estompaient rapidement. L'été ne passait pas la mi-décembre. Cette année, le mois d'août tirait à sa fin que rien ne s'était produit. Était-elle malade? Non, elle semblait au contraire plus belle que jamais, son Eva. Elle avait en vain tenté de la dissuader de couper ses cheveux, mais reconnaissait maintenant que cela lui donnait une allure qu'elle ne trouvait pas de mot pour définir. Une explication résidait peut-être en ces incessants appels téléphoniques d'un certain György qu'elle ne connaissait que par oui-dire et qu'elle n'aimait pas car il ne disait ni bonjour ni au-revoir.

---

3 Un trompettiste célèbre au siècle passé

Ce jour-là, Eva venait justement de rembarquer vertement György. Puis elle était sortie faire un tour. Ses pas l'amènèrent comme chaque jour vers le petit port de Siofok, d'où les bateaux à voile partaient pour se mêler aux cygnes dont le lac était le domaine. La cohabitation se passait fort bien. Les voiliers fendant l'eau en souplesse avaient le don de faire rêver Eva. Un peu avant la guerre ses parents l'avaient emmenée à Nice – Lisa parle très bien le Français. Elle croyait se souvenir avoir fait une petite croisière le long des côtes françaises mais c'était vague. Il lui arrivait d'imaginer que ce lac dont à certains endroits on ne voit pas l'autre rive se prolongerait vers l'océan infini et l'emmènerait au fin fond du monde. Assise sur un bollard de pierre, ce jour-là elle prolongeait sa rêverie. György était loin maintenant. Soudain son regard s'accrocha à un bateau dont le comportement l'intrigua. Il se dirigeait droit vers le quai qu'il n'allait pas manquer de percuter. Elle se leva d'un bond et agita la main pour avertir le barreur. Il avait pourtant l'air parfaitement éveillé et maître de ses gestes. A quelques mètres du rivage, il effectua une belle manœuvre d'évitement et le bateau vint se ranger à mourir le long du quai. Les voiles tombèrent, un homme sauta à terre, une corde à la main. "Permettez", dit-il. Pour un peu il l'aurait poussée. Il enroula le cordage autour du bollard, et, seulement à ce moment, eut l'air de se rendre compte de sa présence. Grand, il la dominait d'une bonne tête. L'œil gris acier, la peau collant aux pommettes saillantes, ainsi qu'à l'arête rectiligne du nez, les muscles saillants du cou indiquaient un corps de sportif entraîné. Les cheveux noirs étaient drus, coupés très court, comme ceux des militaires qui ne manquaient pas dans ce lieu de villégiature. Il venait d'ailleurs de joindre les talons et de s'incliner vers elle, pour lui dire d'une voix douce, qui contrastait avec la première impression.

– Désolé, Mademoiselle, d'avoir troublé votre rêverie.

– Comment savez-vous que je rêvais? lui rétorqua-t-elle d'un ton peu aimable.

– Parce que je vous observais.

– C'est la raison pour laquelle vous avez failli encadrer le quai.

Cette fois il rit franchement d'un large rire. Elle se détendit.

– Touché, comme on dit en escrime. Capitaine Diaszegi, Laszlö Diaszegi. Et il s'inclina de nouveau.

Elle ne se présenta pas. Ce qu'il lui fit remarquer, tout en précisant:

– Il ne sera pas nécessaire de vous présenter, Mademoiselle Eva Gzabor. J'en sais déjà beaucoup sur vous: vos admirateurs ne sont pas discrets.

Cet homme l'exaspérait au plus haut point. Elle aurait dû le laisser là sans autre forme de procès, ce qui ne ferait que confirmer sa réputation de désinvolte, mais, inexplicablement, elle restait là plantée devant lui.

– Excusez-moi, dit-il soudain. (Et il sauta dans son bateau, pour ranger deux ou trois choses. Il se trouvait de nouveau devant elle, sur le quai.) Puis-je vous inviter à prendre un rafraîchissement? En face, ils ont de très bonnes glaces.

Le sans-gêne de cet homme était incroyable. Elle accepta pourtant l'invitation.

Ils se trouvaient maintenant l'un en face de l'autre, assis près d'une fenêtre dans une auberge au toit de chaume. Elle y était venue l'an dernier avec un joueur de football. La conversation n'avait porté que sur la passion de ce dernier. Allait-il lui faire un cours sur l'armée?

– Aimez-vous les bateaux? demanda-t-il.

– Pour aimer il faut pratiquer.

– Pas nécessairement. J'aime la musique, mais ne joue d'aucun instrument.

Elle se recroquevilla. Encore un admirateur qui allait lui parler de son art! Il nota son changement d'humeur:

– N'ayez crainte, je ne vous importunerai pas, bien que j'aie eu l'occasion quelquefois d'assister aux répétitions publiques de l'École de Musique.

– Je ne savais pas que les militaires appréciaient la musique! raila-t-elle.

– Les militaires sont des hommes comme les autres. Les sentiments leur restent accessibles, répondit-il d'un ton sec tout en la fouillant de son regard gris acier.

Elle aurait dû se lever d'un bond et le planter là. Ce n'était pas du tout le genre d'homme qui lui plaisait habituellement. Il paraissait trop sûr de lui. Un sourire naquit dans ses yeux et ne tarda pas à

se répandre sur son visage.

– Détendez-vous mademoiselle Gzabor, je ne vais pas vous manger.

Elle, si prompt habituellement à une riposte foudroyante, ne trouva rien à répondre. Un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, vint à point nommé apporter une diversion. Elle sursauta.

– Avez-vous peur de l'orage?

– Pas précisément.

– Celui-ci risque d'en être un bon.

Le gros nuage venait d'occulter le soleil. L'obscurité tomba d'un coup. De larges gouttes commençaient à s'aplatir au sol.

– Excusez-moi, dit-il en se levant d'un bond.

Et il courut au dehors. Quand il revint, sa chemisette était trempée. Il s'essuya le front du revers de l'avant-bras, en riant.

– J'ai été recouvrir Klara d'un taud, pour ne pas la retrouver au fond de l'eau.

– Klara?

– C'est le nom de mon bateau. (Il n'en dit pas plus.)

Cette fois c'était le déluge. Les éclairs traversaient la pièce en l'illuminant fortement, suivis par d'immenses déchirements dans le ciel.

– Julia va être affolée, dit soudain Eva, j'aurais dû la prévenir.

– Qui est Julia?

– Ma nounou.

– Vous pouvez le faire par téléphone.

– Ils ne me laisseront pas.

– Si je le demande, si.

Il l'accompagna au comptoir et la laissa téléphoner. Lorsqu'elle regagna la table, ce fut pour réprimer quelques frissons. La température avait baissé considérablement. Laszló fit signe à une serveuse, lui dit quelques mots à l'oreille. Quelques instants plus tard, elle revint avec une veste en laine qu'elle tendit à Eva.

– Je crains que nous soyons ici pour encore quelque temps. Si nous en profitons pour dîner?

Des tables voisines de bonnes odeurs se répandaient.

– Que diriez-vous d'une carafe de Badacsony<sup>4</sup> et d'un 'turos csusza'<sup>5</sup>?

Elle le laissa commander. Depuis le début de leur rencontre d'ailleurs elle avait l'impression de se laisser mener. Inhabituel chez elle mais elle y trouvait une sorte d'apaisement à sa tension un peu perpétuelle.

La serveuse venait d'apporter la commande. Du plat de pâtes se dégageait une bonne odeur de lard grillé. Ils mangèrent en silence. A plusieurs reprises elle leva les yeux vers lui. Il ne se nourrissait pas, il dévorait. Une image lui vint: un loup. Du loup il avait la vigueur et la race.

– Vous ne mangez pas à votre faim dans l'armée?

Il s'arrêta net puis sourit:

– C'est à cause de...?

Et il fit le geste de s'empiffrer. Elle éclata de rire.

– Je ne fais jamais rien à moitié. Vous voilà prévenue!

– Prévenue de quoi?

– Prévenue. Vous permettez que je termine?

Il termina son plat de pâtes sans plus s'occuper d'elle.

Cet homme était inquiétant. Il l'impressionnait trop. Elle se souvint avoir éprouver la même sensation lorsqu'elle était petite. Un homme était venu au domaine pour voir son père. Il portait un uniforme. Il l'avait terrifiée. Elle se remit à frissonner.

---

4 Vin blanc hongrois

5 Pâtes au fromage et au lard

6 Secrétaire-général adjoint du Parti des travailleurs Hongrois, ministre des Affaires Etrangères à l'époque.

– Vous avez froid?

– Peut-être, je ne sais pas.

Il la fixa d'un air ironique. Il fallait absolument qu'elle reprenne le contrôle des opérations.

– Si vous me parliez de vous?

– Suis-je si intéressant à vos yeux?

Il avait de nouveau retourné la situation à son profit! Il ne fallait cependant pas qu'il compte qu'elle réponde à cette question.

– N'est-ce pas logique? esquiva-t-elle. Puisque vous savez tant de moi.

– C'est juste. Mais permettez que je me commande un second plat de 'turos'. M'accompagnez-vous?... A défaut, je vous recommande leurs pâtisseries. Il n'y en a pas de meilleures tout autour du lac.

A trente cinq ans –il n'a pas caché son âge– Laszlö est capitaine dans les Forces blindées Hongroises. Né à Nagykereki, non loin de la frontière roumaine, d'une famille de petite aristocratie militaire. Aussi loin que les archives remontent, on trouve un Diaszegi soldat au service de la Hongrie; l'un s'illustrant contre les Turcs et se jetant du haut des murailles de la forteresse plutôt que de se rendre; un autre luttant aux cotés de Petöfi et de Kossuth au moment de la grande révolte de 1848 et s'exilant en France pour s'épargner l'allégeance renouvelée à l'Autriche. Son propre père a démissionné de l'armée, lorsque Horthy, allié aux Allemands pendant la dernière guerre, a décidé l'envoi de troupes sur le front Russe. Devenu un des principaux conseillers militaires de la Résistance, il a trouvé la mort lors des combats pour la reprise de Budapest. Lui-même a quitté l'Académie militaire où il était en dernière année pour rejoindre son père. La guerre terminée il a repris ses cours et a réintégré l'armée régulière. A l'avènement de la Démocratie Populaire il aurait dû de nouveau quitter l'armée, interdite à l'ancienne noblesse. Mais ses états de service dans la Résistance ainsi que ceux de son père lui ont cependant permis de passer outre à cette règle.

– Pourquoi tenez-vous tellement à l'armée? s'étonna Eva.

– Autant demander à un croyant la raison de sa foi... c'est une tradition familiale... pour un Diaszegi il n'y a pas d'autre vie que celle de soldat.

– Je vais peut-être vous choquer, reprit Eva, mais à quoi sert l'armée puisque nos frontières sont définies, verrouillées même, dirais-je, par notre puissant voisin? Que pourrions-nous faire, et contre qui?

– L'armée est liée au drapeau. De même que le drapeau est le symbole de la Nation, l'armée est garante de l'honneur national.

Il s'était insensiblement raidi pour prononcer cette phrase qui sentait le catéchisme à plein nez. Eva décida de le pousser un peu plus loin.

– Ce qui veut dire que l'armée interviendrait si l'honneur national était en jeu?

– C'est cela même, répondit-il gravement.

– Mais qui décide que l'honneur national est en jeu? le gouvernement?... le Parti?

– L'armée est au service de la Nation.

Parmi la jeunesse estudiantine, les militaires n'avaient pas bonne presse: on leur reprochait d'avoir aussi bien servi sous Horthy que sous le régime actuel et d'obéir à n'importe quel ordre, du moment qu'il vienne d'au dessus. Ce que venait de révéler Laszlö éclairait cependant d'un jour nouveau ce monde qu'elle ne connaissait réellement pas. Elle se promit d'en parler à son père.

La pluie venait de cesser, de même que le vent. La nuit que l'orage avait anticipée était cette fois réellement tombée. Ils avaient fini de manger.

– Vous désirez rentrer, je suppose, fit Laszlö.

Elle n'en éprouvait pas réellement l'envie, mais, sans attendre sa réponse, Laszlö s'était levé. Il ne lui restait plus qu'à faire de même. Pendant qu'il réglait l'addition, elle rendit le linge à la serveuse. Elle avait froid de nouveau. Une bonne marche la réchaufferait. Mais il lui proposa de la

raccompagner en moto. Celle-ci ne se trouvait pas loin, sous un arbre. Des fontes il sortit un lourd manteau de cuir dont il lui revêtit les épaules d'autorité. La moto démarra à la première sollicitation. A faible vitesse ils longèrent le lac. L'air était frais. Eva releva le col du manteau dont l'odeur lui rappelait la sellerie de son enfance. Laszlö, toujours en chemisette, ne semblait pas se soucier de la température. Un être rude, qui la changeait des fragiles artistes de son milieu habituel. Ils venaient d'arriver. Elle se surprit à regretter la brièveté du voyage. Lorsqu'elle mit pied à terre, elle aperçut le visage de Julia, mal dissimulé derrière un rideau de fenêtre. Elle lui rendit son manteau. Qu'allait-il lui dire?

– J'ai encore une semaine de congé... si vous désirez faire une promenade sur le lac, je suis à votre disposition, vous savez où me joindre... j'ai été ravi.

Il joignit de nouveau les talons, se pencha vers elle, avec, lui sembla-t-il, une lueur moqueuse dans l'œil. Elle n'avait pas franchi le seuil de la porte que déjà il s'éloignait.

Elle laissa passer un jour, puis deux. A son comportement Julia devina qu'il y avait 'anguille sous roche', mais l'heure n'était pas encore venue des confidences. Le troisième jour elle se dit que ce serait trop bête de s'interdire ses marches habituelles vers le port sous prétexte qu'un certain Laszlö risquait de s'y trouver. Comme par hasard, la première personne qu'elle aperçut fut cet homme qu'elle avait décidé d'éviter, comme s'il l'attendait. Elle ne dévia pas de sa trajectoire qui l'amena tout près de lui. Sans aucune gêne et en souriant à belles dents il lui dit:

– Vous ne pouviez pas mieux choisir qu'aujourd'hui: vent et température sont idéals. Klara vous attend.

Cette Klara l'intriguait, mais à la fin de cette journée qui avait fait tomber ses dernières préventions, elle n'en savait pas davantage. Il avait été charmant, gai, attentionné. Elle avait parlé de sa famille, de sa musique, des difficultés qu'elle éprouvait pour faire la carrière dont elle rêvait. Il avait évoqué ses parents, sa mère qui vivait dans une petite maison à Zamardi, avec son grand-père, un colonel dont le régime se refusait à honorer la retraite. Ils ne survivaient qu'avec son aide. Pas un mot de cette Klara. Il faut dire qu'elle avait été elle-même fort discrète sur sa vie sentimentale, ce qui était pourtant la première des choses qu'elle dévoilait à ses anciens amoureux. Avait-il lui-même laissé percer la moindre inclination autre qu'intellectuelle envers elle? Parfois elle avait cependant ressenti un trouble quand il la regardait, trouble qui lui sembla partagé. C'est le décor qui le voulait: le soleil, l'eau, le vent qui distillait les odeurs, les cygnes qu'ils côtoyaient.

Il lui a simplement dit "au revoir, Eva, à demain" et l'a regardée s'éloigner. Elle a senti son regard sur ses épaules.

Lorsqu'elle approcha de la maison, elle y vit une longue voiture noire. Un homme s'affairait autour, armé d'un chiffon et d'un petit balai. Lorsqu'il la vit, il ôta sa casquette.

– Mademoiselle Eva, quel teint magnifique vous avez!

– Le grand air, mon bon Zolt. on ne vous attendait pas.

– C'est madame Katalin qui a insisté, votre père a cédé... comme il dit: mon brave Zolt, les femmes me perdront, je n'ai jamais su leur résister.

– Tout le monde est là donc.

– Tout le monde.

A ce moment la porte s'ouvrit sur une jeune femme aux yeux rieurs, rousse aux yeux verts qu'elle devait, expliquait-elle, à un Irlandais tombé amoureux de la Hongrie, au siècle dernier.

– Kati, s'écria Eva

– Eva, répondit Kati.

Les deux belles sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Eva désirait apprendre l'Anglais en vue des concerts futurs qu'elle envisageait à l'étranger. Ne pouvant le faire au Lycée dont elle suivait les cours en même temps que ceux de l'Académie de Musique, car la seule langue étrangère enseignée était le Russe, elle eut recours à un cours privé. Ceux-ci –une des magnifiques hypocrisies du régime– étaient non seulement tolérés, mais souhai-

tés, car l'économie du pays ne pouvait se passer des connaissances du monde libre et les traducteurs faisaient cruellement défaut. Katalin enseignait dans un de ces cours.

Son père, ancien ambassadeur à Londres –sous l'ancien régime– avait rejoint le pays après la guerre, après avoir obtenu certaines garanties. Sa femme et son fils ayant préféré l'Amérique, il était revenu en Hongrie avec sa fille. Ce choix dramatique entre sa famille, son pays, ses convictions politiques, et religieuses avait déchiré cet homme. “Vous allez vous jeter dans la gueule du loup” avait ironisé sa femme lorsqu'ils s'étaient dit adieu. La prédiction ne s'était pas entièrement réalisée. On ne l'avait pas enfermé en prison, mais on lui avait permis tout juste de survivre en lui versant une pension minimum. Il complétait ces maigres subsides en effectuant justement ces fameuses traductions techniques dont on voulait ignorer l'origine tout en les recherchant avidement. Il était mort quelques mois après le mariage de sa fille, rassuré sur son sort.

Katalin, ayant complété ses études secondaires en Angleterre, voulut s'inscrire en Faculté de Médecine. La loi interdisait les études supérieures aux ‘ci-devant classes possédantes’ – à laquelle avaient échappé Andreas et Eva. Elle eut beau multiplier les démarches en faisant remarquer qu'elle avait rejoint le pays de son plein gré, et que si elle avait imité tant d'autres, elle suivrait maintenant les cours d'une Université américaine. La Loi lui fut opposée: la même pour tous! On alla même jusqu'à lui dire:

– Mademoiselle, personne ne vous a forcée à revenir: vous êtes la première à le reconnaître.

– Etes-vous donc si riche en étudiants que vous pouvez vous passer de tous ceux dont les connaissances seraient pourtant fort utiles au pays?

– Il y a une loi, nous devons la respecter, c'est le peuple qui l'a votée!

Il avait bon dos, le peuple! De rage, elle fit une faute qui aurait pu lui coûter cher, en citant le cas –bien connu– du vice-ministre de l'Information dont les enfants se rendaient à l'Université en voitures officielles avec chauffeur, bien qu'il fût de notoriété publique que cet homme avait tenu le même poste –qui s'appelait Propagande– dans le gouvernement d'Horthy. (Dans certains domaines les ‘spécialistes’ n'étaient pas rejetés, loin de là). Ayant rapporté à son père cette conversation, celui-ci en conçut quelques craintes, mais l'affaire en resta là. Katalin avait alors songé à quitter le pays, pour rejoindre sa mère et son frère, mais ne l'avait pas fait, eu égard à son père, qui ne survivrait sans doute pas à son départ. Elle s'indigna encore un certain temps contre ce régime qui se vantait d'apporter la lumière de l'instruction à tous sauf à certains qui avaient fait preuve concrètement de la foi en leur pays. Elle se résigna peu à peu et, avec une ironie grinçante, décida d'être professeur puisqu'on lui refusait d'être étudiante.

Eva fut une de ses premières élèves. Elles sympathisèrent. Eva l'invita à la maison. Andreas se découvrit soudain un irrésistible besoin de ne plus rien ignorer de cette langue, une des plus parlées au monde, après le chinois. Dans la plus pure tradition romantique, ainsi que familiale, l'élève épousa le professeur.

Après avoir bavardé un moment sur le pas de la porte, les deux jeunes femmes pénétrèrent dans la maison. Toute la famille était réunie dans la grande pièce, devant des pâtisseries et des ‘espresso’ –luxe suprême, car le café se payait en devises fortes.

– Voilà nos citadins avec leurs mines pâles, dit Eva en entrant.

Elle embrassa tout le monde et s'assit.

– Quelle heureuse surprise, nous n'attendions que Kati.

– Je ne les ai décidés qu'avec beaucoup de mal. Tu ne peux pas savoir, Eva, la dialectique qu'il m'a fallu déployer pour convaincre aussi bien ton père qu'Andreas de prendre la voiture, alors qu'en fin de semaine, on ne voit que cela ici: les fameuses voitures noires.

– Katalin, nous devons montrer l'exemple, s'exprima doctoralement Endre.

– Mais papa, reprit Eva, tu n'es pas un personnage officiel. Si on t'a donné une voiture avec un chauffeur ce n'est pas pour la laisser au garage.

– Quand on voit notre voiture, comment savoir que je ne suis pas un des ces “parvenus qui s'engraissent sur notre dos” comme on commence à le murmurer dans les rues. Un de ces jours, un jeune excité va balancer une pierre sur une Zis ou Volga: il n'en faut pas plus pour déclencher une

révolution, l'histoire le prouve. Le gouvernement polonais ne s'y est d'ailleurs pas trompé. Il a formellement interdit aux voitures officielles de circuler le dimanche.

– C'est à pied qu'ils se déplaceront bientôt, dans les cours de prison, s'écria avec passion Andreas. Le peuple polonais est en train de nous montrer ce que le simple courage peut faire. Nous nous contentons de parler, parler, comme si les paroles avaient quelquefois changé le cours de l'histoire.

– Elles y ont beaucoup contribué, reprit Endre. En ce qui concerne la Pologne, ne nous pressons pas trop de suivre son exemple. Je connais bien les Russes. Pour le moment, ils laissent filer, mais gare au retour de bâton. Avec eux, il faut beaucoup de patience; ne pas les heurter de front. Un grignotage quotidien est cent fois supérieur à une confrontation brutale. C'est malheureusement un message que la jeunesse n'entend pas. Ceux qui ont le plus de temps devant eux ne supportent pas d'en perdre, ne serait-ce qu'une petite parcelle. Le "tout, tout de suite" est le plus grand fauteur de massacres de l'histoire. On commence hélas à me prendre pour un radoteur sénile.

– Tu as tout simplement besoin de repos, mon chéri, intervint Lisa. Cette semaine de calme te fera du bien.

– Il n'a jamais été question que je reste ici une semaine: c'est dans un traquenard que vous m'avez entraîné, Katalin.

– J'y passe bien deux mois, dit Eva.

– Tout comme moi, ajouta Julia.

– Vous...

– Je sais, ironisa Eva, que nous soyons ici ou à Buda, cela ne change pas grand chose à la marche du pays.

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, tenta de corriger Endre.

– N'est-ce pas toi qui as coutume de dire que les cimetières sont remplis d'hommes indispensables?

Endre rit.

– Si toute la tribu féminine est contre moi, je n'ai plus qu'à m'incliner.

– Vous avez besoin de vous remplumer, Monsieur Endre, nous avons ce qu'il faut.

Eva trouva effectivement son père fatigué et sa mère soucieuse de cet état.

### 3

#### Retour à Budapest

Cette semaine passée en famille, à l'exception d'Andreas reparti le dimanche soir avec Zolt, ne tint pas toute la félicité qu'en attendait Eva. Il avait été convenu avec Laszlö qu'ils ne se verraient pas le dimanche qu'il voulait consacrer à sa famille. Lorsqu'elle se rendit seule au rendez-vous le lundi, il n'y était pas. Elle voulut bien l'excuser et lui trouver de bonnes raisons. Mais lorsqu'en fin de cette journée qui n'en finissait pas, aucun appel téléphonique n'était parvenu, pas davantage que le jour suivant et celui d'après, sa première réaction fut une saine fureur contre ce malotru qui foulaux pieds les règles les plus élémentaires de politesse –ce qui avait été d'ailleurs sa première impression–, puis contre elle-même, incorrigible rêveuse, qui enfourchait le premier nuage venu. Ni Julia, ni Kati n'eurent droit à une explication de ce nouvel accès de 'nervosité' –terme employé pour définir les sautes d'humeur imprévisibles d'Eva. Katalin tenta bien de lui demander si elle n'avait rien à lui dire.

"A propos de quoi?" aboya Eva. Au milieu et en fin de semaine elle se rendit, seule, au petit port pour constater que le bateau était amarré à une bouée, un peu à l'écart, recouvert d'une bâche, ce qui semblait être ses conditions d'hivernage. De l'homme, toujours aucune nouvelle. Elle n'allait tout de même pas se donner le ridicule d'interroger les badauds, pas plus que la serveuse de la petite auberge qui semblait bien le connaître!

Le désir de rentrer à Buda se fit jour, un désir vite impératif.

Siofok lui sortait par les yeux; elle avait hâte de retrouver l'Académie de musique et pourquoi pas son souffre-douleur de György qui ne l'avait plus rappelée depuis le jour où elle l'avait remballé si durement!

Elle rentra le dimanche suivant, une semaine en avance, en voiture avec Andreas. György ne comprit pas très bien pourquoi Eva manifesta une telle joie de le revoir et il se reprit à espérer. Son professeur Labori fut un peu moins dupe, quand il la vit se replonger dans l'étude avec cet acharnement qu'elle mettait quand quelque chose n'allait pas en elle.

Au début septembre toute la famille avait rejoint ses quartiers d'hiver. Ils vivaient tous dans un appartement de six pièces –luxe fabuleux. Celui-ci occupait le dernier étage d'un immeuble ayant appartenu à Lisa, et confisqué au profit du Peuple –qui n'en profitait guère, si on en juge les déplorables conditions de logement. Une partie des fenêtres s'ouvrait sur la rue, l'autre sur un balcon circulaire donnant sur une cour intérieure. Lorsque Eva évoqua un jour cette scandaleuse expropriation sans aucune compensation, sa mère lui répondit:

– Estimons-nous comblés d'avoir pu garder cet appartement! Il y en a tant qui vivent aussi nombreux que nous dans deux pièces.

Julia s'y plaisait, bien qu'elle se refusât à sortir pour faire les courses, comme c'était le cas à Siofok. Pour elle, le communisme était un avatar du Malin et elle ne tenait pas à le rencontrer dans la rue.

Dans la routine de la vie quotidienne le souvenir de Laszlö s'était peu à peu estompé. Vers la fin du mois de septembre, alors qu'un soir elle étudiait dans son studio, capitonné, insonorisé, Julia vint lui dire en grand mystère qu'on la demandait au téléphone.

– Qui est-ce? demanda-t-elle.

– Une voix d'homme que je ne connais pas... m'est avis...

Elle n'eut pas le temps de le donner, car Eva s'était précipitée. A l'approche de l'appareil, elle ralentit comme si le téléphone était doté d'un procédé de vision. Lentement, calmement, bien que son cœur s'agitât un peu, inexplicablement, elle se saisit du combiné et dit:

– Eva Gzabor à l'appareil.

– Laszlö Diaszegi.

Un long silence suivit, qu'il rompit le premier.

– Vous souvenez-vous de moi?

Quelle impertinence, quelle audace! Elle fut tentée de répondre: "Laszlö Diaszegi, vous dites?" Mais tout prosaïquement elle se contenta d'un sec:

– Oui.

– Je tenais à vous présenter mes excuses (enfin!) pour vous avoir laissée sans nouvelles et vous préciser que cette disparition, que je reconnais un peu cavalière, ne m'est pas coutumière. Je suis en mesure de vous en donner les raisons, mais pas par téléphone. Si vous acceptez de les entendre, nous pourrions peut-être nous revoir, ce qui est mon plus cher désir.

Eh voilà! Monsieur réapparaissait sans tambour ni trompette et voulait la revoir sur le champ, comme si elle avait attendu tout ce temps pendue au téléphone! Sa tête était froide, même si son cœur lui échappait. C'est d'un ton léger qu'elle répondit:

– Je suis très prise en ce moment. Plus tard peut-être... Rappelez-moi dans quelque temps.

– Dois-je comprendre que vous ne désirez plus me revoir? Je le regretterais, tout en respectant votre décision.

En s'obstinant à jouer l'indifférente –ce qui marchait si bien avec ses soupirants passés et présents– elle risquait tout simplement de ne plus le revoir. Elle tempéra:

– Ce n'est pas que je vous ai dit Laszlö, mais... bredouilla-t-elle.

– Demain à midi, au parc Margit, je vous invite à déjeuner, cela vous va?

– Demain? C'est que...

– C'est demain ou dans un mois, à vous de choisir.

– Je vais essayer de me libérer mais je ne vous garantis pas...

– Je vous attends demain à midi, je dispose de tout juste deux heures, excusez-moi encore, je ne

puis garder le téléphone plus longtemps.

Lorsqu'il raccrocha, elle lui en voulut de l'avoir manœuvrée de cette façon. Elle n'irait pas. Cela lui apprendrait un peu les manières.

– C'était l'homme à la moto? s'enquit Julia.

– Tu as deviné, répondit Eva de fort méchante humeur.

– Alors?

– Alors, rien.

Julia retourna dans sa cuisine, déçue, et Eva à son piano, mortifiée.

Le lendemain le soleil se leva dans un ciel sans nuages. Du beau temps en perspective. Ce n'était pas une journée à demeurer enfermée. Elle passa à l'Académie. Labori n'y était pas. György, sermonné la veille par le Maître, n'était pas à prendre avec des pincettes même par Eva. Elle essaya plusieurs pianos, mais pas un ne lui rendit un son qui aurait pu l'accrocher. Il ne restait plus qu'une bonne marche rapide pour se changer les idées. Fut-elle vraiment étonnée que cette marche la conduisit, par hasard, vers le parc de l'île Margit? Il faisait chaud, l'air était sec, chargé de fines poussières. Par endroits le revêtement de l'avenue dégageait une odeur de goudron fondu. En cette fin de matinée il y avait peu de promeneurs; ceux qui pouvaient se permettre une certaine oisiveté ne tenaient guère à se montrer. Elle s'arrêta à l'entrée du pont, après avoir furtivement consulté sa montre qui indiquait une dizaine de minutes avant midi. Tentée de rebrousser chemin, elle s'attarda cependant à contempler le mouvement sur le Danube: trains de péniches, gros porteurs automoteurs, arborant pavillon Russe, Allemand, Autrichien, Roumain, confirmant cette appellation d'artère de l'Europe centrale que méritait le fleuve. Midi. Le cœur un peu battant, elle franchit le pont. A sa sortie, coté île, elle le vit en contrebas, s'affairant autour de sa moto. Il était en civil –elle ne l'avait encore jamais vu en uniforme– pantalon de toile, polo à manches courtes, chaussures légères. Pourquoi ce trouble en s'approchant de cet homme? Il ne la vit qu'au dernier moment, se redressa, un chiffon à la main. Elle trouva son rire carnassier, mais tellement franc. Tout son être respirait la joie de la revoir.

– Vous êtes venue!

– Vous en doutiez?

– Franchement, oui.

– Vous aviez raison.

Ses yeux s'éclairèrent et il lui prit le bras qu'elle avait nu. Un frisson y prit naissance. En jetant le chiffon vers la moto, il ajouta:

– Vous acceptez de déjeuner avec moi?

– Si c'est aussi bon qu'à Siofok, ce sera volontiers.

– Façon élégante de me rappeler mon long silence. Je vais vous expliquer.

La foule se densifiait. Les tramways déversaient à l'entrée du pont les nombreux citadins venant passer la pause de midi à la fraîcheur de l'île.

La tonnelle du Grand Hôtel les accueillit. L'ombre qu'elle dispensait était fort bien venue en cette dernière chaude journée de l'été. Un garçon vint prendre leurs commandes.

– Vous vous souvenez du nom de mon bateau?

– Je m'en souviens.

– Ce n'est pas ce que vous croyez.

– Je ne crois rien.

– Je n'en suis pas si sûr. Vous savez qui était Rajk<sup>6</sup>?

– Mon père le connaissait.

– Klara est le prénom d'une amie d'enfance qui avait épousé un certain Mihaly, secrétaire particulier de Rajk. J'étais leur principal ami. Un matin de décembre, alors que je m'apprêtais à rejoindre mon camp, Klara se présente à la porte de mon petit appartement. Elle est décomposée, dans un tel état qu'elle n'arrive pas à parler. Je la fais entrer. Elle finit par me dire: "Trois hommes en civil viennent de se présenter à la maison; ils ont emmené Mihaly, sans faire de commentaires". Ne pouvant pas faire grand-chose moi-même, je lui conseille d'aller trouver Rajk sans plus attendre. Le

soir-même elle me conta son entrevue. “Je ne l’avais rencontré que peu de fois. J’avais eu l’impression d’un homme honnête, sincère. Mihaly avait une admiration sans bornes pour lui. Cette fois j’ai eu l’impression de me trouver devant un être fourbe, au point que j’ai pensé qu’il était peut-être à l’origine de l’arrestation. Mihaly, son plus proche collaborateur!” Il lui avait promis de faire une enquête, tout en lui laissant entendre qu’il s’agissait peut-être d’une simple fugue.

”Elle a alors rendu visite à tous les amis de Mihaly, proches du pouvoir. Mais elle s’est très vite aperçue que son mari n’avait soudain plus d’amis. Il ne lui restait plus que moi. Moi, petit officier qui ne pouvait malheureusement pas grand-chose.

”La vie continua. Je m’efforçai de voir Klara le plus souvent possible. Elle montrait beaucoup de courage dans l’adversité, toujours dans l’ignorance de ce qu’était devenu son mari.

”Trois mois plus tard, le même scénario se répéta. Cette fois il s’agissait de Klara que trois hommes emmenèrent un matin.

”Je ne l’ai su que quelques jours plus tard, par des voisins. Il m’a fallu un certain temps pour apprendre qu’elle avait été conduite au siège de l’AVH<sup>7</sup>. J’ai pu lui rendre visite deux fois. Un certain colonel Garkas lui avait proposé un marché odieux: si elle devenait sa maîtresse il pourrait libérer son mari. Elle était sur le point d’accepter quand elle apprit que Mihaly s’était pendu dans sa cellule. On l’a relâchée; elle est partie dans sa famille en province. Le lendemain du jour où nous avons dîné ensemble à Siofok, j’ai reçu un appel de la mère de Klara qui m’annonçait que sa fille était dans un état grave.

”Je suis resté près d’elle tout ce temps. Elle avait perdu le désir de vivre. Je ne pouvais rien pour elle et je me sentais coupable.

– Coupable de quoi?

– Je ne vous ai pas tout dit.

– Ah!

– A l’école d’officiers j’avais fait partie de l’équipe de hockey sur glace. En attendant de rejoindre celle de mon régiment, je continuais à m’entraîner assidûment à la grande patinoire. Un soir de décembre, alors que j’évoluais au milieu d’une foule assez dense, j’eus soudain l’impression d’avoir causé la chute d’une patineuse. Je m’arrêtai pour la relever ; elle semblait souffrir d’une cheville. La prenant par le bras, je l’ai conduite au bar, où, s’asseyant elle entreprit de délayer ses chaussures. Lorsqu’elle se releva, je notais des yeux d’un bleu limpide, aussi innocents que ceux d’une enfant. Nous avons sympathisé; elle se prénomme Magda. Je l’ai présentée à Klara et Mihaly qui l’ont tout de suite adoptée comme amie. Elle montrait beaucoup d’intérêt pour la politique et Mihaly ne se cachait pas devant elle de ses idées, également celles de Rajk, pas tout à fait dans la ligne du parti, le moins qu’on puisse dire; qu’elle s’empressait hélas de rapporter à son chef qui n’était autre que le colonel Garkas dont elle était plus ou moins la maîtresse.

– Comment l’avez-vous su?

– Au cours d’un interrogatoire par Garkas, il a pris un appel téléphonique au cours duquel le nom de Magda lui a échappé. Klara a fait tout de suite le rapprochement. En rentrant j’ai questionné Magda. Elle a tenté d’abord de nier, mais n’a pu s’y tenir longtemps. Puis, elle s’est effondrée en larmes à mes pieds, en essayant de m’expliquer qu’elle n’avait pu faire autrement; que le colonel Garkas dont elle ne nia même pas être la maîtresse, la tenait par un affreux chantage dont sa famille était la victime. Plusieurs fois elle avait voulu me le dire, mais n’en avait pas eu le courage, de peur de me perdre. Une immense déception ainsi qu’une grande colère m’habitaient. J’ai songé à la supprimer, mais ne m’en suis pas estimé le droit. Je me suis contentée de la rayer de ma vie. Klara est morte par ma faute. Voilà Eva vous savez tout.

Un long silence suivit. Eva ne savait que penser. Ils n’avaient pas terminé leur repas. Laszló consulta sa montre.

– Il faut que je parte. Puis-je vous déposer quelque part?

Elle ne répondit pas. Il se leva, déposa de l’argent sur la table, ainsi qu’un morceau de papier sur lequel s’inscrivait un numéro de téléphone.

– Celui où vous pourrez me joindre, si vous en éprouvez le désir.

Quelques jours plus tard, Eva demanda à Julia si ce soir là elle pourrait se surpasser.

– Pourquoi? on reçoit le cardinal Midszenty?

– Tu sais très bien qu'on l'a enfermé dans sa cathédrale.

– Tous ces sans-dieu finiront bien par être punis un jour, ou alors, c'est que le ciel est vide.

– C'est peut-être bien le cas.

Julia fit mine de se fâcher.

– Ce n'est pas comme cela que je t'ai élevée, Eva... qui cela peut-il être donc?

– Devine.

Le brillant dans les yeux d'Eva ainsi que son allure joyeuse ne pouvait laisser aucun doute: c'était un amoureux.

– L'homme à la moto?

– Il t'avait impressionné celui-là, n'est-ce pas?

– Je ne suis pas aussi idiote que tu veux bien le croire.

– C'est lui, na.

– Il t'en aura fait voir ce bougre!

– Je le reconnais.

– Il vient ce soir pourquoi? pour demander ta main?

– Tu lui poseras la question.

Le temps était lourd sur Budapest. Dans sa cuisine Julia transpirait et gambergeait fort. Le mariage d'Andreas s'était fait à la sauvette, pratiquement à son insu; elle entendait bien qu'il n'en soit pas ainsi cette fois: elle y veillerait. Une fois que les deux enfants seraient mariés, pourquoi ne pas leur laisser l'appartement? Avec Monsieur Endre et Lisa, ils quitteraient la capitale pour s'installer à Siofok. Monsieur Endre en parlait souvent, mais il ne se décidait pas. Lorsque Eva, pour la énième fois, vint s'enquérir de l'avancement des préparatifs, Julia lui lança:

– On ne t'a jamais tant vue à la cuisine. Ne t'en fais pas, ce n'est pas à la caserne qu'il mangera comme ce soir, ton beau capitaine!

Lorsque le timbre de la porte retentit, Eva se précipita en lui disant de ne pas bouger. Elle ne s'en offusqua pas, mais se tint au bout du couloir, ne voulant pas manquer l'entrée de ce Laszlö... Eva n'avait pas menti. C'était un vrai officier, beau, élégant comme ils étaient dans le temps... quoique, quoique... cet uniforme d'inspiration Russe lui parut bien terne à côté de ceux d'avant-guerre. Julia avait été amoureuse de l'un deux, connu une courte aventure qui continuait à illuminer sa vie, mais c'était un secret qu'elle gardait pour elle seule. Peut-être, un jour, lorsqu'elle sentirait la mort approcher, elle le transmettrait à Eva. Quel beau couple ils formaient tous les deux! Lorsque Eva introduisit Laszlö dans la cuisine pour lui présenter Julia, celle-ci rougit et balbutia quelques paroles incompréhensibles.

– Vous avez fort impressionné ma nounou, Laszlö.

Il fut introduit dans une pièce encombrée de meubles pour la présentation à Endre et Lisa. Celle-ci s'excusa pour le côté un peu bric à brac.

– Des choses dont on aurait dû se débarrasser depuis longtemps, témoin cette armoire-bibliothèque vieille de plus de trois cents ans... la tradition veut que tant que cette armoire tiendra debout, la lignée des Radvanyi ne s'éteindra pas. Nous ne sommes plus que trois.

– Tu embêtes Laszlö avec ton folklore, ma chérie, dit Endre.

– Pas du tout répondit celui-ci, très à l'aise. Il court une légende similaire dans notre famille. Au beau milieu de la cour intérieure de notre château –en fait une grosse ferme– s'élevait autrefois un châtaignier vieux d'environ cinq cents ans. Il nous servait en quelque sorte d'arbre généalogique. On y retrouvait, gravés, les noms de tous les descendants du premier comte Diaszegi. Il l'avait planté lui-même le jour de son anoblissement, pour je ne sais quel fait d'armes. La légende veut aussi que la lignée s'éteigne à la mort de l'arbre. Il a résisté aux orages, aux guerres, et même au feu –les Turcs étant passés par là. C'est le tracteur de la ferme d'Etat qui a englobé notre petit domaine qui

en est venu à bout.

– Ils ne respectent rien, lança Julia qui écoutait sur le pas de la porte de la cuisine.

On rit. Le repas se déroula dans une convivialité de bon aloi. Laszlö ne manqua pas de complimenter Julia pour sa silure au paprika. Celle-ci, décidément mise en verve par la présence d'un officier, les fit rire en évoquant son enfance à la campagne, "du temps ou pour préparer un repas il ne fallait pas faire des heures de queue devant des magasins vides". Endre lui fit remarquer la contradiction de son propos, en désignant le plat sur la table.

– On voit bien que ce n'est pas vous Monsieur Endre qui faites les courses.

– Pas davantage que toi, ma bonne Julia.

– Peut-être, mais je n'ai pas mes oreilles dans la poche: je les entends bien toutes se plaindre.

(Si depuis le début du récit, on s'aperçoit effectivement que les Gzabor ne manquent pas de grand chose, c'est qu'ils s'approvisionnent aux magasins réservés à la classe dirigeante, comme dans toutes les démocraties populaires).

Ce soir là le café, le fameux 'espresso' hongrois, ne fit pas défaut; Julia s'était surpassée pour les pâtisseries maison.

– Laszlö, connaissez-vous le colonel Rossuth, Imre Rossuth?

– Il commande mon régiment blindé.

– Qu'en pensez-vous?

Prudent, Laszlö répondit:

– Il est toujours un peu difficile de juger ses supérieurs.

– Réponse un peu passe partout.

– Ce que nous savons c'est son parcours. Fils de pauvres paysans, il s'est fait une réputation de combattant intrépide parmi les partisans. Son école d'officiers, il l'a faite en Russie.

– Justement, de ce fait on pourrait penser qu'il serait totalement inféodé à Moscou. Or, il n'en est rien, et je dirais même que son évolution m'inquiète si elle est le reflet de ce que pense l'armée.

– Qu'entendez-vous par là?

– Une sorte de nationalisme que je dirais un peu anachronique, dépassé.

Laszlö se raidit insensiblement.

– Vous trouvez que défendre son drapeau, se porter garant des frontières du pays, être vigilant, assurer la paix sont des tâches dépassées. De tout temps, cela a été le rôle de l'armée.

– Le glaive du peuple, oui je connais... qui menace nos frontières?

– L'ennemi se trouve parfois où on ne le soupçonne pas.

– Il a prononcé la même phrase. Pour ne plus rien vous cacher, Laszlö, j'ai reçu ici-même votre colonel.

– Ce que je n'ai pas trouvé prudent d'ailleurs, remarqua Lisa.

Endre ne releva pas la remarque, et continua:

– Ayant assisté plusieurs fois en civil aux séances du Cercle Petöfi, ("Comme moi", coupa Laszlö.) il a demandé à ce que je le reçoive. Je l'ai trouvé sincère, mais un peu passionné. Notre but est identique: redonner à la Hongrie une certaine liberté, dans le choix de ses dirigeants, dans le choix d'une nouvelle politique économique, devant le fiasco de l'actuelle. Tout ceci en ne perdant pas de vue les réactions de notre puissant voisin que nous ne pouvons en aucun cas négliger: c'est notre limite, notre garde-fou, que nous le voulions ou non. C'est la théorie des petits pas que je prône depuis des années. Malheureusement je m'aperçois que je suis de moins en moins suivi, en particulier par les étudiants. J'avais pensé que l'armée aurait une vue plus réaliste des choses. Il apparaît qu'il n'en est rien. Votre colonel m'a tenu une théorie qui me fait peur, je dois l'avouer. Je cite: "il y a un fait nouveau dans la politique soviétique, prétend-il: le souci de tenir compte des réactions de l'opinion mondiale. L'URSS désire s'ouvrir sur le monde. Soucieux de respectabilité et d'honorabilité, ils ne sont pas prêts à courir l'aventure. S'ils sentent chez nous, Hongrois ou Polonais, une volonté ferme de suivre un chemin différent, ils ne prendront pas le risque d'un affrontement armé". Je lui ai répondu qu'à l'instar des corps célestes l'Union Soviétique n'acceptera pas de se séparer d'un de ses satellites, ce que nous sommes qu'on le veuille ou non. Ils ont laissé échapper

la Yougoslavie, ils n'en laisseront pas échapper un autre.

– N'allez pas me dire que vouloir se débarrasser de dirigeants iniques constitue une menace pour l'Union Soviétique! Je suis un communiste convaincu, mon passé parle pour moi. Ce que nous vivons sous ce régime policier et prévaricateur n'est pas ce dont nous rêvions dans les maquis. Au nom de quel principe peut-on dénier au peuple le droit de choisir ses dirigeants?"

– Tout le problème est là. Nous sommes d'accord sur le but mais pas sur les moyens. Faisant de nouveau le parallèle avec la Pologne il a ajouté: "En Pologne, l'Eglise représente un réel contre-pouvoir; en Hongrie elle est inexistante. Sans contre-pouvoir, nos dirigeants actuels vont se croire tout permis. Le rôle que l'Eglise joue en Pologne, nous entendons que ce soit l'armée qui le tienne en Hongrie".

– N'est-ce pas prendre le risque de remplacer une dictature policière par une militaire? questionna tout haut Endre.

– L'armée Hongroise est une armée populaire. Ses chefs ont fait pour la plupart leurs preuves pendant la guerre, ce sont des hommes de terrain et non pas de bureaux comme nos dirigeants politiques, ponctua Laszlö.

– Puissiez-vous avoir raison, conclut Endre d'un ton las. Je vous renouvelle cependant mes conseils de prudence.

Lorsqu'Eva et sa mère se retrouvèrent un moment dans la cuisine avec Julia, celle-ci s'écria:

– Ah! cette politique, quand est-ce qu'on va en être débarrassé?

– Je crains bien ma Julia que cela n'empire, répondit Lisa.

4

#### Concert à l'Opéra

Le nom de György Czibél s'étalait sur de grandes affiches, de part et d'autre de l'entrée de l'Opéra. Il donnait son premier concert public. Devant sa nervosité, et sur la demande de leur professeur Labori, Eva avait accepté de se promener avec lui dans les jardins du Varosliget<sup>8</sup>. Elle avait craint de nouvelles récriminations, comme celles dont il l'avait accablée lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle en aimait un autre. "Comme chaque année à la même époque", avait-il ironisé. "Je pense que cette fois c'est différent", lui avait-elle répondu. Mais non, György était tout entier à son concert. Ils avaient discuté technique. Elle s'était montrée bonne camarade, bien qu'elle estimât, en accord avec leur professeur commun, que c'est elle qui aurait dû être à sa place. En d'autres temps, cette injustice l'aurait passablement contrariée, mais son aventure avec Laszlö qu'elle espérait bien prolonger le plus longtemps possible, pourquoi pas jusqu'au mariage, lui apportait une certaine sérénité.

Lorsqu'elle était revenue, un peu en retard, afin de s'habiller en vue de la soirée, Zolt était déjà sur la petite place sur laquelle donnait leur immeuble. Il parlait avec un homme habillé en ouvrier, dont la stature était impressionnante. Il ôta sa casquette quand elle approcha. Il lui sembla l'avoir déjà vu quelque part.

– Mademoiselle Eva, laissez-moi vous présenter, un voisin: Istvan Czubor. Nous sommes du même village. Il habite chez les Magyoros, deux immeubles plus loin.

Lorsqu'elle ressortit, avec Lisa cette fois, il était encore là. Il ôta de nouveau sa casquette qu'il ne remit que lorsque la voiture s'éloigna.

– Qui est-ce? demanda Lisa.

– Un ami d'enfance à Zolt.

– Je n'aimerais pas le rencontrer au coin d'un bois.

– Ne craignez rien, Madame Lisa, Istvan ne ferait pas de mal à une mouche.

---

<sup>8</sup> Un bois à l'intérieur de Budapest

- Il te regardait d’une drôle de façon, Eva, comme s’il te mangeait des yeux.
- Je n’ai pas remarqué.

Zolt les laissa à l’entrée de l’opéra. Elles se dirigèrent vers le vestiaire. Une femme corpulente, cheveux gris, paraissant plus âgée que Lisa, les accueillit. Elles s’embrassèrent.

– Toujours jeune et belle, Lisa! comment fais-tu? Tu me donneras la recette. Ta nouvelle coiffure te va bien, Eva!

Comme pour s’excuser de sa propre apparence, elle passa une main un peu déformée dans sa chevelure terne.

- A quand ton tour, Eva? reprit-elle en montrant le vieil édifice d’un geste large.
- Quand ces beaux messieurs décideront que je suis prête, ce qui peut durer toute la vie.
- Cela durera moins longtemps que tu ne le penses, c’est mon petit doigt qui me le dit.
- Tu es bonne, Magrit, fit Lisa... Comment est la salle ce soir?

– Beaucoup de police, je me demande ce qu’ils craignent... enfin! Tu te rappelles Lisa, les soirées d’avant-guerre? Les gardes en grand uniforme à l’entrée! Le tapis rouge flamboyant! C’est le même! ... le pauvre, il est usé jusqu’à la corde. Les bijoux scintillant à la lumière! Les officiers chamarrés! A leurs bras des femmes rivalisant d’élégance! On se parait comme pour une fête, car c’en était une que de venir à l’opéra. Et les petits soupers sur le Corso? Pas un homme n’aurait osé se montrer sans au moins porter l’habit! Regarde les maintenant: ils sont sans cravates, en sandales.... Tout juste s’ils n’apportent pas leur casse-croûte comme dans le train!

Eva partageait un peu cette nostalgie d’une époque qu’elle n’avait pourtant pas connue, mais elle pensait avant tout qu’il faut vivre avec son temps.

– Vous savez, Magrit, ils aimeraient peut-être s’habiller, eux aussi, si on leur donnait les moyens! Je ne suis pas une fana du régime...

Lisa lui mit un doigt sur les lèvres, en portant son regard aux alentours.

– Ils sont tous en haut, ne crains rien, fit Magrit.

Eva reprit:

– Il faut reconnaître cependant qu’il n’y a pas que de mauvaises choses. Permettre au plus grand nombre d’aller à l’opéra, au concert, au théâtre est positif... l’élégance viendra plus tard.

– Je sais bien, Eva, mais cela ne m’empêche pas de regretter. J’ai vu passer votre frère et votre père. Toujours en forme Monsieur Endre.

Lisa et sa fille empruntèrent le grand escalier dont le tapis laissait effectivement voir son âge. Lisa songeait aux paroles désabusées de Magrit. Pourquoi fallait-il donc que le nouveau régime s’accompagnât de grisaille? Elle l’avait rencontrée partout où elle était allée avec Endre, à Prague, à Varsovie, à Berlin-Est, Bucarest. Elle s’en était ouvert à Endre qui lui avait tenu un discours un peu ésotérique d’où il ressortait que le nivellement ne connaît que le bas et que plus le fossé entre le peuple et ses dirigeants est profond, plus les privilèges prennent d’importance, et plus ceux qui en bénéficient s’y accrochent.

Toute la famille Gzabor était réunie dans la loge mise à leur disposition (Encore un privilège! Mais, qu’est-ce que cela aurait changé de le refuser, sinon de faire naître un soupçon chez ceux qui entendaient bien qu’on ne refuse pas une faveur?) Laszlö avait averti qu’il aurait un léger retard.

György Czibel, pâle dans son habit noir, attaqua avec fougue la 3<sup>ème</sup> rhapsodie de Franz Liszt. Une légère calvitie naissante entamait sa chevelure blonde. De temps en temps il rejetait en arrière les mèches qui glissaient sur ses yeux, en un geste qui deviendra célèbre. L’orchestre national au grand complet, sous la direction de Magerö lui répondit, l’accompagna, donnant l’impression de le submerger un moment, mais il en ressortit plus vibrant que jamais.

La salle croulait sous les applaudissements. Andreas se tourna vers sa sœur:

– Que penses-tu de la prestation de György?

– Il se laisse toujours emporter par son tempérament de virtuose. Sur la fin il a trop nettement accentué le mouvement, bien que Magerö ait essayé de le freiner. D’autre part, trop de virtuosité

nuit à la sonorité: Labori ne cesse de nous le répéter.

– C'est un peu l'impression que j'avais, intervint Endre, mais n'est-ce pas, ce n'est pas mon modeste talent de clairon qui me permet de parler.

On rit. Eva reprit:

– A sa décharge, il faut dire que Liszt incite à la virtuosité, l'ayant été lui-même au plus haut point... nous le verrons à Bartok.

– Moi aussi, dit le visiteur qui venait d'entrer. Grand, voûté, le visage gris, mais beaucoup d'intelligence dans le regard, il continua:

– Je suis d'accord avec vous, Eva, sur toute votre analyse.

– Ce n'est pourtant pas faute que vous ne l'ayez mis en garde, Monsieur Labori, ce que je me suis permis de reprendre pendant notre promenade.

– C'est qu'il m'échappe un peu maintenant... Laissons-le se roder au contact du public et de la critique... il n'y a pas de meilleurs maîtres.

Les rumeurs de la salle assourdisaient les propos. Lisa croisa le regard fatigué de son mari. Se levant pour ne pas imposer une position pénible à leur visiteur, Endre lui demanda:

– Tu seras des nôtres au Cercle, ce soir, Antal?

– Je venais justement m'excuser. Je me sens un peu las.

– Nous le sommes tous.

– De quelle utilité pourrais-je d'ailleurs vous être?

– Détrompe-toi, le pays a besoin de tous ses enfants. Une présence apporte parfois plus qu'un long discours. L'équipe de football qui s'est couverte de gloire ces temps derniers a plus fait pour la Hongrie que des centaines de discours et publications. Les Puskas, Pebedus et autres sont davantage connus à l'étranger que notre chef de gouvernement. György va prendre maintenant le relais dans le domaine artistique, en attendant ma fille... qui va se récrier (ce qu'elle fit). Tu es pour beaucoup dans le succès de cette soirée. Le public, le pays ne comprendrait pas ton effacement en ce jour qui est un peu également ton apothéose.

– Antal, vous feriez mieux de vous avouer battu, il ne vous lâchera pas, dit Lisa.

– Je ne suis pas d'accord, intervint Eva. Si monsieur Labori ne se ressent pas d'aller à votre réunion, tu ne dois pas le forcer papa, sinon tu te comporterais comme ceux que tu combats.

– On n'est jamais si bien critiqué que par ses proches, remarqua Endre en riant. Eva a raison: il arrive un moment où personne n'échappe à la tentation totalitaire, même avec les meilleures intentions.

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, papa.

– Je te remercie tout de même de cette remarque, elle m'a ouvert les yeux... vous ferez donc comme vous voulez, Antal.

– Je viendrai.

– Je vous avais prévenu, Antal, constata Lisa.

– Si nous allions rejoindre Andreas et Katalin au bar? proposa Eva.

En se dirigeant vers le fumoir et les buvettes, Antal chuchota à l'oreille d'Endre:

– Je suis passé devant la loge de Nagy<sup>9</sup>. La porte en était ouverte. On s'y pressait beaucoup. Il m'a fait un petit signe.

– Depuis quelque temps il est de bon ton d'aller le saluer. A sa place je me méfierais: Gerö<sup>10</sup> n'attend que son premier faux-pas.

Antal parut soucieux soudain, puis, se secouant il dit:

– Il faut que je vous quitte maintenant... A ce soir sans doute, mais je ne vous promets rien.

Il embrassa Eva sur le front, en lui confiant:

---

<sup>9</sup> Militant des premières heures du Parti communiste hongrois dès la fin de la première guerre mondiale (épisode Bela Kun). Plusieurs postes importants dans la Hongrie d'après le deuxième conflit mondial. Premier ministre en 53, puis exclu du Parti en 56. Reste néanmoins une grande figure en liberté surveillée.

<sup>10</sup> Premier secrétaire du Parti, un stalinien féroce.

– Fais-moi confiance, Eva, la prochaine fois ce sera toi, ou je ne m’appelle pas Antal Labori.

– Je sais bien, Monsieur Labori, que cela ne vient pas de vous, mais de...

Il lui mit un doigt sur les lèvres, puis s’éloigna.

– Eva, tu devrais un peu plus surveiller tes paroles, tout au moins en public, lui reprocha sa mère.

– Elle ne diffère guère des jeunes que je fréquente, reprit Endre. Quand ils ne supportent plus quelque chose, ils le disent.

– Et tu condamnes cette attitude qui est le contraire même de l’hypocrisie? renchérit sa fille.

– En tant que telle, non bien sûr, mais dans le contexte...

– Alors il faut changer le contexte, affirma avec force Eva.

– Tu as mis le doigt sur le problème, ma chérie.

– Assez parlé politique, conclut Lisa.

Après avoir rapidement bu un jus de fruit, Eva regagna la loge, seule, inquiète du retard de Laszlö. Elle le vit de loin. Il attendait dans le couloir. Il sourit quand il la vit et s’avança rapidement vers elle. Il était en uniforme: ce qui fut sans doute la raison pour laquelle il lui prit la main pour la lui baiser, au lieu de la prendre dans ses bras, comme habituellement –les traditions reprenaient le dessus dans l’armée.

– Ce n’est pas trop dur, Eva? lui demanda-t-il.

– Je suis meilleure joueuse que tu ne le penses.

– Dans les deux sens, répliqua-t-il.

– Merci... Et toi, pas de gros problèmes?

Il fit un geste évasif.

La salle s’était de nouveau remplie, le brouhaha s’éteignait doucement par vagues; quelques préludes de l’orchestre sous la ferme direction de Magerö en vinrent définitivement à bout. Puis le chef leva sa baguette et donna le signal du premier mouvement. György, très concentré, répondait avec vigueur à l’orchestre. Bartok plaisait indiscutablement au public. Sa programmation régulière dans les concerts faisait toutefois pester Eva qui jugeait que le régime essayait de récupérer la popularité du compositeur. Dans la salle, les conversations particulières qui naissent de la semi indifférence s’étaient éteintes. Aux cuivres assourdis faisaient écho les sonorités du piano... György plaqua les derniers accords. Après un court silence, ce fut un déluge d’applaudissements. Un peu de couleur réapparut sur le visage du soliste qui, se levant, répondit avec fougue à la chaleur du public. Pour lui, assurément, c’était la consécration, le premier pas vers la vie des concertistes internationaux. Eva se joignit aux applaudissements. Elle crut noter que son camarade d’études dirigeait son regard vers sa loge, voulant l’associer à son triomphe. Jusque là il n’y avait rien d’autre qu’une foule communiant avec un musicien, lorsque...

György venait de serrer la main du chef d’orchestre. Soudain, il leva les bras pour demander le silence. Magerö regagna son pupitre, György son instrument. L’orchestre attaqua alors les premières mesures de l’hymne national<sup>11</sup> dont l’exécution était interdite. “Qu’est-ce qui lui prend?” pensa Eva, interloquée. La salle tout entière venait de se lever, figée en un garde-à-vous impressionnant, et entonnait le chant patriotique conduit par l’orchestre. “Minutes d’émotion où l’on sentit vibrer le sentiment de la patrie retrouvée”, devait romantiquement relater le lendemain ‘Jeunesse libre’, un journal d’étudiants.

L’exécution de l’hymne à peine achevée, une voix forte s’éleva: “Nagy, Imre Nagy”. Un moment décontenancée par l’audace de cet inconnu qui sera traité, le lendemain, de provocateur par les feuilles officielles, la foule reprit le cri séditieux: “Nagy, Nagy, nous voulons Nagy”. Ce dernier se pencha un instant hors de sa loge, pour répondre aux ovations de la foule, mais un de ses accompagnateurs le ramena en arrière.

Dans la loge des Gzabor, Andreas et sa femme s’étaient joints aux manifestants avec une fougue qui surprit le reste de la famille. Eva, regardant son père, puis Laszlö qui restaient de marbre,

---

<sup>11</sup> Celui d’avant le régime communiste.

s'exclama:

– Je crains pour György des lendemains qui déchantent. Je ne le croyais pas capable de cela, lui d'ordinaire si soucieux de sa carrière!

– On croit connaître les gens, mais à circonstance exceptionnelle, comportement exceptionnel, conclut sentencieusement Endre en donnant le signal du départ.

En descendant les escaliers, Laszlö confia à Eva:

– Tout cela ne me plait guère. Cela me rappelle une scène au cimetière le mois dernier, quand une foule, estimée à quelques centaines par les autorités, plusieurs milliers en réalité, s'est retrouvée pour défiler devant la tombe de Rajk. Sa veuve, une pauvre petite chose enfouie sous des voiles noirs, répondait machinalement à la compassion tardive que lui manifestait ce peuple qui, sept ans auparavant, avait appris dans l'indifférence qu'un héros était devenu un traître. Auprès de la tombe, un homme à la grosse tête barrée d'une énorme moustache canalisait vers lui cette sombre rancœur qui s'était peu à peu amassée dans le peuple au cours de ces longues années de désillusion. Cet homme, tu l'as reconnu, c'était Imre Nagy, compagnon de Rajk, et qui a échappé à son sort, on ne sait par quel miracle ou compromission. La manifestation n'avait pas été interdite: inconscience ou provocation? La foule en a déduit que le pouvoir commence à prendre peur; son audace risque d'aller en grandissant. La réaction s'était produite après, dans les journaux du parti, qui n'avaient pas eu de mots assez durs pour ces suppôts de l'impérialisme, laquais de l'Amérique. Je me souviens que ton père avait dit, un soir, au Cercle: "S'ils laissent encore se produire une manifestation de ce genre, ils ont la révolution". N'est-ce pas ce qu'ils cherchent, pour mieux écraser les opposants?

Un peu effrayée par ce que Laszlö laissait entendre, Eva lui prit la main.

Ils rejoignirent le reste du groupe sous le porche, balayé en toutes saisons par un désagréable courant d'air. Zolt venait d'arriver avec la Volga et s'étonnait de l'effervescence de la foule.

Ils se séparèrent. Laszlö reprit le chemin de son casernement. Andreas, sa femme et son père se rendaient à la réunion du Cercle. Lisa et sa fille rentreraient à la maison avec Zolt.

Apercevant une silhouette massive sous la faible lueur d'un réverbère, Eva demanda:

– N'est-ce pas votre ami, Zolt?

– Oui, mademoiselle, nous avons rendez-vous.

– A cette heure tardive?

– Oui, mademoiselle.

Lorsque quelques instants plus tard, Eva sortit un moment sur le balcon, en robe de chambre, elle crut apercevoir la même silhouette qui regardait dans sa direction.

5

Istvan

Istvan ouvrit la porte de son logement. Il y avait encore de la lumière dans la cuisine.

– Encore debout à cette heure, Madame Magyörös?

– Je pourrais en dire autant de vous, Istvan, pour quelqu'un qui doit se lever de bonne heure.

– Je n'ai pas besoin de beaucoup de sommeil.

– C'est gentil Istvan, ce que vous avez fait, de nous laisser seuls avec nos amis.

– Ce n'est rien Madame Magyörös!

– Oh que si... je leur ai dit à mes amis: si tous les 'logés' étaient comme vous, cette loi criminelle sur l'occupation des appartements serait une bien petite épreuve, à côté de tout ce qu'ils nous font endurer, nous, des vieilles personnes, qui avons toujours été honnêtes avec les pauvres.

– Que voulez-vous, cela me gêne moi aussi. Si je savais où aller, je vous laisserais volontiers l'appartement à vous tous seuls.

– Surtout pas Istvan! Ils seraient capables de me mettre une famille entière, comme cela vient de se produire au 18...

– L'immeuble des Gzabor?

– Chez les Logozi, oui. L'ancien immeuble des Gzabor... ils se croient tout permis ces gens-là! ... pourquoi, vous les connaissez?

– Un pays à moi, Zolt il s'appelle, travaille pour eux comme chauffeur, une bonne place.

– Un chauffeur! (Madame Magyörös leva les bras au ciel) Un chauffeur! Bien sûr ils ont tous les droits, eux! les dirigeants communistes.

– Le patron de Zolt n'est pas un dirigeant communiste. A ce qu'il m'a dit, il n'est même pas inscrit au Parti.

– C'est lui qui le dit. Tous ceux qui travaillent pour ces antéchrists sont des communistes.

– Alors, moi aussi je suis communiste, puisque je travaille dans une de leurs usines.

– Ne dites donc pas de bêtises, Istvan, vous n'allez tout de même pas comparer!

La petite madame Magyörös se promenait de long en large dans sa cuisine, en proie à une exaltation de bon aloi.

– De notre temps déjà, ils avaient bien essayé avec Bela Kun! Comment que nous l'avons liquidé! Qu'est-ce que nos jeunes attendent donc?

– Il n'y avait pas l'armée Russe, madame Magyörös!

– L'armée russe, l'armée russe! elle a bon dos... Des armées russes on en a battu des dizaines au cours de l'histoire!

– Oh, vous savez, madame Magyörös, je ne suis qu'un paysan, toutes ces choses là me dépassent... Par contre, je peux vous dire que votre eau est en train de bouillir fort.

Istvan les aimait bien ses deux 'logeurs', malgré leurs radotages de vieillards incapables de s'adapter à l'adversité. Il avait le respect des personnes âgées, ce respect qu'on n'éprouvait plus qu'à la campagne.

Istvan faisait partie de cette masse de paysans que les mots d'ordre du nouveau régime prônant l'industrialisation "gage de paix, de prospérité, d'indépendance", avaient déversée dans les villes et plus particulièrement dans la capitale. On l'avait affecté d'autorité à une usine de chaussures dans le vieux Pest et avec non moins d'autorité au service entretien où il passait le plus clair de son temps à fabriquer des meubles pour les membres de la Direction et leurs amis. Il s'estimait heureux: son travail lui plaisait, car il aimait travailler de ses mains, alors que ses camarades découpaient des semelles à longueur de journée.

Un matin de novembre 1952, Istvan et dix camarades, tous en provenance du grand domaine des Esterhazy, une immense propriété terrienne, dans la plaine ouest, confisquée par le nouvel Etat, s'étaient présentés à l'usine. Il neigeait depuis la veille. Le jour se levait péniblement et pourtant il était huit heures passées. On entendait le ronronnement des machines. Une lumière pauvre filtrait à travers des carreaux sales dont beaucoup étaient cassés. Tous regardaient en silence leur futur univers. L'un d'entre eux finit par dire:

– Sur l'affiche qu'on nous a montrée, on voyait de beaux bâtiments, de grandes baies vitrées qu'inondait la lumière du soleil!

– Et des ouvriers bien habillés, ajouta un autre en désignant du doigt deux ombres qui se glissaient à l'intérieur de l'usine.

Istvan ne disait rien, mais il songeait qu'en ce moment il pourrait être sur l'un des nombreux lacs du domaine, dans le petit bateau qu'il s'était construit, en train de pêcher la carpe. Un peu plus tard, au cœur de l'hiver, il transporterait une petite cabane sur la glace et là, à l'abri de la bise coupante, en rêvant, il attendrait que le poisson veuille bien mordre. On n'entendrait que le vent siffler à travers les jointures des planches, le craquement de la glace sur l'eau...

C'est en 49 que tout avait changé, lors de la nationalisation du domaine. Le comité directeur avait de grandes idées quant à la 'culture scientifique' et à la 'planification rationnelle'. Hélas, une mauvaise conjonction d'éléments météorologiques non 'conformes' aux prévisions scientifiquement élaborées; d'une terre 'ingrate' et d'hommes 'sans âmes' firent que les résultats ne se conformèrent

pas au plan. Au bout de trois ans de cette désastreuse conjonction dont on ne trouvait nulle trace dans les manuels, les membres du comité directeur allèrent enseigner ailleurs les bienfaits de l'agriculture planifiée. Entre temps, ils avaient toutefois réussi à relever le niveau moyen de production par travailleur... en diminuant le nombre de travailleurs.

C'est à la suite de cette subtile opération comptable qu'Istvan dut d'être désigné pour une 'mutation volontaire sur le front industriel'.

Une voix rude l'arracha à ses souvenirs:

– Camarades, je suis Kalman Radus, votre délégué-adjoint. Suivez-moi, nous allons vous présenter au chef du personnel.

Ils le suivirent dans un local de réunion. Le délégué, gaillard d'une trentaine d'années, les cheveux coupés courts, leur demanda de s'asseoir en attendant le camarade chef du personnel. Celui-ci fit bientôt son apparition. Jeune, le visage mince, il portait un costume cintré de bonne facture, au pantalon étroit.

– Camarades, je vous présente Miklos Robori, chargé de l'organisation du travail.

Le camarade chef fit un bref signe de tête, posa sa serviette sur le bureau et s'assit. Le délégué se rassit. Ils se rassirent tous. " Comme à la messe ", pensa Istvan. D'une voix aussi soignée que sa personne, le camarade chef commença:

– L'usine Zoltan Amrö, du nom de l'un de ses ouvriers tombé lors de la libération de Budapest, est fière de vous accueillir. Suivant en cela l'exemple de milliers de vos camarades, vous avez répondu à l'appel du Parti et du pays afin de gagner la bataille industrielle, gage de notre indépendance et de votre prospérité. Vous avez l'honneur d'appartenir à une usine qui s'est signalée par un dépassement sensible de ses objectifs de production depuis que la nouvelle direction a pris en charge ses destinées. Nous avons malheureusement hérité de bâtiments vétustes. De ce fait les conditions de travail ne sont pas dignes de travailleurs d'un pays socialiste. Les propriétaires qui ont fui à l'étranger n'avaient en tête que leur profit immédiat. Ils avaient laissé ces bâtiments à l'abandon. En accord avec votre syndicat (approbation appuyée du délégué) nous avons fait porter notre effort sur l'outil de production. Lors du prochain plan, des sommes importantes seront affectées à l'amélioration des conditions de travail. Nous sommes sûrs que vous grossirez les rangs de ces travailleurs d'élite qui consacrent leur temps et leurs pensées à cette œuvre enivrante de rénovation nationale.

Sur ces mots le camarade chef s'arrêta, pour ajouter peu après:

– Quelqu'un a-t-il une question à poser?

L'assistance demeurait sans réaction. Ce jargon avait glissé sur eux comme pluie sur feuille de printemps. Le camarade chef se leva, le délégué se leva, tous se levèrent.

La liste d'affectation des postes fut ensuite lue. On leur avait précisé auparavant qu'aucun d'entre eux n'ayant d'expérience industrielle, l'affectation à un poste ou un autre n'avait aucune importance. Pour Istvan ce fut le service Entretien.

– En quoi consiste ce travail? demanda-t-il.

– C'est le service qui est chargé d'entretenir le matériel et les bâtiments. Un service très important. C'est une preuve de très grande confiance qu'on te fait.

– Mais je n'y connais rien en machines, moi!

– Allons, tu ne parais pas trop bête. Il te suffira de faire preuve de bonne volonté et tout ira bien.

Quelques rires timides se firent entendre, ce qui décontracta un peu l'atmosphère. Un petit rouquin se leva:

– Camarade délégué, est-ce que je peux poser une question, moi aussi?

– Bien sûr, je suis un ouvrier comme vous.

– Eh bien, voilà: Istvan est mon meilleur ami; est-ce que je ne pourrais pas travailler avec lui?

D'autant qu'au kolkhoze c'est moi qui étais chargé de l'entretien des machines.

– Tu ne vas tout de même pas comparer les machines agricoles avec des machines d'usine!

Grands éclats de rire. Mais le rouquin, candidement logique, insistait:

– Et puis Attila, que tu as désigné pour l’entretien, il travaillait dans le cuir chez nous.

Le visage du délégué commençait à se crispier.

– Comment t’appelles-tu, camarade?

– Elek, camarade.

– Apprends, Elek, que cette liste a été établie démocratiquement, en tenant compte de tous les paramètres. Dans ces conditions, il ne peut être question de revenir dessus. A trop insister, tu pourrais apparaître comme un élément perturbateur, ce que tu n’es sûrement pas.

Le camarade Elek n’avait apparemment aucune notion de l’humour ayant cours en démocratie populaire car il s’apprêtait à réaffirmer sa logique, quand Istvan lui donnant un coup de coude, le fit taire. Un silence gêné s’ensuivit. Un grand garçon aux sourcils broussailleux se leva alors lentement:

– Dis-moi, camarade, puisque c’est ainsi que tu te nommes... j’aimerais à mon tour poser une question.

Le délégué n’était pas loin de perdre son sang-froid.

– Fais-vite, car nous devons nous rendre à l’atelier.

– Tu as bien dit que tu étais le délégué du syndicat.

– Exact.

– Ma question est: à quoi sert le syndicat, dans l’usine?

Le délégué retrouva le sourire: il était dans son domaine.

– Mais à défendre les intérêts des travailleurs!

– C’est ce que j’avais cru comprendre... donc, lorsque les ouvriers ne sont pas contents, que doivent-ils faire?

– Ils viennent trouver leur délégué qui écoute leurs doléances et leur explique certaines choses qu’ils n’ont peut-être pas comprises.

– Et s’ils continuent à ne pas être contents?

– Cela n’arrive jamais, cela ne s’est jamais produit, conclut le délégué d’un ton cassant. Arrêtons là d’ailleurs cette discussion stérile qui ne mène à rien.

Il se leva. La prise de contact était terminée. Elle augurait bien mal de l’avenir.

Si ses camarades s’enlisèrent dans la routine de leur travail, Istvan trouva quant à lui une occupation qu’il aimait et qu’il connaissait; l’atelier de bois ne manquait ni de machines ni de fournitures. Il répara, installa, fabriqua des boîtes, des caisses, puis des meubles de toute sorte. Son habileté fut vite appréciée et, au bout de quelques mois, son activité n’eut plus grand chose à voir avec la production de chaussures.

Le directeur de l’usine, qui avait commandé un meuble pour son bureau, fut tout particulièrement satisfait du travail. Ayant convoqué Istvan pour le féliciter, il lui demanda “à titre d’information”, s’il serait capable de fabriquer des meubles de maison, du mobilier de style, s’entend. Quel dommage n’est-ce pas la disparition de ces petits artisans qui vous reproduisaient n’importe quelle gravure! Istvan se prétendit capable.

– Un jour, quand tu auras du temps devant toi, tu pourrais venir à la maison... Dimanche prochain par exemple. Ma fille aimerait avoir une commode qu’elle a dessinée elle-même: elle est très douée. Bien sûr tu n’y travailleras qu’à tes moments perdus: il n’est pas question de le prendre sur le temps de l’usine.

Il l’avait raccompagné à la porte. Le lendemain, le délégué vint lui rappeler que le directeur aimerait le rencontrer à son domicile le dimanche suivant.

Les Geradys, nom du directeur, habitaient l’avenue chic de Nepkostarszag, tout près du Varosliget. Fils unique d’une famille riche dont il avait hérité cette maison, Bela Geradys avait su habilement négocier le virage du changement de régime, lui permettant entre autre de conserver ce bien précieux que constituait une maison dans le quartier le plus sélect de la ville. Seul cadre de l’usine à ne pas suivre l’ancienne direction, la ‘courageuse et patriotique’ prise de position de Bela Geradys lui avait valu la place de directeur. Cette superbe maison lui était enviée non seulement par ses rela-

tions pour ne pas dire amis, mais également par les membres de la nouvelle classe favorisée qui n'aspiraient qu'à bénéficier des privilèges de ceux qu'ils avaient chassés.

Istvan se sentit tout intimidé quand il appuya sur la sonnette de la grille d'entrée. Bela Geradys, lui-même, vint l'accueillir, vêtu d'une confortable veste d'intérieur, un petit cigare aux lèvres. On l'introduisit dans une pièce appelée 'bureau de Monsieur', on le cala dans un fauteuil où il ne sut quelle position adopter, puis on lui offrit le café. Après quelques interrogations sur sa vie passée et présente, auxquelles il ne répondit qu'évasivement, s'étant bien rendu compte que cela n'intéressait en aucune façon son interlocuteur, on le conduisit dans une pièce attenante à la chambre de la fille où elle lui fut présentée.

– Vous voyez ces meubles, fit le directeur. Ils sont superbes, solides, faits pour durer... De plus, ce sont des meubles de famille! Mais Sara ne rêve que de moderne! Bon, je vous laisse avec elle.

Celle-ci, gentille jeune fille, au visage souriant, lui tendit spontanément une main amicale, accompagnée d'un clin d'œil complice. Istvan se sentit tout de suite à l'aise. Puis, sans garder, elle le plongea dans des catalogues, revues et dessins de sa main. Il donna son avis. Elle l'écouta.

Toute une année il travailla pour elle; un peu plus qu'à ses moments perdus, mais le chef du personnel fermait les yeux. Plusieurs fois Sara, bien que tout à fait dépourvue du sentiment de classe qui habitait encore son père, fut cependant étonnée de constater qu'un être d'apparence aussi frustré pouvait avoir des idées en matière de décoration et de style.

C'est au domicile des Geradys qu'Istvan contracta cette passion qui allait bouleverser sa vie. Un matin qu'il attendait sur le perron qu'on lui ouvrît la porte, il vit, traversant la courette, une longue jeune fille aux cheveux noirs et aux yeux verts dont l'allure le captiva aussitôt. Au moment où elle arrivait à sa hauteur, Sara ouvrit la porte. Elle embrassa la nouvelle venue et fit les présentations: "Istvan, Eva Gzabor". Puis les entraînant tous les deux dans son petit appartement, montra à Eva ce qui avait déjà été réalisé. Cette dernière ne cacha pas son approbation et félicita chaleureusement Istvan pour sa réalisation.. C'est tout juste s'il entendit, car il était sous le coup d'une émotion qu'il n'arrivait ni à comprendre ni à réfréner. Eva était déjà repartie qu'il se sentait encore tout fiévreux. Sara revenant lui demanda:

– Qu'est-ce que vous pensez de mon amie Eva?

– De votre amie?... je n'ai guère eu le temps de la voir.

– Elle vous trouve un côté artiste qui l'a étonnée; venant de sa part c'est un grand compliment, car elle-même est une grande artiste, une future grande pianiste.

– Ah bon! fit Istvan qui mesura alors un peu plus ce qui les séparait.

Bien que depuis cette rencontre il n'eût cessé de se traiter de tous les noms possibles pour oser seulement rêver à cette jeune fille aussi inaccessible qu'une tourterelle sur la plus haute branche d'un peuplier, il n'eut également de cesse de s'enquérir de tout ce qui la touchait. D'apprendre, d'une part qu'elle habitait à deux pas de son logement, d'autre part que leur chauffeur, Zolt, était un pays, lui sembla un signe du destin. La certitude s'ancra alors en lui qu'un jour ce même destin les réunirait, alors que tout les séparait.

## 6

### Réunion estudiantine

Ce soir du 22 Octobre, Zolt conduisait lentement la Wartburg<sup>12</sup> en direction du Danube. La circulation était peu dense. Un brouillard léger flottait sur la ville. Les deux lampadaires marquant l'entrée du pont Szabadsag surgirent brusquement. Zolt tourna à gauche.

Endre était resté silencieux pendant tout le trajet, contrairement à son habitude. Son chauffeur

---

<sup>12</sup> La voiture mise à la disposition d'Endre faisait partie d'un pool, d'où les différentes marques évoquées.

que ce silence inhabituel étonnait et gênait, prit l'initiative de le rompre.

– Les premiers brouillards... L'hiver n'est pas loin.

Endre ne lui répondant pas, il continua:

– Mais demain nous aurons encore une journée magnifique.

– Oui, demain sera sans doute une journée magnifique, reprit Endre en écho.

Zolt n'insista pas. Après un temps, il crut toutefois bon de préciser:

– Maître... vous avez vu les deux voitures de l'AVH à l'entrée du pont?

– Non, je n'ai rien remarqué. Mais comment peux-tu savoir que ce sont eux?

– Je les sens de loin... même déguisés en civil. Il y a quelque chose de spécial, ce soir?

– Non, une séance habituelle.

– Ce fut au tour de Zolt de marquer un temps d'arrêt.

– A quelle heure je passe vous prendre?

– Ce n'est pas la peine, je rentrerai à pied avec Kati et Andreas.

– Pas question de vous laisser seul ce soir. Je vous attendrai à partir de onze heures, à l'endroit habituel.

Connaissant l'entêtement de son chauffeur, Endre se garda de le contrecarrer. Il pénétra dans les bâtiments de l'Université. Grand était son attachement pour cette vieille dame; de par ses souvenirs d'étudiant et d'enseignant, certes, mais aussi par le symbole qu'elle représentait. L'agitation estudiantine y était incessante; surtout depuis Mars 1955, lorsque le bras de fer opposant Imre Nagy à Rakosi et Gerö se termina par la victoire de ces derniers.

Comment le professeur Endre Gzabor aurait-il pu ne pas se souvenir des premières réunions du Cercle Petöfi, fin 55: l'occasion pour les jeunes intellectuels de discuter de problèmes esthétiques, littéraires ou scientifiques? Et avec une émotion toute particulière de cette réunion de juin où, devant près de 2.000 personnes, s'avança Julia Rajk, veuve de son ami, exécuté en 49, puis réhabilité en 55, osant déclarer que les prisons de Horthy étaient douces comparativement à celles de Rakosi? Ou encore de celle qui lui succéda à peine quinze jours plus tard, au cours de laquelle 6 000 auditeurs participèrent jusque dans la nuit à un débat sur la liberté de la presse?

Le défi contre le pouvoir ne faisait pas de doute et une résolution du Comité Central du Parti des Travailleurs dénonçant les activités 'anti-parti' du Cercle ne tarda pas. C'était un peu tard, d'autant que le Kremlin ne croyait plus trop en la capacité de Rakosi pour s'imposer. Lisa reçut, et ce à plusieurs reprises, la visite de ces messieurs au manteau de cuir. On évoqua le risque de devoir céder ce bel appartement insuffisamment occupé; de revoir le dossier de "feu votre père, le ci-devant Comte Radvanyi" et même de reconsidérer les diplômes obtenus par les petits-enfants, Eva et Andreas. On avait fermé les yeux jusqu'ici, étant donné le prestige du professeur Endre Gzabor, un grand esprit Hongrois qui faisait honneur au pays, mais qui, depuis quelque temps, semblait glisser sur la pente du révisionnisme. Lisa ne s'en ouvrit pas à son mari, mais vécut depuis lors constamment dans la crainte de voir ces menaces mises à exécution. Endre ne se douta pas de l'immense soulagement qu'apporta à son épouse sa décision, dès leur retour de vacances, de renoncer à la Présidence du Cercle dont il ne garderait que celle d'Honneur.

Quand Endre se fraya un passage dans la salle de conférences, Janos Pebedus, un jeune professeur de physique nucléaire, tenait le micro. La séance était déjà depuis longtemps entamée. Il marqua un temps d'arrêt en voyant Endre, mais ce dernier lui fit signe de continuer.

Aux côtés de Janos se trouvaient Attila Aszadis, le très actif président de l'Association des Étudiants, et Anna Moradaï, la charmante secrétaire.

Resté debout, Endre embrassa la salle du regard. L'assistance, ce soir là, était encore plus nombreuse que d'habitude. Les revendications purement universitaires, telles que la réduction des prix des manuels ou l'amélioration des conditions de logement des étudiants, avaient vite été expédiées. Un jeune homme, voisin d'Endre, lui apprit que des questions bien plus graves avaient été abordées: telle que la part trop belle faite aux cours de marxisme dans les programmes. On avait été jusqu'à souhaiter pouvoir choisir l'étude d'autres langues que le Russe!

A présent, l'atmosphère se tendait imperceptiblement. Les conversations cessèrent. Janos venait de passer le micro à un étudiant maigre, aux yeux brillants, les cheveux coupés en brosse. Endre

reconnut Miklos Obrö, un ami d'Andreas.

– Mes amis, mes camarades, commença-t-il d'une voix sourde où perçait une émotion à peine contenue. Mes amis, je reviens aujourd'hui même de Pologne, où j'ai passé une semaine en tant qu'hôte de l'Association des Etudiants Polonais.

Cette fois le silence s'était fait total. Le cœur d'Endre se mit à battre plus vite.

– Tandis que des unités spéciales de l'armée soviétique cernaient Varsovie, le Comité Central du Parti réuni en séance extraordinaire accueillait Krouchtchev, venu tout spécialement en avion, assisté de Kaganovitch, Mikoyan et Molotov. Nullement impressionné, le camarade Gomulka n'a pas hésité à tenir tête au tout puissant Krouchtchev qui l'avait ignoré de sa descente d'avion jusqu'à la réunion du Comité. (En martelant ses mots, il ajouta:) Sans effusion de sang, un homme seul a fait échec au Maréchal Rokossovski, Polonisé par Staline afin d'y asseoir son pouvoir.

L'émotion gagnait manifestement l'assemblée. Miklos Obrö continua:

– Mes amis, mes camarades, permettez-moi de vous conter une histoire. Lorsque j'étais enfant, il prit la fantaisie à un énorme molosse de nous barrer chaque jour le chemin de l'école, nous obligeant par là à faire un énorme détour. Il aboyait encore quand nous passions fort loin de lui. Jusqu'au jour où arriva au village un jeune étranger qui venait du Nord, des bords de la Baltique: un Polonais nommé Cyrille. Il s'étonna de notre attitude et nous tint ce langage: "Je connais ces chiens, nous en avons chez nous. Plus on leur montre de peur, plus ils sont menaçants. Mais, avancez vers eux pleins de courage et de résolution, et vous les verrez baisser la queue".

Le lendemain, notre nouveau compagnon nous en fit la démonstration et nous pûmes reprendre le chemin de l'école.

L'assemblée n'attendit pas la fin de son intervention. Quelques applaudissements, d'abord timides, éclatèrent puis s'amplifièrent rapidement. Un cri s'éleva, repris et scandé:

– Vive Gomulka! Vive nos frères polonais!

Au milieu de ce tumulte, Endre n'hésita pas. Son expérience, mais aussi sa profonde conviction l'y poussaient. Il s'approcha de l'estrade et se saisit d'un micro. Son ascendant était trop grand pour que Janos le lui refuse et que pour l'assemblée ne prête pas attention au Président fondateur du Cercle Petöfi.

– Vous me connaissez trop, vous tous mes jeunes et chers amis pour savoir que je ne peux que saluer le valeureux peuple polonais qui vient peut-être, tout au moins je l'espère, de voir la fin de ses malheurs. Mais, je vous en conjure: faites la différence. En Pologne, les dirigeants soviétiques se sont trouvés face à un Comité Central quasi unanime, soutenu non seulement par l'opinion publique mais par l'Eglise et l'Armée. Ochab a compris que le rappel de Gomulka permettrait de maîtriser la situation.

– Et votre ami Nagy? le coupa-t-on.

– Notre Gomulka Hongrois? appuyèrent plusieurs voix.

– Je connais bien Nagy, Imre et moi sommes de vieux camarades qui avons lutté ensemble pour faire aboutir les idées auxquelles nous croyons: la dignité de l'homme et la liberté de penser. On ne peut contester son patriotisme, mais il est seul, dramatiquement seul.

Un grand cri s'éleva de la foule:

– Mais nous sommes là, nous sommes là pour l'aider.

Endre reprit en secouant la tête:

– Cela lui ira droit au cœur, n'en doutez pas, mais, je vous en conjure, gardez-vous de toute manifestation, le sinistre Gerö n'attend que cette occasion pour l'éliminer.

Les applaudissements qui saluèrent cette intervention ne furent pas suffisamment nourris pour étouffer les nombreux "à mort Gerö" qui déclenchèrent un mauvais frisson chez Endre. La nouvelle tournure que prenaient les débats l'inquiétait mais, se sentant impuissant, il décida de se retirer.

Lorsqu'il gagna la sortie, non sans avoir serré la main de ses proches amis, le représentant de l'Union des Ecrivains, le poète Zoltan Zelk, avait à son tour pris la parole pour annoncer que l'Union se proposait d'organiser pour le lendemain 23 une cérémonie commémorative devant la statue du général polonais Joseph Bem, qui s'était battu aux côtés des Hongrois contre les Autrichiens et les Russes en 1848. On y déposerait une gerbe en l'honneur de la lutte de la Pologne pour

son indépendance.

Endre releva le col de son pardessus. Il connaissait ses étudiants. Il les savait obstinément idéalistes. Et cela le remplissait d'inquiétude.

Le professeur Gzabor rentra seul peu après minuit. Lisa l'attendait. Elle lui trouva l'air particulièrement sombre. Il l'embrassa distraitement. Bien qu'elle brûlât d'envie de savoir ce qui s'était passé, l'expérience lui avait enseigné qu'il ne servait à rien de le questionner s'il n'avait pas envie de parler.

Quand il ressortit de la salle de bains, revêtu de son vieux pyjama bleu que pour rien au monde il n'aurait abandonné, elle se dit que ce devait être bien grave, car elle l'avait rarement vu aussi abattu.

– Y avait-il de la lumière dans la chambre d'Andreas? demanda Lisa

– Je n'ai pas fait attention, pourquoi?

– Parce qu'ils sont rentrés un peu avant toi sans me dire un mot.

– Nous les avons un peu attendus avec Zolt, mais ils avaient dû partir avant moi.

En se glissant dans le lit, il se détendit un peu:

– Ce bleu nuit te va fort bien, ma Lisa.

– Une bien ancienne robe de chambre pourtant.

– Comme mon pyjama... c'est que nous devenons bien vieux nous aussi... jamais je ne l'ai tant ressenti que ce soir.

Et il se mit à parler:

– Il y avait un peu de brouillard sur le Danube ce soir. Zolt dit qu'il fera beau demain... Le pont était gardé par la police... On en voit de plus en plus... Que prépare Gerö maintenant qu'il sent le pouvoir lui échapper?

Puis il lui fit un résumé de la soirée au Cercle. Comme à son habitude, Lisa l'écouta avec une attention quasi religieuse. Elle l'interrompit toutefois lorsqu'il cita le nom de Obrö.

– Nous avons des Obrö comme voisins... la grande propriété qui touchait la nôtre au Nord. Te souviens-tu quand le grand-père est venu nous trouver après la cession de nos terres pour nous traiter de lâches, de déserteurs, de sans-Dieu, que sais-je encore? Il avait un petit-fils de l'âge d'Eva: Miklos, un ami d'Andreas.

– C'est lui, fit Endre, soudain amer.... ils vont encore dire que le mouvement est manipulé par les anciens féodaux.

Quand il se réveilla le lendemain matin, Endre se sentait un peu plus optimiste. Lisa était déjà levée. Il se dirigea vers la fenêtre, ouvrit les volets et scruta le ciel. Une journée superbe s'annonçait, ainsi que l'avait prédit Zolt. L'automne se prolongeait d'une façon inhabituelle. Il se rendit dans la cuisine où Andreas bavardait avec sa mère. Endre aimait beaucoup cette atmosphère de petit déjeuner qui rassemblait la famille au complet dans une odeur de café fraîchement moulu.

– Tu n'as rien à craindre pour Miklos, commença par dire Andreas. Il fait partie des Jeunesses Communistes; c'est un militant, on ne pourra pas lui ressortir ses antécédents familiaux.

– Tu ne les connais pas.

Eva, pénétrant à ce moment dans la pièce, leur trouva l'air un peu préoccupé pour le début d'une journée qui s'annonçait si belle.

– Encore en train de refaire le monde? fit-elle d'un ton enjoué.

– C'est peut-être effectivement ce qui va se passer aujourd'hui, fit Andreas. Je ne voudrais pas que cela soit sans moi.

Il se leva sur ces mots, et sortit.

– Que veut-il dire, papa?

– Nous jeunes pensent qu'il suffit de le vouloir pour que les choses se plient à leur désir, répondit Endre.

– Tu as été jeune papa, toi aussi.

– Ce qui veut dire que je ne le suis plus: tu as raison de le souligner.

- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.
  - Vous avez peut-être raison, qui sait?... à ne rien oser, on n'obtient certainement rien.
  - Que signifie tout cela? intervint Julia. C'est toujours pareil, on me cache tout, à moi!
  - Ce sont des affaires d'hommes, ma pauvre Julia, répondit Lisa... des affaires d'hommes dont nous ne sommes malheureusement pas exclues des conséquences.
  - Tu as tort maman, cette fois c'est notre affaire à tous: hommes et femmes.
- Devant le ton grave d'Eva, Julia reprit:
- C'est de la révolution que vous parlez, ou quoi?
  - C'est peut-être toi qui as employé le mot juste, Julia, conclut Endre.

7

## La Révolte est en marche

Ce 23 Octobre, le Danube charriait ses eaux jaunes sous un ciel libre de nuages. Il était environ 14 heures. Au pied de l'immense pilier du pont Erzsebet, en contrebas de la statue érigée à la gloire du Héros soviétique, la foule commençait à affluer, par petits ruisseaux, puis par longues coulées. On riait, on plaisantait, on regardait l'eau couler sous le pont comme sous n'importe quel pont du monde. Les rares voitures qui tentaient de passer furent bien obligées d'y renoncer. Ces hommes et ces femmes donnaient l'impression de ne plus rien craindre, comme si la décision de manifester en masse leur avait déjà donné la liberté.

Dès le matin, une grande activité avait régné aux alentours de l'Université. Des groupes de jeunes gens se formaient. Les discussions se faisaient véhémentes. Quelques exemplaires d'un journal clandestin circulaient de main en main. Intitulé 'Jeunesse Libre', fabriqué dans les locaux mêmes de l'Institut Karl Marx, son premier et unique numéro relatait les événements de la veille à l'Opéra. De gros titres s'étaient étalés sur la première page: SOIREE EMOUVANTE à L'OPERA... VICTOIRE EN POLOGNE... Il conviait également ouvriers, paysans, employés, tous ceux qui rêvaient d'une autre vie, à une grande manifestation qui se tiendrait à midi dans les locaux de l'Institut.

Lorsque Endre et Lisa pénétrèrent dans le hall, un énorme brouhaha les accueillit. Des étudiants montaient et descendaient le grand escalier au pas de course, l'air grave et affairé. Plusieurs d'entre eux reconnurent Endre et lui adressèrent au passage un bonjour rapide.

Dans la cour avait été dressée une estrade sur laquelle gesticulait une dizaine de personnes.

– Une vraie pagaille, glissa Endre à sa femme: c'est bien ce que je craignais.

– Peut-être pourrais-tu intervenir?

– Difficile... nous avons été débordés hier soir, ce matin nous serions submergés.

La cour était pleine mais la marée continuait à monter. Les fenêtres des étages étaient noires de monde. Pour éviter la pression devenue presque intolérable, Endre et Lisa se hissèrent sur une bordure de pilier.

Tout le monde avait l'air d'attendre... Mais quoi au juste?

– Ce n'est tout de même pas possible que cela en reste là? se fit tout haut la réflexion d'Endre.

– Non, Professeur, nous n'en resterons pas là.

Endre tourna la tête et reconnut en son interlocuteur un grand garçon au nez proéminent qui assistait régulièrement aux séances du Cercle. Il y avait rarement pris la parole, mais lorsque c'était le cas, il s'était à chaque fois fait remarquer par la justesse de ses propos. Le ton de violence contenue avec lequel il prononça ces mots entraîna la réplique d'Endre:

– Je suis bien aise de l'entendre, Kalman, n'oubliez pas cependant un de mes vieux préceptes: il ne suffit pas de démarrer, il faut également savoir s'arrêter.

A cet instant, Endre se sentit tiré par la manche. Janos Pebedus avait réussi à se faufiler jusqu'à lui.

– Y aurait-il une petite place pour moi?

– Mais oui, mais oui! fit Lisa en se serrant un peu plus contre son mari.

– Je vous ai aperçus de loin, mais jamais je n’aurais pensé que ce fût une telle expédition pour vous rejoindre!

Bien qu’essoufflé, Janos continua, tout fébrile:

– Impressionnant et inquiétant, ne trouvez-vous pas?... Ceux de l’estrade, vous les connaissez?

– C’est l’équipe du nouveau journal. Si j’ai bien retenu son nom, le grand s’appellerait Ferenc Almassy.

La foule fit peu à peu silence, ce que lui demandait Ferenc, le bras levé. Une fois de plus, Endre se fit la réflexion que le silence d’une foule est souvent plus impressionnant que ses cris. De haute taille et de maigre silhouette, le visage enfiévré de Ferenc trahissait l’exaltation dans laquelle il vivait depuis quelques heures. C’est d’une voix légèrement sourde mais combien prenante qu’il prononça ses premières paroles:

– Jeunesse Hongroise, vous avez répondu en masse à notre appel. L’espoir que l’on sent vibrer en vous ne devrait pas tromper nos gouvernants. Si jamais certains de leurs observateurs se trouvaient parmi nous (des ‘hous’ s’élevèrent) montrons leur que nous sommes pas une bande de brailards inconséquents et que notre discipline est à la hauteur de notre conscience politique. Par la lecture de votre journal, le seul entièrement libre en Hongrie depuis fort longtemps, vous avez pris connaissance des évènements qui se sont déroulés les jours derniers chez notre grande voisine, la république sœur de Pologne. La froide détermination du camarade Gomulka, appuyée sur la confiance de tout un peuple, a eu raison de la politique impérialiste de l’occupant soviétique. Aujourd’hui la Pologne est libre, libre de son destin, et elle ne doit cette liberté qu’à elle-même. Ce que nos frères polonais ont réussi ne serait-il pas à la portée du peuple Hongrois?

– Il l’est, il l’est, hurla la foule.

– Faisons confiance à nos gouvernants, ils ne sont pas tous à la solde de Moscou. Il y a parmi eux de vrais Hongrois. Allons les trouver, en masse. La vue d’un grand peuple uni dans une aspiration commune ne manquera pas de réveiller en eux le sentiment national... Si... par malheur, ce sentiment ne s’y trouvait plus... alors... alors: qu’ils s’en aillent et laissent leur place à d’autres. Ce ne sont pas les hommes de valeur qui manquent en Hongrie.

– Au gouvernement, au gouvernement.

La foule se mettait déjà en mouvement. Ferenc leva la main.

– Nous quitterons le pont Szabadsasag<sup>13</sup>, le bien nommé, à 15 heures. D’ici là, alertez vos parents, vos voisins, les amis de ceux-ci afin que nous soyons le plus nombreux possible.

Indiscutablement le jeune Ferenc avait la stature d’un meneur d’hommes, ainsi qu’il en naît spontanément en toute période troublée. Il déchaînait l’enthousiasme aussi facilement qu’il imposait le silence à cette masse assoiffée d’action.

Janos se tourna vers Endre:

– Ne croyez-vous pas maintenant que tout est possible?

Plus ému qu’il ne voulait bien le laisser paraître, Endre répondit:

– Vous avez peut-être raison, Janos... et dans ce cas, il n’y aura pas un homme plus heureux que moi d’avoir eu tort!

## 8

### Tragédie dans la rue

Endre et Lisa avaient regagné leur appartement. Ils y prirent une légère collation. Le téléphone n’avait pas cessé de sonner à la grande fureur de Julia pour qui l’heure du repas était sacrée.

– Comment apprécier ce qu’on mange (traduire: ce que je prépare) si, à tout bout de champ, le téléphone vous enlève le pain de la bouche! Si vous êtes malade cet après-midi, vous n’aurez qu’à vous prendre à vous-même, Monsieur Endre!

---

<sup>13</sup> Liberté

La plupart des appels se rapportaient à la dernière séance du Comité Central, la nuit précédente.

Les débats avaient été plus qu'orageux. Que pouvait apporter de constructif l'entrevue entre Gerö et Nagy? Une des boutades d'Endre était d'affirmer que Gerö craignait Nagy et sa clique davantage qu'Allen Dulles ou Radio Free Europe, bien que la réputation de cruauté de ce Pedro (alias Gerö) ne se limitait pas à la Catalogne où il avait organisé les purges pendant la guerre d'Espagne.

L'absence des forces de police aux abords du pont Szabadsasag, noir de monde, loin de rassurer Endre, ne fit que confirmer son pressentiment que Gerö, tapi dans sa tanière, préparait un piège à sa manière.

Eva ayant travaillé toute la matinée à l'Académie de Musique revint de bonne heure en début d'après-midi. Julia un peu plus ronchon qu'à l'ordinaire, l'accueillit cependant avec plaisir.

– Depuis que ton père a parlé de révolution, ce matin, tout va de travers.

– C'est toi qui as employé ce mot pour la première fois.

– Je disais cela pour rire, pour détendre un peu l'atmosphère.

– C'est tout à fait réussi.

– Et depuis, tout va mal. J'ai cassé la tasse de ta mère, celle dans laquelle elle prend le café le matin, depuis qu'elle est toute petite... tu te rends compte?

– Elle était toute ébréchée.

– J'ai fait tourner le lait de Kati.

– A propos, comment va-t-elle?

– Pas trop fort: c'est à peine si je l'ai vue. Elle m'a tout juste dit qu'elle n'allait pas travailler aujourd'hui. J'ai d'abord pensé

Eva n'entendit pas la suite.

Kati était sur son lit, le dos appuyé à deux oreillers. Un pâle sourire éclaira son visage aux traits tirés quand Eva entra.

– Eh bien, cela n'a pas l'air d'aller fort... ou alors c'est que tu as décidé de tirer ta flemme.

– Je ne sais pas ce que j'ai. Tout à l'heure j'ai voulu aller téléphoner: c'est à peine si je tenais sur mes jambes.

– Andreas nous a laissés entendre que tu pourrais être enceinte!

– C'est vraisemblable mais ce n'est pas une raison... des milliers de femmes continuent à vivre normalement.

– Tu es unique, Kati... je plaisantais... veux-tu que nous fassions venir un médecin?

– Attendons ce soir.

Eva s'était assise au bord du lit.

– Ma Kati, es-tu contente pour le...?

– Le bébé? J'aurais préféré attendre qu'on ait un appartement à nous.

– Dans ce cas, la Hongrie serait vite dépeuplée.

– Je ne voudrais pas imposer les braillements d'un nouveau né à ton père!

– Tu le connais mal... tu en as parlé à Julia?

– Pas encore.

– Ella va être folle de joie, elle qui dit toujours qu'elle va mourir sans avoir vu de quoi aura l'air la troisième génération!

– Je le lui dirai tout à l'heure... et dehors, quoi de neuf?

– Il fait un temps magnifique. Je suis revenue à pied.

– Ce n'est pas du temps que je veux parler... Les rues sont calmes?

– Ce matin oui... mais il est question de quelques défilés pour cet après-midi.

Une série d'impérieux coups de sonnette troubla le calme de l'appartement. Julia alla ouvrir tout en maugréant. Un grand garçon rouquin se tenait sur le pas de la porte.

– Ah! c'est vous, Monsieur Ernö! Vous ne pourriez pas sonner normalement?

– Je suis pressé.

– Ce n'est pas une raison.

– Eva est là?

– Je vais vous l'appeler.

– Ce n'est pas la peine, Julia, je connais le chemin.

Il écarta gentiment mais fermement la nounou qui fulminait. Eva ne lui réserva pas un meilleur accueil quand il entra sans s'annoncer dans la chambre de Kati:

– On frappe et on dit bonjour.

– C'est bien les femmes, ça... l'immeuble pourrait sauter qu'elles seraient encore en train de faire leurs salamalecs.

– Tu as mis une bombe dans la loge du concierge? s'écria Eva en simulant l'affolement.

– L'heure n'est pas à la plaisanterie, Eva! ... Sais-tu au moins ce qui se passe dehors?

– Vaguement.

Ernö Geradys était le frère de Sara, le fils du directeur de l'usine de chaussures. Beau garçon, dynamique, un des meilleurs joueurs de l'équipe de football universitaire. Deux ans plus tôt, Eva avait un temps pu penser être amoureuse de lui: psychologiquement très équilibré, son entrain la rassurait à une période où elle doutait beaucoup d'elle-même. Ils étaient restés les meilleurs amis du monde.

Il venait la chercher pour participer à un des défilés de l'après-midi.

– La fille d'Endre Gzabor ne peut pas ne pas être vue.

– La fille d'Endre Gazabor fait ce qu'elle veut et ne se détermine pas en fonction de son père: elle est adulte.

En d'autres circonstances cette affirmation aurait provoqué quelques railleries du beau Ernö, mais cette affaire dans laquelle il voulait entraîner Eva avait l'air de lui tenir beaucoup à cœur. Kati demanda quelques précisions et laissa clairement entendre que si elle avait pu, c'est avec joie qu'elle se serait jointe à eux. Il ne pouvait être question de refuser. En se décidant de mauvaise grâce, Eva n'aurait jamais pu imaginer la scène à laquelle, non seulement elle allait assister, mais où elle serait fortement impliquée.

En passant devant la loge, Eva ne put s'empêcher de dire au concierge qui les regardait passer:

– Il y a un grand défilé cet après-midi, Monsieur Rakor, vous ne venez pas?

– Oh! vous savez, ces choses là ne sont plus de mon âge et j'ai beaucoup de travail!

– Il va s'empresse de téléphoner à la police, dit Eva à la sortie de l'immeuble.

– S'ils ne sont pas encore au courant, c'est qu'ils ne veulent pas le savoir.

Il était un peu plus de 16 heures lorsque Endre et Lisa virent déboucher la manifestation sur le boulevard Szent-Istvan, près de la gare Nyugati, grande plaque tournante de la circulation. En tête du cortège, une couronne de fleurs rouges: elle devait être déposée sur la statue du général Bem, lui aussi symbole de la lutte pour l'indépendance, tout comme Petöfi. Ce héros devant la statue duquel, un peu plus tôt, le populaire acteur Imre Sinkovics avait récité le Talpra Magyar (Debout Hongrois), poème historique qui avait donné le signal de la révolution patriotique de 1848.

Une foule bigarrée et un généreux soleil... Beaucoup d'étudiants, certes, mais aussi de plus en plus d'employés et d'ouvriers, que les tramways de la capitale déversaient par grappes. On chantait l'hymne national, mais aussi la Marseillaise et l'Internationale. Tout cela dans la bonne humeur.

Quelques drapeaux polonais étaient brandis, ainsi que des banderoles à la gloire de l'amitié entre les deux peuples voisins. Des élèves-officiers de l'école militaire, en uniforme, vinrent également se joindre aux manifestants.

– Comme tout le monde semble heureux et uni! s'exclama Lisa.

Ce n'est pas ce que ressentait Endre car il s'emporta soudain:

– Des fous, des inconscients! Savent-ils seulement où ils vont? . . . si je pouvais seulement le leur crier et qu'ils m'entendent!

Sa femme lui pressa la main et, faisant de l'autre un grand geste circulaire, elle dit:

– Tu as peut-être tort de t'alarmer, il n'y a pas davantage de police qu'un jour ordinaire et ceux que j'ai vus ne cessaient de plaisanter entre eux.

– Lève la tête, veux-tu... que vois-tu?  
– Des drapeaux aux fenêtres, beaucoup de drapeaux...  
– N’as-tu pas remarqué que pour la plupart l’emblème communiste a été découpé au rasoir ou aux ciseaux? N’entends-tu pas scander Ruszik Haza<sup>14</sup>? N’ai-je pas des raisons de m’alarmer?  
Pour toute réponse Lisa hocha la tête.

Ils s’approchèrent d’un attroupement qui, comme tant d’autres qui se créaient çà et là, venait de se former non loin de la place Lajos

Kossuth, sur laquelle donnait le Parlement, siège du Gouvernement. La discussion était vive. Une grande excitation, un grand énervement était dans l’air. Janos Pebedus, dont les propos étaient habituellement mesurés, était en train de répondre vertement aux paroles presque incendiaires de ses amis de l’Association des Etudiants Attila Aszadis et Anna Moradaï. Apercevant Endre qui les écoutait, les poings serrés dans ses poches et l’air sombre, Attila l’apostropha:

– Votre ami Nagy, n’a-t-il pas entendu l’appel des étudiants et le soutien dont ils l’assuraient, Professeur?

Il décida cette fois d’intervenir, non pas avec ce ton mesuré que tous lui connaissaient et qui n’avait pas été étranger à la survivance du Cercle, mais avec véhémence:

– Qu’attendez-vous donc de Nagy? Il n’a aucun pouvoir; c’est un homme dramatiquement isolé, entouré de vautours qui guettent son premier faux-pas pour le dépecer à terre. Il n’est en vie que grâce à la faveur populaire. S’il se met à la tête de votre mouvement il signe son arrêt de mort. Est-ce cela que vous voulez? Je vous mets une dernière fois en garde: ne faites pas le jeu de Gerö.

Mais on ne l’écoutait plus. Ils se détournèrent de lui en criant de plus en plus fort: “Nagy, nous voulons Nagy”.

Il sembla à Endre qu’un point de non retour venait d’être atteint.

L’assistance se densifiait maintenant par l’arrivée sur la place de la foule venant de participer à la cérémonie devant la statue du général Bem. Des dizaines de milliers... des centaines fut-il avancé! à part quelques excités qui voulaient prendre l’immeuble d’assaut, l’assemblée était calme, semblant attendre quelque chose, dont la plupart n’avait d’ailleurs aucune idée. Derrière les murs de l’édifice, les dirigeants se sentaient également dépassés, oscillant entre la fermeté et l’indécision. On finit par penser que laisser Nagy apparaître au balcon serait un moindre mal, puisque la foule ne semblait rien demander d’autre. En toute hâte on alla le quérir dans sa villa de la rue Orso.

Il parut enfin. Une ovation immense l’accueillit. Dans un discours improvisé il ne put que prononcer des banalités, alors que, dans un calme impressionnant, on attendait de lui des paroles lumineuses d’espoir! Que pouvait-il leur promettre, puisqu’il ne disposait d’aucun des leviers du pouvoir? Que pouvait-il leur prêcher d’autre que la patience? Que pouvait-il leur demander d’autre que de retourner chez eux?

La déception fut d’autant plus immense que l’espoir l’avait été. Il fut hué, sifflé, et se retira derrière les fenêtres, au grand soulagement de ceux qui avaient été le chercher. Ils avaient tort car, à la déception allait succéder, tout naturellement, une farouche détermination à prendre soi-même les affaires en main.

Endre comprit cela et, prenant sa femme par la main, il amorça un mouvement de repli, en marmonnant pour lui des paroles inaudibles.

Alors qu’ils s’éloignaient à contre courant, un groupe d’étudiants les arrêtaient:

– Alors, Professeur, qu’est-ce que vous en pensez?

Il leva les yeux au dessus de la foule:

– Je vous l’avais dit, vous attendiez trop de lui, il ne pouvait pas faire autrement, il ne le pouvait pas.

Il lut la déception et l’incompréhension dans les yeux de ses interlocuteurs et imagina aisément

leurs pensées à ce moment: “il n’y a vraiment plus rien à attendre des vieux”. Le poids de la déception provoquée, ajoutée à la tension de cette journée lui vouâtèrent les épaules un peu plus. Et ce fut effectivement un vieil homme qui, au bras de sa femme, se hâta vers le havre de son chez soi.

C’était illusoire. Il avait été trop impliqué dans le renouveau de la Hongrie pour qu’il puisse, par lassitude et sentiment d’impuissance, tenter de s’en laver les mains.

Le téléphone n’arrêta pas de sonner. Ce fut d’abord la relation de la séance au Comité Central du Parti.

Quand Gerö avait appris ce qui s’était passé à l’Opéra, il était devenu jaune:

– Le camarade Nagy se prendrait-il pour Gomulka, maintenant?

Un membre du bureau lui aurait répondu:

– J’en connais un, moi, qui ne pourra jamais y prétendre!

– Et qui donc, s’il te plaît?

– Toi-même camarade Gerö.

– Et pour quelle raison?

– Tu tiens réellement à le savoir?

– J’y tiens.

– Tu l’auras voulu Monsieur Singer, alias Pedro en Espagne –boucher de la Catalogne–, alias Pierre en France, alias Smith en Angleterre... agitateur international: oui... patriote Hongrois: j’en doute.

Gerö s’était contenté de fixer son interlocuteur de ses yeux jaunes, en aspirant quelques bouffées de son fume-cigarette. Celui-ci venait de se faire un ennemi mortel.

L’informateur d’Endre lui laissa entendre qu’après la piètre prestation de Nagy sur la place du Parlement, la réaction de Gerö n’allait pas tarder. “Vous le connaissez, il ne fait pas dans la dentelle”.

Si les deux manifestations évoquées se déroulèrent dans un calme relatif et n’entraînèrent pas des réactions à engrenage, il n’en fut pas de même pour la troisième, celle où Ernö avait conduit Eva.

Ferenc et ses camarades avaient modifié leur plan et décidé de se rendre plutôt vers l’immeuble de la Radio, la foule se pressant déjà devant le Parlement. A chaque confluent de rues, d’avenues, des groupes se joignaient à eux. Des pancartes surgissaient. Des slogans fusaient où apparaissaient déjà la diversité des revendications, propres à chaque groupe. En l’absence de réaction du pouvoir, on commençait à oser crier: “A bas Gerö, les Russes dehors, Nagy au pouvoir, les AVH au Danube”.

Elle vint enfin, sous la forme de voitures radios qui se placèrent en tête du défilé, comme pour mieux les guider. Ainsi que l’avait laissé entendre l’informateur d’Endre, on ne fit pas dans la dentelle:

“Rentrez chez vous, on vous a abusé... la racaille qui vous a poussés à manifester est à la solde de l’étranger. Nous les connaissons, nous en avons la preuve. Ils ont fait appel à votre patriotisme pour couvrir une conspiration contre l’Etat, contre la Hongrie. Est-ce que vous voulez le retour des Comtes, des Evêques? est-ce que vous voulez redevenir leurs esclaves, est-ce que vous voulez que votre pays soit inféodé à l’étranger?”

“Il l’est déjà!” hurlèrent certains, mais la puissance des haut parleurs était trop forte.

On peut aisément imaginer l’échauffement des esprits lorsque la foule se présenta devant l’immeuble de la Radio, situé derrière le jardin du Museum. Habilement, les voitures avait séparé du reste de la foule la petite délégation de Ferenc, qui fut de ce fait arrêtée à quelques dizaines de mètres de l’immeuble. Celui-ci était gardé par un détachement de l’AVH, en uniforme, casques à la ceinture, armes à la bretelle. Ils ne firent aucune difficulté pour laisser passer Ferenc et ses compagnons. Mais, aussitôt que les portes se furent refermées sur eux, les policiers adoptèrent la forma-

tion de combat, casques en tête, ‘guitares’<sup>15</sup> pointées en direction de la foule. Celle-ci comprit alors dans quel piège la jeune délégation venait de s’enfermer, dans une rue dont l’ironie voulut qu’elle se nommât Pollak<sup>16</sup>.

Lorsque la porte s’ouvrit, on voulut prendre espoir, mais ce n’était qu’un émissaire porteur d’un ordre au Commandant du détachement.

La directrice de la Radio, Valeria Benke tenta sur les ondes de calmer les esprits, ainsi qu’un des manifestants se portant au premier rang, le journaliste Peter Erdös. Mais la pression venant de l’arrière était trop forte: la foule continuait insensiblement à avancer. Quand le commandant du détachement leva la main, les premiers rangs comprirent qu’ils allaient être sacrifiés.

Soudain, un grondement caractéristique retentit non loin: bruit de moteurs qu’on emballa, tonnerre des chenilles sur le pavé... “les chars!” Avant même de savoir de quels ordres leurs équipages étaient porteurs, ces monstres d’acier apparaissaient comme des sauveurs.

Les AVH abaissèrent leurs armes, sur un geste de leur commandant.

Pour celui-ci, il ne faisait aucun doute que ce détachement blindé était envoyé pour leur prêter renfort. A la seule vue des chars, la foule se disperserait sans mal, évitant ainsi un affrontement dont le résultat ne lui paraissait pas évident.

Dans un grondement de moteur, le premier char fit son apparition, acclamé par une foule survoltée. A l’entrée de la rue Pollak il vira sec, sur une chenille bloquée et vint se placer le long du mur du jardin. Un colonel de l’armée Hongroise se hissa hors de la tourelle et mit pied à terre. Trois chars suivaient, qui se rangèrent sur une même ligne. A la stupéfaction des policiers, les canons furent pointés dans leur direction, confirmant l’intuition des manifestants que l’armée venait à leur secours. Une immense ovation s’ensuivit. Trois officiers mirent également pied à terre. Casqués, bottés, en uniforme de combat, époussetant machinalement la poussière qui collait à leurs uniformes, ils vinrent, d’un pas assuré, se ranger aux côtés de leur colonel. Jusque là, aucun de leurs gestes, empreints de la plus stricte gravité militaire, n’avait laissé transparaître leurs intentions. D’autres têtes commençaient à surgir de la tourelle des chars, chaque apparition étant acclamée avec frénésie. Un sous-officier, trahissant la discipline, ne put s’empêcher de répondre par un geste amical: la clameur enfla de plus belle, les manifestants se libérant ainsi de la grande peur qu’ils venaient d’éprouver. Puis les équipages se mirent à agiter bras, mouchoirs, fanions, tandis que leurs officiers, volontairement ignorants de ce qui se passait derrière eux, se dirigeaient vers les AVH, qui avaient repris leur position de combat, jambes écartées, armes braquées devant eux. A quelques pas de leur chef –un homme de taille moyenne, au cou massif et à la mâchoire puissante– le colonel se figea dans sa plus belle attitude militaire, imité par ses trois commandants de chars. Saluant de la façon la plus impersonnellement rigoureuse qui fût, il se présenta:

– Colonel Rossuth, du régiment blindé de Pilicscsaba.

Le commandant AVH, sans répondre au salut, se contenta d’avancer encore un peu plus la mâchoire:

– Capitaine Kardar, des forces de sécurité.

Les relations entre l’Armée et l’AVH étaient fort peu amènes, l’armée partageant les sentiments du peuple à l’encontre de cette ‘racaille’ dont beaucoup, chefs et hommes, avaient fait leur premières armes dans les SS d’Horthy. Il est hélas fréquent, en matière de police, que les gouvernements se soucient fort peu de moralité et de civisme, en privilégiant les états de service, peu importe sous quels régimes ils ont été accomplis. La Démocratie Populaire y trouvait une certaine garantie de dévouement, car rien n’incite plus un homme à se livrer corps et âme à sa tâche que le désir de faire oublier des activités qui ont valu la mort à tant d’autres. Se méfiant de tous et de tout, ils partageaient avec leurs maîtres au sommet l’extrême platitude envers les forces soviétiques stationnées dans le pays et le plus grand mépris pour l’armée nationale hongroise. A quoi servait-elle? sinon à enlever des bras aux usines. Si le régime se maintenait au pouvoir, si la moindre manifestation se

---

<sup>15</sup> Nom donné aux mitraillettes soviétiques

<sup>16</sup> Polonais

trouvait immédiatement mâtée, ce n'était pas à l'Armée qu'on le devait! Cette dernière n'avait que trop tendance, ces derniers temps, à se prendre pour la conscience de la nation... *“Si on nous avait écoutés, dès ce matin on aurait encerclé la manifestation dans les facultés, coffré tous ces excités et expédié dans les camps de ‘rééducation civique’, et on ne se trouverait pas devant un tel gâchis!”*

Telles étaient les hautes pensées qui couvaient sous le casque du capitaine Kardar.

Le colonel s'adressa à lui:

– J'ai mission du ministère de la Défense de maintenir l'ordre. Nous devons prendre position aux différents points stratégiques de la ville; je vous demande de faciliter ma mission en renvoyant vos hommes à leurs casernes.

*“Pour qui se prenait-il, ce soldat d'opérette, pour oser s'adresser à lui de cette façon?”*

Avançant encore un peu plus le menton, il asséna, d'un ton qui se voulait sans réplique:

– Le camarade Gerö, premier secrétaire du Parti des Travailleurs hongrois, m'a chargé tout spécialement de mater cette invraisemblable manifestation fasciste. (Cet ancien adjudant SS n'avait pas peur des mots!) Nous venons de prendre la tête au piège, et sans votre intervention intempestive, la foule serait déjà dispersée... Mandaté par le Parti, c'est moi qui vous donne l'ordre de rejoindre votre cantonnement au plus vite.

Cette injonction était d'une insigne maladresse et ne pouvait que raidir davantage les officiers. Le colonel reprit:

– En tant qu'officier de l'Armée hongroise, je ne connais que le gouvernement et n'ai aucun ordre à recevoir de quiconque, fût-il du Parti, comme vous dites. Le général commandant les troupes blindées m'a assigné cette position: j'y suis, j'y reste et ne tolérerai aucun incident.

Il salua, effectua un demi-tour réglementaire et, suivi de ses trois officiers –qui avaient assisté à la scène dans le plus strict garde-à-vous– se dirigea d'un pas martial vers les chars qui, entre temps, pressentant un danger, avaient pointé leurs armes vers les policiers. La foule s'était tue pendant cette courte confrontation, conférant à la scène une intensité accrue...

Soudain un grand cri s'éleva, cri d'horreur et d'avertissement à la fois: sur un ordre de Kardar, les SS du Parti venaient de lever leurs armes, mettant en joue les officiers qui s'éloignaient en présentant leur dos sans défense. Les soldats sur les tanks firent de grands gestes en direction de leurs officiers pour leur signaler la trahison qui se préparait. Mais, même si le message avait été compris, il ne pouvait être question de donner à l'AVH ce sadique plaisir de voir des officiers de l'Armée hongroise se mettre à plat ventre, ou courir comme des lapins... Sans modifier leur attitude, du même pas assuré, ils continuèrent sur leur voie, celle de l'honneur et de la dignité: il est des leçons qu'on ne peut donner qu'au sacrifice de sa vie... La rafale éclata, sèche, brutale, odieuse: le colonel et un des officiers tombèrent; ils n'étaient plus qu'à quelques mètres des leurs. Les deux survivants se retournèrent et, dégainant leurs pistolets, donnèrent le signal de la riposte. Depuis quatre chars jaillit la foudre vengeresse: canons et mitrailleuses crachaient la flamme et le fer. Le détachement AVH fut fauché en un instant; la porte de l'immeuble s'ouvrit sous la déflagration, déchiquetée. Déjà les premiers rangs des manifestants se précipitaient en hurlant vers l'immeuble. Pendant que certains assouvissaient leur haine et leur rage sur les cadavres, un petit groupe s'engouffra dans l'entrée après s'être saisi des armes des morts, dans l'espoir de retrouver leurs camarades. Les employés de la Radio, sortant de leurs bureaux d'où certains avaient assisté à la scène derrière les fenêtres, firent fête aux premiers entrants. L'un d'entre eux avait assisté à l'entrée de la délégation et racontait: “A peine la porte franchie ils furent cueillis par un groupe de policiers en civil. Je n'ai pu voir exactement où ils les emmenaient sous peine de me découvrir. Vous devriez regarder dans les caves, c'est l'endroit le plus vraisemblable”. Il s'offrit de les conduire. Une lourde porte barrait l'entrée dont la serrure ne résista pas à une rafale de mitrailleuse. L'escalier aux larges marches de pierre les enfonça dans l'humidité de la nuit. Le courant ayant été coupé, quelques lampes de poche firent l'affaire. De part et d'autre d'un grand couloir, des ouvertures sans portes donnaient sur des espèces de cellules remplies de caisses et de cartons dans lesquels étaient enfouies d'innombrables paperasses baptisées du nom pompeux d'archives. Une des cellules se distinguait cependant par une lourde porte en bois qui était légèrement entrouverte.

Elle grinça lugubrement en jouant sur ses gonds; un pinceau lumineux balaya la pièce faisant

apparaître une table, des chaises, et, dans un coin, ce que tous redoutaient: des cadavres, des cadavres entassés, ceux de leurs jeunes camarades morts d'avoir cru aux vieilles notions d'honneur, de drapeau blanc, de respect à la parole donnée.

“Ils ne seront pas morts en vain” fut le serment de ceux qui venaient de découvrir les premiers martyrs de la Révolution. Chargée de leurs macabres fardeaux, la petite troupe remonta au jour. On les étendit sur des tables, dans la rue; les corps n'étaient pas trop défigurés, on voyait que les bourreaux n'avaient pas eu le temps de les ‘interroger’, surpris par le déroulement imprévu de la manifestation. Un long défilé commença devant les morts; un prêtre fabriqua un goupillon de fortune à partir d'un bout de bois entouré d'un mouchoir et le transmit de main en main, selon le rite du culte des morts: l'Eglise se remettait en place.

Ils étaient entrés dix: il n'y avait que neuf cadavres. Le manquant n'était autre que celui de Ferenc Almassy, le jeune orateur de la cour de Faculté, éphémère leader de la Révolte. On ne devait jamais le retrouver. Il fut décidé de donner son nom à cette rue d'où partit physiquement la Révolution. Le grand Ferenc était sorti de l'ombre un matin: instrument choisi par le Destin pour mettre en route cette machine infernale qui allait répandre une si grande peur dans le monde dit Rouge, à l'Est du Rideau de Fer.

Les cadavres des policiers, quant à eux, se balançaient au bout de cordes amarrées aux fenêtres du premier étage, confirmant une ultime fois leur appellation de ‘pantins sinistres’. La dépouille de Kardar, symbole de l'odieuse et fourbe tyrannie du Régime, fut, quant à elle, littéralement désintégrée sous la fureur populaire.

Pendant ce temps, quelques bricoleurs s'évertuaient à remettre en service les installations de radio dont la Révolution se trouvait maîtresse sans que cela eût fait partie d'un plan concerté. En attendant, un homme d'une trentaine d'années apparut, armé d'un porte-voix, à une des fenêtres du second étage... La Révolution avait été décapitée de sa première tête trop tendre, mais telle l'Hydre de Lerne, il allait lui en repousser plusieurs aux différents points de la capitale

“Camarades, mes frères, mes sœurs! Vous venez d'écrire la première page glorieuse de notre combat en vous emparant, avec une facilité qui en dit long sur la faiblesse du Pouvoir, de la Radio, d'où partaient il y a quelques heures à peine, les injures d'Ernö Gerö, le sinistre valet des Russes. Les lâches séides pendus sous vos yeux témoigneront de la justice populaire. Nous avons nos premiers martyrs, nos jeunes camarades tombés à la tête d'un défilé pacifique alors qu'ils ne demandaient rien d'autre que le droit de parler... Et ces deux officiers lâchement abattus de balles dans le dos. (Il laissa la foule hurler ses haines, ses joies, ses espoirs puis reprit:) Afin que nul ne l'ignore dans Budapest, puis dans le pays, nous allons défiler toute la nuit derrière les chars sur lesquels seront étendus nos morts, recouverts de notre drapeau national

Il entonna l'hymne qui fut repris par des milliers de voix de hongrois, habités en ce moment même d'un immense espoir.

9

### La grande frayeur d'Eva

Eva et Ernö s'étaient trouvés aux premiers rangs des manifestants. Si son camarade était particulièrement réceptif aux différents mouvements qui parcouraient la foule, Eva commençait à regretter d'être venue. Cette foule lui faisait peur; elle se sentait peu à peu absorbée par elle, en une sorte de noyade, où elle perdrait petit à petit toute vie propre. Pénétrée par cette violence qui prenait naissance dans ce corps immense, et qui allait s'exacerber à l'approche de la maison de la Radio, elle ressentit comme tous ce soulagement immense qu'apporta l'apparition des chars. Elle allait cependant vivre la suite d'une façon intensément plus atroce.

Elle avait d'abord reconnu le colonel Rossuth, que son père avait reçu à la maison. N'était-ce pas le commandant du régiment où servait Laszló? La réponse lui vint tout de suite, car le deuxième officier à mettre pied à terre, n'était autre que lui. Elle vécut toute la scène, agrippée au bras d'Ernö; voulut crier comme la foule et les soldats, au vu de la trahison qui se préparait, mais aucun son ne

put franchir le barrage de ses dents serrées à mort. Lorsque la décharge éclata, elle ferma les yeux et ne les rouvrit que longtemps après la riposte des chars. Le cœur battant à rompre, elle finit par entrouvrir un œil... Seigneur: il était debout. Ce ne fut pas la joie qui la transporta mais la fin brutale d'une angoisse comme elle n'en avait jamais connue. Ce qui se passa à la maison de la Radio ne la concernait plus; elle n'avait plus qu'une chose en tête: s'approcher de Laszlö. Se frayer un chemin parmi cette foule déchaînée ne fut pas une mince affaire, comme on peut bien se l'imaginer. Entre temps elle l'avait perdu de vue. Lorsque après ce qui lui sembla des siècles, elle parvint enfin au premier véhicule, elle constata que ses trappes d'accès étaient fermées. Debout près de la tourelle, un homme armé s'efforçait d'empêcher les manifestants de monter. Elle voulut lui crier quelque chose mais le vacarme était tel qu'elle dut y renoncer. Il lui fallait attendre. Un mouvement de foule; des cris plus forts. Elle se retourna... Portés par des civils, les corps des deux officiers assassinés dans le dos rejoignaient les leurs. Laszlö fermait la marche, les yeux au loin, les muscles du visage durcis à l'extrême. L'apercevant, Eva hurla son nom, mais il ne l'entendit pas. Elle voulut s'approcher mais le mur humain était infranchissable. Se forçant une fois de plus à la patience, elle assista à la levée des corps sur les chars, au salut des armes, tout en progressant lentement vers celui où Laszlö venait de monter. Son buste émergeait de la tourelle; micro au poing, casque aux oreilles. Elle attendit qu'il eût fini de parler; lorsqu'il ôta son casque, elle hurla son nom en faisant des gestes frénétiques des bras. Enfin, il l'aperçut. Son visage sembla se détendre et il fit signe qu'il allait descendre.

Il était là devant elle, en vie. Le temps de le regarder pour lui exprimer tout ce qu'elle ressentait et elle se jeta contre lui, la tête contre son épaule dure. Il lui caressa les cheveux de la main, sous les yeux attendris des civils qui les regardaient et étonnés du soldat qui montait la garde tout en haut.

– J'étais au premier rang, finit-elle par dire, c'était horrible.

– Il n'y a pas pire déshonneur pour un soldat que d'être frappé par derrière, comme du gibier: jamais je ne leur pardonnerai; ils se sont mis irrémédiablement à dos l'Armée. Le général à qui je viens de faire mon rapport en a perdu la parole; il ne faisait que répéter: "ils ont fait cela, ils ont osé faire cela!"

*"Etrange monde de l'Armée où la manière de mourir importait plus que le fait lui-même"*, ne put s'empêcher de penser Eva.

– As-tu eu peur? demanda Eva.

A peine posée, elle regretta sa question, qu'il ne sembla pas d'ailleurs avoir entendue, car il continuait:

– Je sentais bien derrière mon dos ce qui allait se passer, mais nous ne pouvions rien faire, ni nous coucher, ni courir, ni nous retourner car on aurait crié à la provocation.

– Capitaine, on vous appelle. (C'était le soldat juché en haut qui l'interpellait.)

Il remonta en hâte, resta quelques instants à l'intérieur puis redescendit. La couleur avait de nouveau quitté son visage. Attirant la tête d'Eva tout près de lui, il lui confia:

– C'était le général. Il vient de recevoir l'ordre de nous arrêter, des chars sont déjà en route.

– Qu'est-ce que vous allez faire?

– Je ne sais pas encore, tout dépend de celui qu'on nous envoie... si c'est Frunzy, il sera intraitable.

– On vous tire dessus et vous n'avez pas le droit de riposter! s'indigna Eva.

– L'AVH est toute puissante, répondit Laszlö qui avait l'air soudain désabusé.

Il prit la main d'Eva qu'il lâcha presque immédiatement, car un homme précédant un petit groupe s'approchait de lui.

– Capitaine, qui est en charge de ce détachement après la mort de votre colonel?

– Moi-même: Capitaine Laszlö Diaszegi.

En disant ces mots, il s'était insensiblement raidi dans une attitude militaire. Eva se recula.

– Le comité et moi-même avons pensé qu'il serait impératif de parcourir la ville derrière vos véhicules blindés, portant nos morts et les vôtres, afin de montrer au peuple la fourberie et la trahison de ses dirigeants.

La réponse de Laszlö fut nette, sans aucune ambiguïté:

– Je ne reçois de commandements que de mes supérieurs. Ma mission est de veiller à ce que l'ordre soit maintenu dans le secteur qui nous a été assigné: nous n'en bougerons qu'à la suite d'une autre consigne.

– Mais Capitaine, vous n'allez pas l'air de vous rendre compte que la Révolution est déjà en marche: elle vient de prendre naissance sous vos yeux. Il n'y a plus d'ordres qui tiennent. Un défilé montrant, unis coude à coude, l'Armée et le Peuple, aurait une résonance considérable.

Ce message, au vocabulaire grandiloquent, lui inspira une méfiance instinctive: il rappelait trop ce qu'on appelait la 'langue de bois' en honneur au Parti.

– Nous avons ordre de rester sur cette position, je n'ai rien d'autre à ajouter.

L'orateur enfla alors la voix:

– Camarades, admirez ce beau soldat qui se raccroche à des consignes stupides et peut-être inexistantes pour refuser son concours au peuple courageux en lutte contre l'oppression.

Sentant venir des difficultés, Laszlö remonta en toute hâte, commanda à tous les équipages de rentrer à l'intérieur. Les tourelles se fermèrent. Une voix s'éleva en provenance d'un haut-parleur: celle de Laszlö:

– Nous sommes des soldats de l'armée Hongroise; nous sommes près de vous, mais il n'existe pas d'armée sans discipline. D'autres chars font route vers nous: nous vous demandons de libérer les alentours.

Le bruit des moteurs qu'on venait de mettre en route suffit. Insensiblement la foule recula, cependant que le leader improvisé continuait à hurler ses slogans dans son porte-voix. Eva se sentait de nouveau infime poussière: elle recula lentement le long du mur.

Un grondement caractéristique retentit et s'enfla. On vit un canon poindre derrière les grilles du parc. Le premier char effectua son virage dans un grand fracas de chenilles et de coups de moteurs. Un deuxième suivit, puis un troisième... Ils se suivaient à courte distance, se plaçant en file par deux dès qu'ils pénétraient dans la rue. Eva en compta dix. Qu'allait-il se passer? Les arrivants braquaient ostensiblement leurs canons vers le groupe de Laszlö. Trois jeunes gens se précipitèrent pour se mettre entre les deux groupes de chars en criant: "non pas ça, pas ça". Mais ils ne furent pas suivis, tellement les chars inspièrent de la crainte.

Pendant ce temps se jouait une autre scène, mais cette fois à l'intérieur des blindés, sur les ondes radio.

– Commandant Frunzy à Capitaine Diaszegi.

– Capitaine Diaszegi, je vous écoute.

– J'ai ordre du général Ravdaï de vous désarmer.

– Bien reçu... mais savez-vous pourquoi?

– Je me contente d'exécuter les ordres.

– Savez-vous que le colonel Rossuth est mort?

– Nous le savons.

– En connaissez-vous les circonstances?

– Je ne peux que vous répéter mes ordres... veuillez abaisser vos canons.

– Le colonel Rossuth et le lieutenant Szabag ont été tirés dans le dos par l'AVH, nous n'avons fait que riposter.

– Une dernière fois, Capitaine

Mais il fut coupé par une autre voix sur la même fréquence:

– Capitaine Diaszegi, dites-nous ce qui s'est passé

– Une dernière fois, Capitaine

– Racontez, Capitaine

Laszlö le fit succinctement, cependant que le Commandant Frunzy semblait avoir été muselé par son équipage, car il n'y eut pas d'interruption. Ce récit rallia la plupart des équipages, car on vit les canons successivement pointer vers le ciel.

Le commandant Frunzy réussit à reprendre le micro une dernière fois pour hurler:

– Je vous ferai tous traduire en Conseil de guerre.

Ce qu'on vit fut la sortie peu glorieuse d'un officier de son véhicule de commandement. Il ne

dut qu'à la protection de ses soldats qu'il venait de menacer de la pire des sanctions militaires, de ne pas être lynché par la foule.

10

Andreas

Eva se sentait immensément lasse. Elle n'avait plus rien à faire dans cet endroit. Laszlö ne quitterait plus son blindé. Son corps émergeait à moitié de la coupole. A tout hasard, elle lui fit un signe de la main. Elle crut déceler un sourire en réponse. Mais comment savoir?

Bien des jeunes, grisés par l'atmosphère d'une euphorie inattendue, se laissaient aller à l'insouciance d'une liberté non encore acquise. Eva, quant à elle, se frayait difficilement un chemin dans la marée humaine. Quelque peu désabusée, elle n'était pas loin de penser que cette émeute n'en était qu'au stade de la kermesse. Sans chefs, sans directives. Les slogans fusaient, les chants s'élevaient. Les propos sévèrement lucides de son père lui revenaient en mémoire. Elle n'avait plus le cœur de participer à cette liesse à ses yeux trop teintée d'inconscience. Certes, la Radio se trouvait aux mains des émeutiers. Qu'allaient-ils en faire? L'armée avait tiré sur l'AVH.

Elle n'eut plus qu'une hâte: rentrer à la maison, se retrouver parmi les siens, à l'abri de ces cris et de cette espèce de folie collective qui s'était emparée de la foule. Pourquoi était-elle parcourue de funestes pressentiments, alors que la joie régnait autour d'elle, une joie immense, celle par laquelle tout semble possible.

La petite place était vide. A peine si quelques bruits assourdis y parvenaient. Ce fut Julia qui ouvrit.

– Entre vite! lui fit-elle.

Et de refermer la porte à double tour, comme si la révolution suivait Eva dans l'escalier. Elle l'assailit aussitôt de questions, mais ne reçut que quelques laconiques réponses. Elle se signa:

– Je savais bien qu'il allait arriver un malheur! Il faut cette nuit même quitter Budapest pour Siofok. Essaie de décider ton père.

Lisa et Kati apparurent dans le couloir. Eva n'avait pas davantage envie de leur raconter ce qu'elle avait vécu.

– Tout le monde est rentré? demanda-t-elle, sur un ton qu'elle voulut enjoué.

Les traits tirés de sa mère, ainsi que les larmes qu'elle crut voir pointer aux yeux de sa belle-sœur lui donnèrent un début de réponse.

– Que fait papa?

– Il est pendu au téléphone, dans le bureau.

– Andreas? se décida-t-elle à demander, d'une petite voix.

Pour toute réponse, Kati se jeta dans ses bras en sanglotant. Emue elle aussi jusqu'au plus profond d'elle-même, Eva voulut rompre l'angoisse en s'efforçant de plaisanter:

– Il doit être en train de refaire le monde avec ses copains; ce n'est pas la première fois qu'il rentre tard.

– Ce n'est pas tous les jours qu'il y a la Révolution non plus, dit Julia.

– Un peu de grabuge tout au plus, tenta d'ironiser Eva, mais de là à parler de Révolution!

– Ce n'est pas ce que pense ton père.

– Ce n'est pas une raison pour broyer du noir... de quand datent les dernières nouvelles que vous avez eues d'Andreas?

– Il nous a téléphoné il y a environ deux heures pour nous dire qu'il se dirigeait chez son ami Bela Riszyu et qu'il nous rappellerait. Depuis: pas la moindre nouvelle...

– Le téléphone ne marche peut-être plus!

– Eh si... ton père ne cesse de recevoir des appels!

– Justement: il a dû renoncer à appeler devant un poste toujours occupé.

– C'est une possibilité, reconnut Lisa.

Eva enchaîna aussitôt:

- Je peux y aller, chez Bela, je sais où il habite à Buda, en haut des collines.
- Ton père a donné congé à Zolt.
- A pied ce n'est pas loin, je l'ai fait plusieurs fois.
- Tu n'y penses pas, chérie, dit sa mère d'un ton affolé, nous avons déjà assez d'un...

Elle ne continua pas sa phrase.

- Vous avez essayé de téléphoner chez Bela?
- C'est la première chose à laquelle nous avons pensé... on ne le trouve pas dans l'annuaire.
- Je ne me souviens plus s'il a le téléphone.

Eva se retourna vers Kati qui retenait avec peine ses larmes de couler, et lui prit les mains.

– Je t'assure, Kati, il n'y a pas de quoi s'affoler. Il y a un peu d'excitation dans l'air mais c'est tout.

- J'essaye de me raisonner, Eva, mais les nouvelles que reçoit Endre ne sont guère rassurantes.

Il paraît qu'à la maison de la Radio il y a eu des morts.

- J'y étais à la maison de la Radio.
- Et alors?
- Alors... effectivement il y a eu des morts... essentiellement des AVH, pas une grande perte.
- Des étudiants et des soldats, paraît-il aussi, ajouta Lisa.
- Puisque vous en savez autant que moi, s'énerva Eva, pourquoi m'interroger.
- On ne t'a rien demandé, chérie.

– C'est vrai... excuse-moi, maman, nous sommes tous sur les nerfs... allons voir papa, il est peut-être plus calme.

Elles entrèrent dans le salon où Endre, l'écouteur à l'oreille, leur fit signe de se taire.

– Quelle caserne dite-vous?... Celle de l'avenue Jozsef?... Y a-t-il eu résistance?... Deux officiers blessés?... Le Comité Central siège en ce moment. On parle de Nagy pour le poste de Premier Ministre ... Nous avons une réunion demain matin à 8 heures à la Faculté, j'aimerais que vous y assistiez... entre temps, ne lâchez pas votre général.

– Eva se risqua à demander:

– C'est Laszlö?

Son père le lui ayant confirmé, elle ne put s'empêcher de s'approcher de l'appareil, cependant qu'Endre continuait:

– S'il y a du nouveau, n'hésitez pas à m'appeler, quelle que soit l'heure. Je vais m'installer un lit dans le salon.

Au moment où il allait raccrocher, Eva lui ôta l'appareil des mains:

– Laszlö, c'est moi... Tout va bien pour toi? ... Tu es au courant pour Andreas?

– Oui, par ton père... Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter... il s'est formé beaucoup de comités où on discute à perdre haleine... Andreas n'aura pas vu le temps passer.

– Je ne pense pas Laszlö, il a prévenu qu'il se rendait chez un ami à Buda. Comme il n'a pas le téléphone, je voulais m'y rendre mais maman ne veut pas que j'y aille seule.

– Ta mère a raison, Eva, courir les rues la nuit n'est pas convenable pour une jeune fille de bonne famille.

Elle ne releva pas la plaisanterie:

– Je voulais te demander, Laszlö, puisque tu disposes d'une voiture ne pourrais-tu passer me prendre, à l'heure qu'il te plaira, pour me conduire chez cet ami...

– Je l'aurais fait volontiers, Eva, mais je ne peux quitter mon poste... au petit jour, si tu veux... disons 7 heures.

– Comme tu voudras Laszlö, comme tu voudras.

Il raccrocha. Elle se sentit soudain petite fille... comme elle aurait voulu qu'il soit là, tout près, pour qu'elle puisse se réfugier dans ses bras!

Ils étaient là maintenant, tous assis dans le salon, en proie à leurs propres pensées. Le téléphone laissa un moment de répit. Endre rompit le silence:

– Laszlö m'a raconté l'affaire de la maison de la Radio. Ils ont laissé deux chars là-bas. Ses camarades l'ont désigné pour prendre les instructions auprès du général commandant les forces blindées.

dées. Il a trouvé celui-ci fort indécis. Les ordres et les contrordres se succèdent. Il est vrai que demander à des soldats, hommes de troupe, aussi bien qu'officiers, issus de la paysannerie, de tirer sur la foule, peut entraîner une certaine hésitation. Je pense qu'à tous les niveaux du gouvernement il doit en être ainsi: on attend avant de prendre une quelconque position.

– Pour Laszlö, le choix s'est fait tout seul, dit Eva, il a tiré sur la police, elle ne l'oubliera pas, même si ce sont eux qui ont commencé.

– Comme il me l'a dit lui-même en plaisantant à moitié: ou je me retrouve colonel ou caporal, cita Endre.

– Et d'après toi, papa, comment vois-tu l'avenir?

– Bien malin qui pourrait prétendre le deviner!

Ils restèrent encore un long moment, en silence, en attente d'un éventuel appel d'Andreas. A chaque sonnerie de l'appareil, leurs yeux se croisaient, chargés de la même angoisse; Endre finissait par prendre l'écouteur; son attitude tenait lieu de réponse. On l'informait; on l'assurait d'un dévouement à toute épreuve.

– Quand on viendra me chercher entre deux policiers, finit-il par dire, on en reparlera de leur dévouement.

Ils finirent tous par s'assoupir sur leurs sièges, puis regagnèrent un à un leurs chambres.

11

A la recherche d'Andreas

Le jour se levait à peine. La pluie noyait Budapest en ce 24 Octobre. Lisa somnolait dans un fauteuil. Dès qu'Endre, vaincu par la fatigue finit par se retirer dans leur chambre, elle se leva et vint prendre la garde auprès du téléphone, après avoir constaté que son mari l'avait laissé débranché. Elle avait rétabli le circuit dans l'espoir qui lui paraissait de plus en plus insensé que son fils finirait par appeler. Elle n'y gagna que d'être réveillée à plusieurs reprises par des amis d'Endre. La pendule venait de sonner 6 heures quand elle sentit une présence dans la pièce. Kati se tenait debout près d'elle, pieds nus. Elle faisait peine à voir. Le début de sa grossesse s'annonçait pénible et elle, d'ordinaire si vaillante, avait peine à quitter son lit.

– Tu vas prendre froid, Kati.

Lisa n'avait pas trouvé d'autre banalité. Lorsque sa belle-fille lui demanda si elle n'avait pas de nouvelles d'Andreas, elle ne sut que secouer tristement la tête.

– Pas de téléphone? Rien?

– Rien... mais Laszlö doit passer prendre Eva dans un peu moins d'une heure, pour se rendre chez l'ami avec lequel il se trouvait hier soir.

– Je vais les accompagner.

– Ce ne serait pas raisonnable.

– Si, si, je ne pourrais pas supporter cette incertitude une minute de plus... Je vais m'habiller.

Lisa se leva peu après pour aller réveiller Endre et Eva. En passant devant la porte de la chambre de Kati, restée entrouverte, elle vit cette dernière étendue à même le sol. Elle l'aida à se recoucher et eut toutes les peines du monde à l'empêcher de mettre son idée à exécution.

On sonna à la porte d'entrée. C'était Laszlö, un Laszlö botté et casqué, portant un pistolet de gros calibre à la ceinture. En se dirigeant vers le salon, il croisa Eva qui sortait de la salle de bains toute ébouriffée et qui lui lança un "j'arrive" un peu affolé.

Dans le salon il trouva un Endre au visage mangé de poils gris et dont la fatigue tirait les traits. Celui-ci le salua de la tête, ne fit aucune remarque concernant le nouveau grade qui s'affichait sur les épaules de Laszlö, et se contenta de lui rappeler:

– Nous vous attendons à huit heures.

Une voiture de liaison attendait dans la rue, moteur au ralenti. Eva prit place à l'arrière, Laszlö

à l'avant à côté du chauffeur. Ils franchirent à grande allure le pont Szabasdsasag. La circulation était pratiquement nulle. Ni tramway, ni autobus. Qui aurait pu dire que quelques heures plus tôt la ville n'était qu'effervescence! Ils croisèrent deux camions laitiers. En passant devant l'hôtel Gellert, ils virent deux grosses voitures au camouflage militaire, dont l'une arborait le fanion de général de l'Armée Soviétique. Cela parut de mauvais augure à Laszlö.

Eva indiquait le chemin. Ils entamèrent la montée des collines de Buda. Les petites rues se succédaient en virages escarpés.

– C'est ici, rue Somlóï, au 66...Nous y sommes.

Le 66 était un petit immeuble d'aspect misérable. Eva grimpa quatre à quatre les étages. Quand elle redescendit, son visage en disait suffisamment long pour dissuader Laszlö de lui poser la moindre question. Les pentes de Buda étaient déjà descendues qu'elle précisa:

– Comme je m'y attendais un peu, il n'y avait personne. J'ai frappé chez la voisine. Elle m'a dit que le garçon n'était pas rentré et que sa mère était partie à sa recherche dès le lever du jour.

Elle posa la main sur l'épaule de Laszlö. Il y posa la sienne, sans se retourner.

– Que pouvons-nous faire, Laszlö?

Il lui pressa la main un peu plus fort. Sa tête était légèrement tournée sur le côté, laissant entrevoir un profil dur, dont la rudesse était accentuée par le casque.

– Si tu avais le temps, on pourrait peut-être faire quelques hôpitaux!

– J'ai rendez-vous avec ton père à huit heures.

– Est-ce donc plus important?

– Qui pourra dire à partir de maintenant la relative importance des choses?

– C'est mon frère, Laszlö!

– Je le sais.

– Mon père peut bien attendre non?

Toujours sans se retourner, Laszlö lui confia:

– Quoi que tu puisses en penser, je ne suis pas resté inactif. J'ai fait téléphoner à tous les hôpitaux au cours de la nuit... un seul Gzabor, mais il ne s'appelle pas Andreas, et il a largement dépassé la soixantaine.

– S'il est grièvement blessé, il n'a peut-être pas pu donner son nom!

– Il y a ses papiers d'identité.

– Il peut les avoir perdus...Je n'aurai de cesse tant que je n'aurai pas dévisagé tous les malades un à un.

– Cela va te prendre la journée.

– Cela me prendra le temps qu'il faudra... tu ne veux pas m'accompagner?

– Ce n'est pas que je ne veuille pas: je ne peux tout simplement pas. Il y a des moments dans la vie où on doit oublier sa petite personne.

– Andreas n'est pas une petite personne: c'est mon frère... arrête-moi là, veux-tu.

Elle retira la main de son épaule. Il fit arrêter le véhicule. Quand elle descendit, il lui lança:

– Ce n'est pas prudent ce que tu vas faire là, Eva.

– Et toi, ce que tu as fait hier: c'était prudent?

Elle s'éloigna sans se retourner.

– Que faisons-nous Colonel? demanda le soldat-chauffeur.

– Quartier des Facultés.

12

## Remous au Parti

Lorsqu'ils retraversèrent le pont, celui-ci était en train de retrouver son activité. De nombreux vélos le traversaient, ouvriers se rendant au travail comme si rien ne s'était passé la veille. Les AVH habituels étaient curieusement absents. A la sortie du pont, Laszlö se fit arrêter près d'un semi-blindé de reconnaissance. Au sous-officier qui le saluait, il demanda:

– Quelles sont les dernières nouvelles?

– Les chars Russes continuent à faire mouvement. Ceux venus de Szekesfehevar sont toujours en position place Moricz Zsigmond. Ceux venus de Cegled circulent déjà dans Pest.

Le colonel à titre provisoire Diaszegi ne parut pas autrement étonné.

– Quels sont les consignes, Colonel?

– Patrouiller, disperser tous les rassemblements.

– Y compris par la force?

Laszlö hésita un peu:

– N'utiliser la force qu'en toute dernière extrémité... ce sera à vous de juger, je ne peux pas être derrière tous... éviter également de vous approcher des Russes... ni fraternisation, ni hostilité.

Ces consignes, mises au point au cours de la nuit, ne reflétaient guère l'orthodoxie militaire, mais dans la situation où se trouvait présentement l'armée, pouvait-on faire autrement?

En remontant dans sa voiture, Laszlö ne pouvait s'empêcher de penser que, en 1945, lorsque l'armée soviétique avait déjà pénétré dans Budapest, les soldats avaient été accueillis en sauveurs après les terribles combats pour la libération de la capitale. Il fallait espérer que la méfiance dans laquelle on allait désormais les entourer ne se transformerait pas en haine.

Quand Laszlö pénétra dans la salle de conférences de la Faculté de droit, il eut de la peine à respirer, tant l'atmosphère était enfumée. Il ne reconnut pas la constitution habituelle des réunions du Cercle Petöfi. Aux étudiants s'étaient adjoints des ouvriers, reconnaissables à leur habillement et à leur gêne de se trouver dans un tel lieu. Quelques prêtres ajoutaient quelques petites touches noires de ça et là. Les observateurs habituels de la police dont le prétendu incognito portait parfois à rire, semblaient également absents. Ni bon ni mauvais signe: cela indiquait simplement qu'une réaction se préparait. Il était le seul militaire en uniforme. De nombreux regards se portèrent vers lui. Par son aspect d'un hiératisme glacial, il gela à l'avance les questions qu'on n'allait pas manquer de lui poser. La haute taille du professeur Gzabor se profilait sur l'estrade. Il était en train de donner la parole à Peter Gerondy, membre du Comité Central du Parti. Une épaisse chevelure rousse conférait à cet homme d'une cinquantaine d'années un air de jeunesse dynamique.

Peter et Endre se connaissaient de longue date. Leader syndicaliste occulte dans les difficiles années 30, Peter était venu s'ouvrir à Endre de ses doutes. Celui-ci l'avait écouté puis lui avait brosé un tableau qui se voulait réaliste de la situation politique de la Hongrie de l'époque, en lui soulignant l'inanité d'un combat syndical dans un pays essentiellement agricole et aux mains d'une oligarchie terrienne rétrograde. Il l'avait convaincu que le changement ne pouvait venir que du politique, ce qui nécessitait un immense travail d'information et d'éducation. C'était assurément une œuvre de longue haleine, mais la seule solution, compte tenu du contexte mondial de l'époque. Les événements de 1919 l'avaient suffisamment démontré. Peter s'était inscrit au Parti communiste clandestin. Il avait survécu à la police de Horthy; à la guerre qu'il avait faite dans les partisans; aux purges de Rakosi. Gerö l'avait également à l'œil, bien qu'il ne représentât pas le même danger que Nagy. A la demande d'Endre il s'appêtait à faire un compte rendu de la séance du Comité Central qui s'était tenue la nuit précédente, ce en quoi il prenait un risque non négligeable, risque qu'il avait décidé d'assumer. Il prit la parole d'une voix ferme, sous-tendue d'une forte émotion :

“Gerö a attaqué d'emblée, accusant ouvertement les amis de Nagy d'être à l'origine des événements de la journée. Laszlö Piros, en bon ministre de l'Intérieur, lui a emboîté le pas. Il y avait là aussi un personnage que je n'avais jamais vu. On me le présenta comme Ivan... il représentait l'AVH. Il nous regardait tous d'un air narquois, comme s'il était en terre conquise. Je regardai tour à tour mes camarades qui baissaient la tête au fur et à mesure. Que préparait-on? Ne pouvant supporter davantage cette mascarade, je me suis jeté dans la gueule du loup, ce que Gerö semblait espérer. N'importe!

”Camarade Gerö lui dis-je, es-tu toujours premier secrétaire du Parti? Ma question l'étonna. Je continuai:

”Explique nous alors la présence de cet homme parmi nous! Sommes nous devenus une section de l'AVH, pour qu'ils viennent maintenant nous donner leurs ordres, au Comité Central? Il n'y a guère, tu te montrais autrement sourcilieux sur les prérogatives du Parti! Cet Ivan... chose –je me

refusais à lui donner un nom— est-il membre du Comité Central? Si oui, à quel titre?

”Sans laisser à Gerö le temps de répondre, ce fut alors au tour de Imre Mezo, secrétaire adjoint de l’organisation du Parti dans la capitale, puis de Kalman Pongracz, maire de Budapest, de prendre la parole. Derrière ses lunettes, les petits yeux de Gerö passaient rapidement de l’un à l’autre des assistants. Cette fois, tous ne baissaient pas la tête. Je proposai alors qu’on passe à un vote bannissant de la réunion toute personne n’appartenant pas au Comité Central. Gerö fut largement mis en minorité. Ivan ... chose sortit, ainsi qu’une autre personne qui, elle, n’était même pas Hongroise: mais Russe.

”J’ai alors laissé Gerö s’exprimer. La partie était loin d’être gagnée. C’est un manipulateur redoutable. Abandonnant son air de procureur intraitable, c’est d’un ton léger, comme s’il nous racontait une bonne histoire —ce qu’elle se vérifia être— qu’il nous confia:

“Cela fait un certain temps que les rapports de police m’ont signalé l’arrivée d’un nombre important d’agents occidentaux, Hongrois exilés pour la plupart, formés dans les meilleures écoles de subversion de l’Ouest. L’un d’entre eux, interrogé par les soins de la police, a d’ailleurs fini par avouer que leur mission était ni plus ni moins de renverser les régimes des démocraties populaires, en y fomentant des troubles. La Hongrie était au premier rang, en raison de sa frontière commune avec l’Autriche et la Yougoslavie, ce pays renégat. Dès les premiers troubles, notre gouvernement allait tomber comme un fruit mûr, et serait remplacé par une nouvelle équipe, “dont nous avons les noms”, a-t-il précisé en sortant un papier de sa poche. On ferait appel aux Américains pour protéger la nouvelle démocratie en danger, “en toutes lettres, c’est écrit en toutes lettres... J’ai tout sur ce papier”.

– Montre le nous, camarade, me suis-je écrié.

”Il a tergiversé, prétextant un supplément d’enquête nécessitant le secret.

– Insinuerais-tu que certains parmi nous se trouvent sur ce papier? continuai-je.

”C’est alors qu’un certain Zoltan Rabros, un tout nouveau au Comité dont j’avais déjà noté l’intelligence ouverte, bien qu’il se contentât d’écouter, se précipita vers Gerö et réussit à lui prendre le papier ... C’était une feuille blanche. Ce même Zoltan, prenant pour la première fois la parole, a demandé qu’on passe immédiatement à un vote pour désigner un nouveau secrétaire. Ce qui fut fait.”

“Qui est-ce”? cria-t-on.

Endre lui évita de répondre, en désignant l’orateur: Peter Gerondy.

L’ambiguïté était encore telle chez les Hongrois que ceux qui, la veille, avaient entamé un début de révolution, et qui osaient rêver maintenant d’en finir une fois pour toutes avec le communisme, acclamèrent le nouveau secrétaire du Parti des Travailleurs Hongrois. Ce fut un des plus beaux moments pour Endre qui y voyait enfin l’aboutissement de longues années de prêche —il n’y avait pas d’autre mot— pour une évolution en douceur, à l’intérieur du système. Peter Gerondy était l’homme de la situation.

Comment les Russes allaient-ils le recevoir, après ce camouflet infligé à leur homme: Gerö?

Comment allaient évoluer les relations entre Nagy qui venait d’être nommé —par qui?— Premier Ministre, chef du gouvernement, et Peter. Les deux hommes ne s’appréciaient guère, même si leurs idées étaient fort voisines.

Deux questions qui allaient peser lourd dans la suite des événements et auxquelles Endre n’aurait pu donner de réponse dans l’immédiat.

Un homme bondit sur l’estrade et prit un micro d’autorité.

– Que font les chars soviétiques dans Budapest? Par qui ont-ils été appelés? Dans quel but? Est-il exact qu’ils ne sont là que pour des manœuvres conjointes avec l’Armée hongroise?

Il lâcha le micro et se retira sur l’estrade. La question était lourde et entraîna presque aussitôt le silence.

– Quelqu’un peut-il répondre à ces questions? demanda Endre, Peter?

– A ma connaissance, ce n’est ni le gouvernement ni le comité central, mais nous ne savons pas tout... c’est la seule réponse que je puisse faire.

Personne d'autre ne se manifesta. L'homme revint, et reprit le micro:

- Nous avons un militaire haut-gradé dans l'assistance, peut-être pourra-t-il nous répondre?
- Laszlö? demanda Endre en lui montrant un micro.

Après une légère hésitation, Laszlö se dirigea vers l'estrade.

– On ne peut nier la présence d'unités soviétiques dans la capitale, je peux même vous en donner les noms. Il s'agit de la 2<sup>ème</sup> et de la 17<sup>ème</sup> division de chars habituellement stationnées à Cegléd et Szekesfehervar. Elles ont effectivement fait mouvement cette nuit et sont actuellement dans la capitale. En vertu du traité militaire qui lie nos deux pays, elles sont libres de leurs déplacements. Un des membres de leur ambassade, l'ambassadeur lui-même, peut-être, a sans doute jugé que la situation nécessitait leur présence. Il n'est nul besoin d'une quelconque demande du gouvernement hongrois. Il y a en permanence des forces soviétiques stationnées sur notre territoire. Elles peuvent se déplacer comme bon leur semble, mais ne le font pas habituellement. Je n'ai pas connaissance de manœuvres conjointes... ai-je répondu à vos questions?

L'assistance semblait un peu atterrée de découvrir que les Russes pouvaient entrer dans leur pays, à leur guise, "comme dans un moulin" dit quelqu'un.

– Colonel, puis-je me permettre une autre question? lança un étudiant au milieu de l'assemblée. Quels sont nos effectifs, je veux parler des forces blindées hongroises?

– Si vous pensez à un affrontement, il est exclu: nous sommes surclassés dans tous les domaines.

– C'est ça, il n'y a plus qu'à baisser culotte! lança une voix anonyme.

A l'étonnement de ceux qui le connaissaient pour sa pondération, Endre se saisit brutalement d'un micro et haussa le ton:

– Mes amis, soyons clairs. Le romantisme des luttes désespérées, c'est beau, très beau, surtout dans les livres, quand les combats sont loin derrière et que ceux qui sont morts inutilement ne sont plus là pour témoigner. Tous ceux qui ont fait la guerre savent de quoi je parle et ce n'est pas pour rien que cet officier, qui a eu l'occasion de montrer son courage lors du dernier conflit, affirme que l'idée même d'une résistance armée est à exclure. Il suffit de regarder une carte: la Hongrie est un petit pays, derrière un rideau que les 'occidentaux' appellent 'de fer' –et ce n'est pas pour rien–, environné de pays 'frères' dont il ne faut rien attendre, si ce n'est des coups bas.

– Mais l'ONU... l'Amérique, Professeur?

– L'opinion mondiale? Je sais: beaucoup d'entre vous se gargarisent de cela. Je te répète, à toi Mathyas ainsi qu'aux autres: depuis Yalta nous sommes dans l'orbite soviétique, que cela nous plaise ou non. Personne ne lèvera le petit doigt, pas plus les Etats-Unis que les autres Etats occidentaux. Des bonnes paroles: oui; des protestations: nul doute; y compris dans les enceintes de l'ONU. Tout un concert! Mais jamais paroles n'ont détruit un seul char. Savez-vous ce que disait Staline quand on évoquait le pouvoir du Pape?... Le Pape? de combien de divisions dispose-t-il? Nous ne pouvons et nous ne devons compter que sur nous-mêmes. La solution à nos problèmes, si toutefois elle existe, ce ne seront pas les armes qui l'apporteront. Des hommes nouveaux sont à présent en place. Ils vont représenter la note démocratique qui manquait à la direction de nos affaires. N'avons-nous pas déjà obtenu une partie de ce que nous voulions? Je peux également vous dévoiler que la première mesure que prendra Nagy au gouvernement sera de dissoudre la police politique, de sinistre mémoire. Les Russes ne se battront pas plus pour Gerö que pour Rakosi, à condition que nous ne manifestions pas notre intention de sortir de leur sphère.

– C'est cela: à condition de rester esclaves nous aurons la paix, lança un jeune.

C'est plutôt sur un ton où se lisait la peine qu'Endre lui répondit:

– Vous la trouverez plus sûrement dans un cimetière.

Un lourd silence suivit cette dernière déclaration qui clôturait la séance. La foule commença à s'écouler, mais à peine dehors les cris et slogans renaissaient, où la rancœur contre les Russes apparaissait de plus en plus nettement.

Endre mit la main sur l'épaule de Laszlö:

– Je dois vous avouer, mon cher Laszlö que je reste fondamentalement pessimiste. Ce que vous

nous avez appris concernant les Russes m'ont réellement alarmé.

Peter Gerondy et quelques autres s'étaient approchés.

– Et encore je n'ai pas tout dit, reprit Laszlö. Les Russes ne se contentent pas de leurs troupes stationnées dans le pays. Un pont de bateaux a été assemblé à Zahony, à la frontière avec l'Union Soviétique. Nous avons appris aussi que tous les officiers séjournant en Roumanie et parlant hongrois ou allemand ont été rappelés de permission.

– Que pense l'armée? demanda Gerondy.

– Je ne peux parler en leur nom à tous, mais je crois sincèrement me faire l'interprète d'un sentiment presque unanime: les Russes ont été nos libérateurs, nous avons combattu à leurs côtés... il faudrait un événement impensable pour que nous nous retournions contre eux: ce qui ne serait d'ailleurs qu'un combat désespéré... je ne vois vraiment pas ce qui pourrait créer ces conditions.

– Vous me rassurez, dit simplement Peter Gerondy.

Endre garda pour lui sa réflexion que dans des moments troublés, où l'homme n'a plus toute sa tête à lui, tout peut arriver, même l'impensable... les exemples en étaient innombrables dans l'Histoire.

Laszlö et Endre sortirent les derniers et cheminèrent un moment côte à côte.

– Avant que nous nous séparions, Laszlö... j'aimerais vous dire quelque chose.

Laszlö attendit puis se retourna. Endre le regardait:

– Avant que des événements que je semble craindre plus que vous ne nous séparent, j'aimerais que vous sachiez que je serai très heureux et fier de vous avoir pour gendre... je partirai tranquille.

Plus ému qu'il ne voulut bien le laisser paraître, Laszlö répondit:

– Lorsque je suis venu pour la première fois au Cercle Petöfi, jamais je n'aurais imaginé qu'un jour...

Endre ne le laissa pas finir:

– Comme quoi la politique mène à tout.

Ils rirent. Endre ajouta:

– A propos de politique, j'ai bien l'impression que mon ami Nagy va avoir besoin de toutes les bonnes volontés de ses amis. C'est le moment ou jamais d'être à ses côtés.

13

La foule fraternise avec les Russes

Le mercredi matin 24 Octobre, Istvan se présenta en retard à la porte de son usine, car les tramways ne fonctionnaient pas; il lui avait fallu effectuer le trajet à pied. Les machines étaient encore à l'arrêt. Une inhabituelle animation régnait sur ces lieux d'ordinaire empreints d'une grise monotonie. Les ouvriers, en petits groupes, commentaient sans réserve les événements de la veille. Istvan en prenait connaissance, car le jour précédent, avec sa prudence paysanne, il était resté à l'usine alors que nombre de ses camarades de travail avaient rallié les différents cortèges. Quand il retourna le soir chez lui, toujours à pied, ses logeurs exultaient: "l'Armée allait prendre le pouvoir et chasser les 'satans rouges'; le Cardinal Mindszenty allait être libéré et participerait même au nouveau gouvernement; la vie allait tout simplement reprendre comme avant".

– Et vous ne m'aurez plus pour vous embêter.

– Mais non voyons, Istvan, tu sais très bien que tu pourras rester ici le temps qu'il te plaira.

– C'est que, si tout revient comme avant, comme vous dites, j'étais mieux chez le Comte qu'à leur fichue usine.

– Voilà, c'est ça qu'il aurait fallu leur dire à ces enragés: même les ouvriers les rejettent.

Il avait fini par aller se coucher, laissant ses deux excités logeurs refaire une Hongrie selon leur cœur.

Il se joignit à un groupe. Un ouvrier racontait tout ce qu'il avait vu, vécu et entendu la veille. Le récit des événements à la maison de la Radio ne manqua pas de susciter la haine pour la fourberie de la police politique. (Chez la majorité des Hongrois, ce rejet de la police était d'ailleurs à fleur de peau et il en fallait peu pour la faire ressortir) La riposte de l'armée déclencha quelques applaudissements. La discussion ne tarda pas à s'engager sur l'action à mener, suite au discours radiodiffusé d'Imre Nagy. La plupart pensait qu'il fallait faire confiance au nouveau gouvernement et attendre au moins de voir ce qu'il entreprendrait. Pour d'autres Nagy ne valait guère mieux que les précédents: n'avait-il pas fait appel aux troupes soviétiques?

– Elles sont venues toutes seules! Comme si on avait besoin de les appeler. Il y en a plein en permanence dans mon bled.

– D'habitude il n'y en avait pas dans Buda... si elles y sont ce n'est pas pour faire du tourisme!

– Moi, les chars, cela me fait froid dans le dos... tu as vu ces mastodontes?

– Des chars? Dans une ville cela ne vaut pas un pet de lapin! Moi qui te cause, j'en ai fait sauter deux, des allemands... les fameux Tigre.

– Comme ça, avec tes poings?

– Regarde-le, celui-là! Qu'est-ce qu'on t'a appris à l'école? T'as jamais entendu parler des cocktails Molotov? Ce sont les Russkofs qui nous avaient appris à les fabriquer... Ce serait marrant qu'on les leur retourne sur la gueule!

– Qu'est-ce qu'ils t'ont fait les Russes?

– A moi, rien... mais il ne faudrait pas qu'ils viennent se mêler de ce qui ne les regarde pas.

– Sinon?

– Sinon: on verrait ce qu'on verrait.

Un jeune homme d'une trentaine d'années qui écoutait en silence depuis un bon moment intervint alors. Il s'exprimait bien et son ton posé, calme, contrastait avec le débit heurté des différents orateurs

– Je vous écoute depuis un bon bout de temps. Vous ne pensez qu'à bouffer du Russe et à avaler du char... quitte à en attraper une indigestion. La vérité! moi je vais vous la dire, la vraie, la seule... Nous sommes des ouvriers et ce n'est pas une révolution qui changera notre condition. On nous avait dit: chassez vos patrons, vous serez les maîtres chez vous. Nos patrons se sont enfuis... D'autres ont pris la place. Ils ont de belles paroles, vous appellent camarades. Vos conditions de vie, de travail ont-elles changé? Elles sont identiques sinon pires. Ce qui a changé c'est qu'ayant obtenu le droit sacré de faire grève, nous ne pouvons plus la faire, alors qu'avant nous la faisons sans en avoir le droit... Nous resterons toujours des ouvriers, même si, à la faveur d'un remue-ménage, l'un d'entre nous devient directeur. Ce que nous voulons c'est être un peu mieux considérés, gagner un peu plus, pouvoir nous loger décentement et, lorsque quelque chose ne va pas, avoir un syndicat qui nous défende réellement au lieu d'être à la solde de la direction.

– Sans révolution tu n'auras jamais tout cela!

– Tout ce que fera ta révolution, ce serait de ramener à la surface les curetons et les grands propriétaires terriens.

– En tout cas, moi j'étais mieux avec les Esterhazy qu'avec le kolkhoze puis après, l'usine, répéta Istvan.

– Ça c'est vrai, appuya un ancien du domaine qui faisait partie du groupe.

Toute la matinée s'était ainsi passée en discussions stériles. Geradys, le directeur, ne s'était pas montré. A peine si un jeune ingénieur avait fait le tour des groupes, sans toutefois demander de reprendre le travail. Quant au délégué syndical, il s'était habilement retranché dans son bureau où il 'classait', avait-il dit.

Istvan, que la politique ne passionnait guère avait écouté silencieusement. De temps en temps hochait-il juste la tête quand une affirmation lui semblait de bon sens. S'il avait fait sa réflexion c'est que depuis qu'il l'avait eue la veille, elle lui semblait de plus en plus juste. Il finit par regagner son petit atelier où il commença à raboter, car il avait promis à sa logeuse de lui fabriquer à ses moments perdus une petite armoire qu'elle mettrait dans son couloir d'entrée.

La fin de la matinée était arrivée, et, heureusement que le personnel de la cantine n'avait pas,

lui, trop palabré...

Vers la fin du repas se présenta un homme qui se disait envoyé par Zoltan Batori. On l'applaudit, car Zoltan Batori était une figure bien connue des milieux populaires. Ancien joueur de l'équipe nationale de football, star de la Honved, à présent délégué au Parlement, il restait populaire, plus par son action passée que par son efficacité présente. Zoltan Batori avait assisté le matin même à la réunion organisée par Endre et ses amis du Cercle Petöfi. Il avait décidé d'envoyer des émissaires dans les usines de Budapest pour leur transmettre les consignes résultant de cette réunion: essentiellement faire confiance à Nagy et l'appuyer dans ses efforts pour convaincre les Russes de quitter le pays. Les camarades polonais n'avaient-ils pas réussi? Ce n'est pas en parcourant les rues en criant des slogans qu'on arriverait à faire croire aux Russes que le pays était calme, mais bien en reprenant le travail de tous les jours, tout en restant vigilant cependant.

– Une fois de plus: “ferme ta gueule et nous nous occupons du reste”, remarqua tout haut un ouvrier.

L'émissaire le regarda d'un mauvais œil, puis courut prêcher la bonne parole un peu plus loin.

Nouveau rebondissement: à peine les machines venaient-elles de se remettre à tourner qu'un envoyé des usines Csepel, à la pointe de tous les combats, annonçait qu'un comité avait été mis sur pied. Une manifestation était prévue devant le Parlement: il s'agissait, sans plus attendre d'exiger le renvoi de Gerö, ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal, ainsi que la dissolution de la police politique.

Les machines s'arrêtèrent de nouveau. Comment concevoir d'ailleurs rester enfermé dans un bâtiment sombre, alors qu'il se passait tant de choses au dehors, à la lumière!

Par l'avenue Bajcsy-Zsilinsky, Endre se dirigeait vers le Parlement pour prêter main-forte à son ami Nagy, comme il l'avait dit. Passant entre temps à l'appartement, il n'avait pu hélas qu'essayer d'insuffler confiance aux trois femmes –Eva n'était toujours pas rentrée– en faisant taire soi-même sa propre angoisse. Les conseils de prudence n'avaient pas manqué le concernant lorsqu'il avait annoncé ses intentions. L'approche du Parlement était cependant calme. Une femme se hâtait, traînant un petit garçon par la main... Un souvenir surgit...

*“1937. Andreas a cinq ans. Endre est venu passer quelques jours au domaine des Radvanyi. Il fait déjà chaud ce matin et il s'est réfugié sous le grand tilleul pour travailler à son dernier livre. Soudain il entend des hurlements en provenance du potager. Y portant son regard, il voit son fils, les jambes écartées, hurlant, paralysé par la frayeur. Il y court et ne voyant rien qui pût justifier de tels cris, lui en demande la raison:*

*– Qu'y a-t-il donc, mon chéri?*

*Pointant un doigt, Andreas réussit à dire:*

*– Là, papa, un serpent... regarde.*

*En suivant la direction du doigt, Endre voit en effet... un énorme ver de terre... il éclate de rire:*

*– Mais ce n'est pas un serpent, Andreas!*

*– Mais si, papa, un serpent.*

*Comment lui expliquer?... Une poule survient qui, apercevant le ver se précipite vers lui et l'avale d'un seul coup de bec. La stupéfaction qui s'inscrit sur le visage du garçonnet dont les cris ont cessé instantanément, est telle qu'Endre n'en peut plus de rire, mais il est saisi en même temps d'une immense tendresse pour son fils qu'il va prendre dans ses bras pour le consoler...”*

*N'était-il pas, comme son garçon, en train de transformer une colline en montagne?*

Ceux qui le croisèrent purent voir un vieil homme, le sourire aux lèvres, les yeux perdus dans les nuages et qui se hâtait.

A l'approche du Parlement, à l'embranchement de l'avenue Nepkoztarsasag, sa progression fut ralentie par un attroupement qui s'était formé en face d'un détachement de l'armée soviétique, prenant position au coin de l'avenue. Les deux groupes se regardaient en silence, maintenant entre eux un certain espace.

Soudain, un homme en vêtements d'ouvrier, portant une casquette, franchit la ligne imaginaire, criant en Russe: "vive la glorieuse armée rouge, vive la Patrie du Socialisme, vive le Président Kroutchev", puis il reprit en Hongrois les mêmes mots de bienvenue, tout en continuant d'avancer. Du haut d'un char, un officier braqua sur lui un pistolet, lui intimant par là l'ordre de s'arrêter, ce qu'il fit immédiatement. Il se livra alors à un mimique expressive, montrant ses mains nues, retournant ses poches une à une, pour bien faire voir qu'il n'avait pas d'arme. Il sortit un paquet de cigarettes qu'il ouvrit en faisant le geste d'en offrir aux soldats qui regardaient cette scène d'un air un peu ahuri. Son petit jeu fut si comique que l'officier ne put s'empêcher de sourire, sourire que l'on retrouva peu après chez les soldats. L'officier finit par lui faire signe d'approcher.

Arrivé tout près du premier char, l'homme en caressa d'abord le métal –comme s'il s'était agi d'un cheval– puis se hissant lentement sur une chenille, il tendit une cigarette à l'officier. Ils tirèrent ensemble deux bouffées. L'homme, s'enhardissant, remua la main en direction de la foule, comme pour l'encourager à le rejoindre. Il y eut un moment d'hésitation... Un, puis deux, puis dix se décidèrent... le no man's land imaginaire fut comblé en un instant. Le dialogue ne fut pas long à s'établir car beaucoup parmi les civils parlaient plus ou moins le Russe. (Le Russe était enseigné à l'école: ce qui n'est pas une garantie de le parler, comme chacun sait).

– Vous paraissez tous très jeunes, lança quelqu'un.

– On rentre dans l'armée à la fin de l'école, avant de commencer à travailler...

– De quelle région êtes-vous?

– D'un peu partout... Celui-là est Mongol... celui-ci vient d'Ukraine... l'autre de Lettonie... moi je suis Arménien, dit fièrement un soldat.

Tous ces noms ne disaient rien aux Hongrois.

– Est-ce que vous connaissez la Hongrie? Comment trouvez-vous notre pays?

Certains connaissaient par leurs lectures, d'autres n'en avaient jamais entendu parler. Mais tous s'accordaient pour dire que l'approche de la capitale était très belle. Au lever du jour, ils avaient vu des champs bien cultivés; les bois avaient des tons cuivrés; l'automne devait être une belle saison; chez eux, il était trop court: c'était tout de suite l'hiver avec la neige. Lorsqu'ils s'étaient arrêtés à l'entrée de Budapest, on leur avait offert du vin... Les filles étaient jolies, bien habillées... Certains disaient même qu'ils aimeraient bien y revenir en vacances!

– Pourquoi êtes-vous ici?

La question eut l'air de les embarrasser et ils regardèrent leurs officiers avant de répondre:

– Ben... on nous a dit qu'il y avait la guerre dans ce pays et qu'il fallait venir pour rétablir la paix... que les Américains avaient débarqué... vous êtes loin de la mer ici?

– La mer? on voudrait bien en avoir un bout! Dans le temps la Hongrie en avait. Maintenant on se sent un peu coincés. Heureusement qu'il y a le Danube.

– Quand est-ce qu'il est bleu votre Danube?

On rit car c'était la question classique des étrangers.

– Vous voyez bien qu'on n'a pas la guerre, fit un ouvrier, en accompagnant ses paroles d'un geste large.

– C'est ce que les soldats avaient remarqué eux aussi, car ils semblaient un peu décontenancés par tout ce qu'on leur disait. Le même homme reprit:

– On a eu un petit désaccord avec notre gouvernement et sa police.. en Hongrie les gens ne sont d'accord que sur une seule chose: leur haine de la Police.

Il apparut qu'en Russie ce n'était pas tellement différent!

– Vous voyez bien qu'on est des travailleurs comme vous.... les travailleurs de tous les pays sont frères: ce sont les gouvernements qui les dressent les uns contre les autres.

Endre, en reprenant sa route, n'échappa pas à l'optimisme général qui prit naissance lors des premiers contacts des habitants de Budapest avec les troupes Russes. Plus d'un ne comprendrait pas ce qui allait se passer quelques jours plus tard.

Afin d'éviter les curieux qui ne cessaient d'affluer, il continua par le boulevard qui, dans cette partie, était pratiquement désert, obliqua par la rue Rudas, emprunta la voie Alkotmany qui débou-

che au milieu de la place Kossuth, en face du Parlement. La place était peu animée, le soleil s'élevait au dessus du mont Gellert, de l'autre côté du Danube, faisant briller les tourelles de la citadelle, symbole de l'échec de la révolte contre l'Autriche, cent huit ans auparavant. Un monument de la Libération avait été érigé au dessus, à la gloire des soldats russes morts pour la reprise de la ville aux Allemands.

“Puisse ce double symbole d'échec et de reconnaissance toucher le cœur et l'esprit de mes compatriotes afin de leur éviter des actions dont ils auraient à se repentir amèrement”, pensa Endre Gzabor en pénétrant sur la place.

Traversant celle-ci rapidement il se présenta à la grande porte centrale du Parlement. L'édifice était gardé par l'Armée, mais il n'eut aucun mal à entrer après avoir décliné son identité. Après un circuit un peu compliqué, il réussit à entrer en contact avec le Premier ministre qui, avec chaleur, lui demanda de monter.

Le grand bureau du chef de gouvernement donnait sur le fleuve et, à cette heure de la matinée, était inondé de lumière. Quand l'huissier introduisit Endre, Imre Nagy se leva et, la main tendue, se dirigea vers son ami, un large sourire éclairant sa figure pleine aux gros yeux saillants dont l'aspect globuleux était accentué par des verres épais montés en lorgnon.

– Sois le bienvenu, Endre Gzabor... Nous n'aurons pas trop de toutes les bonnes volontés en ces jours tragiques.

14

### Tragique trahison

De nouveau, à partir de trois heures, ce mercredi, les quais du Danube se remplirent d'une foule qui se dirigeait vers la place Lajos Kossuth, siège du Parlement et du gouvernement. A la sortie de l'île Csepel, le défilé naissant s'était heurté à un détachement de l'armée hongroise qui, appliquant les consignes, avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'arrêter. Il eut fallu se servir des armes pour y réussir: les ordres n'allaient pas jusque là ...

Contraint de se joindre au défilé, Istvan suivait ses camarades tout en restant plutôt indifférent à ce qui se passait autour de lui. Le ciel était magnifiquement bleu. “*Beau temps pour la pêche*” se disait-il. Il songeait souvent aux années heureuses du passé. Si les changements qu'on annonçait se produisaient, il repartirait bien à la campagne, comme il l'avait dit aux Magyaros. Il n'en était plus si sûr maintenant... A cause d'Eva! Où pouvait-elle être en ce moment?

Un des voisins le tira par la manche.

– Regarde Istvan: des Popovs... Comme ils ont l'air jeune!

Tous les ponts étaient gardés par les troupes russes. Mais, de part et d'autre, il n'y avait aucune hostilité. Plusieurs scènes similaires à celle à laquelle avait assisté Endre se reproduisirent. Tout près d'Istvan retentit un cri: “Vive la glorieuse armée rouge”, cri repris et amplifié par des milliers de voix... La concentration des troupes semblait plus grande sur la place Kossuth. Une dizaine de tanks barraient le quai dans la partie qui longe le Parlement, ainsi que l'accès à la place. A l'arrivée des premières vagues de manifestants les soldats s'étaient prudemment réfugiés à l'intérieur de leurs véhicules, mais, mis en confiance par l'attitude amicale des ces ouvriers en casquette, ils s'étaient confortablement installés sur leurs engins pour assister à un spectacle auquel ils n'étaient manifestement pas habitués: des ouvriers venant réclamer la démission du patron du Parti et la dissolution de sa Police... il y avait de quoi vous ouvrir des horizons!

La place était maintenant noire de monde. La foule criait en scandant: “Gerö démission (il était toujours membre du Comité Central), l'AVH au poteau”. On applaudissait aussi Nagy, mais celui-ci, bien que ses bureaux donnassent sur la place ne s'était pas encore montré. Soit discipline librement consentie, soit prudence due à la présence des troupes russes, il n'y avait pas de violence dans l'air...

Derrière le monument dédié à Kossuth, s'était peu à peu mis en place un détachement de l'AVH, une centaine d'hommes dont on se demanda après coup, ce qu'ils pouvaient bien faire là et qui les avait envoyés! Qu'il s'agisse de protéger les troupes russes ou de s'opposer à une véritable insurrection, les deux hypothèses eussent paru hautement risibles, si le rire eut été encore de mise...

Sans que rien dans les mouvements de la foule ne l'eût justifié, du petit square Kossuth partit une intense fusillade qui faucha instantanément des dizaines de manifestants, mais également, fait encore plus grave, atteignit les éléments avancés des Russes. Se croyant attaqués, ils s'enfouirent dans leurs véhicules blindés et mirent en action leurs mitrailleuses lourdes. Pris entre deux feux, les manifestants s'effondrèrent par centaines. Le temps de refluer par les voies d'accès, de nombreux cadavres s'ajoutèrent aux premiers.

Istvan avait instinctivement trouvé protection derrière la statue de Rakoczi<sup>17</sup>. Cette action sauvage leva en lui une haine et une énergie farouche qui ne pourraient désormais s'assouvir que dans le combat. Rendre coup pour coup fut sa réaction, ainsi que celle de milliers de ces citoyens qui n'étaient pas particulièrement portés vers la violence, mais qu'une affreuse trahison, une de plus, allait rendre capable d'actions d'un héroïsme incroyable.

Après avoir accueilli Endre, Nagy lui présenta les personnalités qui se trouvaient dans son bureau: le général Antal Rioszcor, nouveau chef d'Etat-major, futur ministre de la Défense; deux conseillers particuliers, un jeune professeur d'économie politique: Sandor Polgar et un médecin – son médecin– Gabor Bordas.

– Nous étions en train de constituer le nouveau gouvernement, veux-tu en faire partie, Endre?

Endre ne s'y attendait pas:

– J'avais déjà refusé lors de ta première Présidence... les raisons que j'avais invoquées à l'époque sont toujours valables.

– Je les avais respectées. Aujourd'hui les circonstances sont fort différentes. Ton action au sein des cercles Petöfi ne sont pas étrangères au fait que nous soyons ici en ce moment. La lutte n'est pas terminée pour autant. Ton nom dans la liste des ministres ne pourrait qu'avoir le meilleur effet: il serait le symbole de la nouvelle ligne que nous entendons suivre... tu ne peux pas refuser, Endre.

Il s'en rendait bien compte qu'il était acculé à accepter ce qu'il ne pouvait refuser.

– Nous allons te mettre au courant de ce qui s'est passé cette nuit au Comité Central.

– Je le sais, j'ai vu Peter.

– Tu as vu Peter? Ce brave Peter! Sans lui, nous serions tous en prison, en ce moment. Il prend quelque repos et nous rejoindra un peu plus tard. Il a accepté l'Intérieur: il va y faire merveille.

Endre appela l'appartement pour dire qu'il ne rentrerait pas de bonne heure. Il n'y avait que Julia et Kati à la maison. Toujours pas de nouvelles d'Andreas.

Vers 15 heures, un messager entra en courant, l'air affolé:

– Des milliers d'ouvriers venant de Csepel remontent les quais en direction du Parlement.

– Que peuvent-ils encore vouloir? s'écria Nagy. Ne peuvent-ils nous laisser travailler en paix?

– Et l'armée, qu'est-ce qu'elle fout? s'exclama son nouveau chef. J'avais pourtant donné des ordres très stricts.

– Ces ordres allaient-ils jusqu'à se servir de leurs armes? demanda Endre.

– Evidemment non.

– Autant vouloir arrêter une crue du Danube en faisant barrage de son corps!

On commençait à entendre des cris. Sandor Polgar se leva et ouvrit une fenêtre.

– Vous voulez savoir ce qu'ils veulent? il suffit d'écouter.

– Ferme cette fenêtre, cria Nagy.

Le chef du nouveau gouvernement commençait à donner des signes de nervosité. Sa grosse moustache noire remontait en un tic qui lui fermait l'œil gauche et dans un mouvement de va et

---

<sup>17</sup> Héros d'une tentative d'indépendance de la Hongrie au début du 18<sup>ème</sup> siècle.

vient il frottait le cuir de son bureau de ses mains posées à plat.

– Il faut aller leur parler, insista Sandor, ils vous réclament.

– On ne peut pas ainsi céder à la moindre manifestation. Gerö qui se trouve à l’ambassade russe aura beau jeu de leur montrer que nous ne sommes que des fantoches cédant à la moindre manifestation. Comment voulez-vous après cela que je puisse faire admettre à Andropov<sup>18</sup> que nous avons la situation bien en main et que le calme ne va pas tarder à revenir dans le pays?... N’ai-je pas raison, Peter?

Celui-ci venait d’entrer.

– Imre a raison.

Bien que reconnaissant la justesse de l’argument employé par Imre, Endre ne pouvait cependant s’empêcher de penser qu’il était difficile à ces deux hommes formés dans la rigoureuse discipline du Parti de se débarrasser du dogme: “seul le Parti sait ce qui est bon pour le Peuple” (Au nom de quoi toute manifestation était sacrilège.).

– Si vous avez raison dans le principe, intervint Endre, il me semble cependant dangereux de laisser ainsi une foule s’amasser sur la place.

La majorité abonda dans son sens, mais Imre soutenu par Peter resta intraitable. (Quelque temps plus tard, on soutint devant Endre la thèse selon laquelle Imre Nagy avait peur de la foule, ce qui expliquait ses prestations publiques désastreuses.)

Lorsque la fusillade éclata, elle mit tout le monde d’accord. Imre fut le premier à se précipiter à la fenêtre –qu’il maintint obstinément fermée. La moustache tremblant de plus belle il contemplait les premiers cadavres de sa courte seconde Présidence.

15

## Premiers combats

Laszlö passa le reste de la matinée au Ministère où il participa aux travaux de réorganisation de l’armée. Les rapports qui s’amoncelaient sur les bureaux signalaient que dans tout le pays les forces armées étaient favorables au nouveau gouvernement. Il n’y avait eu aucun heurt avec les forces soviétiques, et partout, leur passage s’était effectué sans incidents. Il regagna son quartier général dans le faubourg Nord-Est, réunit ses officiers pour une courte séance d’information puis, avant d’aller déjeuner, il téléphona à Eva. Elle venait de rentrer après une matinée épuisante, passée dans les postes de police et les hôpitaux.

“On ne lui avait pas laissé grand espoir; des dizaines de personnes étaient déjà venues signaler la disparition de proches; dans l’état actuel des choses il n’y avait aucun moyen de faire une enquête sérieuse.

”Lisa qui avait effectué à peu près le même parcours, n’était pas encore rentrée mais avait téléphoné: elle n’avait pas de meilleurs résultats.

”Kati était courageuse mais ressentait de fortes douleurs au ventre.

”Julia était de plus en plus impossible: l’air chargé de révolution l’excitait au plus haut point.

”Eva ne lui voulait pas pour ce matin et était toute prête à s’excuser pour une attitude qu’elle qualifiait elle-même d’‘enfant gâtée’.

”Endre avait téléphoné pour dire qu’il ne savait pas quand il rentrerait; elle croyait pouvoir dire qu’il faisait partie du nouveau gouvernement.”

Bien que pas particulièrement gaies ces nouvelles de ce qu’il appelait maintenant ‘la famille’, lui firent momentanément oublier le reste.

Il déjeuna rapidement au mess, puis regagna son bureau.

Un officier entra en coup de vent.

– Colonel, une fusillade vient d’éclater en face du Parlement. Les Russes ont tiré sur la foule; il

---

<sup>18</sup> Ambassadeur d’URSS en Hongrie

y aurait des centaines de morts.

Il essaya d'obtenir confirmation au Ministère. Le chef d'Etat-Major était chez le Premier ministre. Cependant un officier en qui il avait confiance lui conta la scène en insistant sur ce qu'il lui semblait être une ignoble provocation de l'AVH. Provocation ou pas, ce qu'il craignait le plus venait de se produire: les Russes avaient tiré sur une foule sans défense.

Il réunit ses officiers et leur fit part de ses informations. Elles circulaient déjà à l'intérieur du camp, soulevant un immense désir de vengeance qu'il ressentait lui-même... On ne pouvait pas laisser les Russes fusiller leurs compatriotes sans réagir; la lutte serait inégale mais on ferait chèrement payer sa peau. L'ordre fut de se préparer immédiatement au combat, de se disperser à l'intérieur de la ville, d'emporter toutes les armes et les munitions disponibles.

“Les T 24 n'ont aucune chance en face de leurs grands frères soviétiques; nous les mettrons en position au coin de petites rues que les gros ‘Staline’ ne pourront emprunter. Pour les T 34 ce sera plutôt l'île Csepel. Pas d'acte d'héroïsme inutile. Il nous faut compenser notre faiblesse par la sobriété et l'efficacité”.

Pendant ce temps des civils, par milliers, se dirigeaient vers les casernes pour s'emparer d'armes et de munitions. Quand un groupe fit son apparition dans la grande cour du cantonnement de Laszlö, celui-ci s'avança vers eux, leur annonça que l'armée allait combattre. “Quant à vous, civils, nous ne refusons pas votre aide, mais à condition que vous acceptiez d'être encadrés par des soldats. Tout le monde peut appuyer sur une gâchette, mais nos munitions sont trop précieuses pour que nous acceptions qu'elles soient gâchées. Le métier des armes n'est pas inné”. Les civils acceptèrent avec enthousiasme de se faire encadrer: tout ce qu'ils souhaitaient était de “bouffer du Russe”, le plus possible de Russes. Ils allaient voir ce que cela coûte de tirer sur des Magyars sans défense!

Les mêmes scènes se reproduisirent dans les différents cantonnements et casernes de la capitale et de ses environs. Lorsque le nouveau ministre de la Défense, le général Rioszcor, apprit la nouvelle, lui qui avait les mains liées par la solidarité gouvernementale mais qui avait réagi comme ses officiers dans le fond de lui-même, il ne put s'empêcher de s'écrier:

– Ah les braves petits! ... Que n'ai-je vingt ans de moins!

Empruntant les petites rues, Laszlö fit placer ses quinze T 24 dans le périmètre compris entre le Danube, du pont Czabadsasag au Szechenyi d'une part, l'avenue Tanacs et le Museum d'autre part. A partir de ce moment il n'y eut plus de stratégie d'ensemble. Chacun agirait pour soi: l'objectif commun étant de faire le plus de mal possible aux envahisseurs.

Le groupe de Laszlö comprenait deux T 24, une dizaine de soldats et une trentaine de civils. Deux remorques transportaient les armes dont quatre bazookas. Il plaça les chars dans une petite rue perpendiculaire à l'avenue Tanacs. Les Russes ne s'aventureraient certainement pas, du moins pour le moment, en dehors des grands boulevards.

La nouvelle de la fusillade de la place du Parlement s'était répandue dans toute la ville comme une traînée de poudre et elle en avait les mêmes effets explosifs. Les magasins avaient aussitôt fermé leurs volets ou descendu la grille. Ce n'étaient que cris et manifestations d'indignation, désirs de vengeance.

La mise en place de soldats avec leur matériel les remplit de joie et de fierté. Les fenêtres s'ouvrirent. On leur faisait signe. On leur lançait des petits cadeaux. Les premiers à venir les trouver furent les enfants: des gamins dont la rue est habituellement le domaine de jeux. Ils manifestaient eux aussi le désir de se battre, et s'approchaient des armes.

- Pas touche, petit, c'est pas un jeu!
- Donne-moi un fusil et tu vas voir!
- A la première décharge tu aurais le cul par terre!
- Cause toujours... ce serait pas la première fois.

La gouaille de ces gamins détendait l'atmosphère. L'un d'entre eux déboula soudain en criant:

- Ils arrivent! Six que j'en ai compté, l'un derrière l'autre. Ils descendent l'avenue.

Laszlö sortit ses jumelles et se porta au coin de la rue. Le gamin avait dit vrai: six 'Staline' s'approchaient, majestueux.

Les instructions furent données: tirer au canon dans les chenilles, à la mitrailleuse dans les tourelles; n'utiliser les bazookas qu'après.

"Les voilà!" cria un homme depuis une fenêtre. Le bruit des moteurs, mêlé à celui des chenilles se fit assourdissant. Un canon pointa au coin de l'avenue: un 150. Laszlö attendit que le char soit en plein travers et donna l'ordre de tirer. Le tonnerre éclata. Les deux T 24 avaient tiré simultanément et fait mouche sur les chenilles, cependant que les mitrailleuses fauchaient les soldats qui se trouvaient à l'extérieur comme s'il s'agissait d'une visite guidée de la ville... Puis ce fut le tour des bazookas...

Les deux premiers chars russes étaient immobilisés. Le premier semblait totalement hors de combat, mais le second faisait manœuvrer sa tourelle. Les quatre autres s'étaient arrêtés et tiraient droit devant eux. La surprise avait été complète: ils cherchaient l'adversaire. Le second char commença à tirer dans l'immeuble d'où était parti le coup de bazooka. De l'immeuble d'en face, un gamin d'une douzaine d'années sortit, une musette de grenades sur l'épaule. Bondissant sur le tank comme un singe, il dégoupilla et réussit à lancer une grenade à l'intérieur. Il était déjà à terre lorsque celle-ci explosa, mais une rafale du troisième Staline le cueillit quand il se relevait. Cet acte d'héroïsme du petit garçon galvanisa les combattants. Tandis que l'un des bazookas immobilisait la tourelle du troisième Staline, un groupe de cinq hommes se faufila dans l'avenue à l'abri des mastodontes immobilisés. Après le court engagement, Laszlö descendit de son engin. Faisant signe à trois hommes de le suivre, il s'empara d'un bazooka et entra dans l'immeuble en coin dont les fenêtres donnaient sur l'avenue. Il sonna au premier étage. Une vieille dame vint lui ouvrir; sans lui laisser le temps de réagir, il l'écarta et, entrant dans l'appartement, il ouvrit une fenêtre. A ce moment même, une formidable explosion faillit le renverser: le troisième Staline venait de voler en éclats. Les trois autres tiraient à tort et à travers de toutes leurs armes.

Laszlö attendit que la fumée se dissipe. Revenue de ses émotions, la vieille dame le tirait par la manche:

– Mon Dieu, Monsieur, qu'est-ce que vous allez faire là?

Sans se retourner, il lui répondit:

– Mon Dieu, Madame, une chose horrible mais que nous n'avons pas voulue: le guerre.

– Mais ils vont tirer sur nous et casser toutes mes vitres; comment ferais-je cet hiver? Il faut des mois et des mois pour se faire remplacer des carreaux.

– Allez, tire-toi la grand-mère, dit le soldat qui venait d'entrer porteur du quatrième bazooka.

Sans ménagement il la repoussa et prit position à la deuxième fenêtre.

– Tirons sur le quatrième, indique Laszlö, les deux autres sont trop loin... je vise les chenilles, vous la tourelle.

Les deux coups partirent presque en même temps. La fumée se dissipa. Ils virent des hommes sortir par les tourelles déchiquetées. D'un immeuble en face partit une rafale qui les coucha. Laszlö et ses soldats se retiraient, passant devant la pauvre vieille, lorsqu'un obus de 150, entrant de biais par la troisième fenêtre, ressortit par le mur d'en face, faisant un trou gros comme un ballon. De la poussière, du plâtre, des éclats de verre volèrent dans l'appartement. La vieille dame s'effondra dans un fauteuil.

– Croyez-bien que nous sommes navrés, s'excusa Laszlö. Quand ce sera fini, nous reviendrons vous poser des carreaux, je vous le promets

Ils sortirent dans la rue. Celle-ci s'était remplie d'une foule de curieux. Une nouvelle explosion les coucha à terre. Un autre char venait d'exploser. La fumée dissipée, Laszlö vit le dernier mastodonte rebrousser chemin. Comme un jeune homme rageait de le voir leur échapper, il lui dit:

– Ne regrette rien. Il vaut mieux qu'il en reste un pour leur dire de quelle manière les Hongrois savent se battre.

Le danger était momentanément passé. La population manifestait sa joie. L'un des hommes de Laszlö, tout couvert de poussière, l'accosta:

– Mission accomplie, Colonel!

Il poussa devant lui un garçon taillé en colosse:

– Un vrai lion, je vous jure! A lui seul, il s'en est payé deux! Je n'ai jamais vu quelqu'un lancer des grenades comme lui!

L'homme s'était approché de Laszlö, comme pour s'excuser:

– J'ai appris tout jeune... quand je chassais les oiseaux avec les galets du lac.

– Comment t'appelles-tu?

– Istvan Czubor, colonel. Istvan tout court.

Comme Laszlö lui serrait la main chaleureusement, il expliquait:

– Vous comprenez, j'étais sur la place quand ils ont tiré. Personne n'avait d'armes. Vous comprenez...

Le soir tombait. Dans le quartier régnait une atmosphère de liesse. On portait à manger et à boire aux héros. Ceux qui n'avaient pas assisté aux combats se les faisaient raconter. Pour la énième fois, Istvan répétait le geste de son exploit, ne manquant jamais de préciser que son adresse venait de son enfance passée à la campagne, quand il chassait oiseaux et lapins à coups de pierre.

Soudain, d'une fenêtre aux étages, une voix tomba, forte:

– Et les morts? Il faudrait peut-être y songer aussi ...

C'était vrai: il y avait d'abord le gamin tombé au début de l'engagement, deux ouvriers qui avaient voulu se faufiler à la suite du premier groupe, et un spectateur atteint par une balle perdue. Le petit garçon était étendu au milieu de la chaussée, à l'endroit où il était tombé. Dans le feu du combat, personne n'avait songé à le relever; personne non plus ne s'était apparemment soucié de sa disparition. Quatre hommes improvisèrent une civière, l'y couchèrent et, devant la foule qui baissait la tête ou se signait à leur passage, ils montèrent et descendirent l'avenue. On finit par le hisser sur le char de Laszlö où on le recouvrit du drapeau hongrois.

– Vous n'allez tout de même pas le laisser sous cette étoile rouge! cria quelqu'un, faisant allusion à celle qui se trouvait au centre des trois couleurs nationales.

– Il faut enlever l'étoile... ce sera notre nouveau drapeau.

Ce qui avait déjà été fait en de nombreux endroits... le lendemain, il n'y aurait plus dans la capitale un seul drapeau hongrois portant l'étoile rouge.

Un prêtre qui habitait dans le quartier et qui était descendu se mêler à la foule s'avança et improvisa une messe des morts. Les chants furent repris de proche en proche. On aurait pu croire à une soudaine résurgence de religiosité, mais ce n'était qu'une façon supplémentaire de narguer le régime haï.

La nuit était tombée. La petite cérémonie religieuse s'achevait. Deux bougies brûlaient à la tête et aux pieds du garçonnet que personne n'avait encore reconnu pour sien.

Un plaisantin lança alors:

– Eh! Monsieur le Curé, vous ne dites pas une messe pour les autres, les Popov? Ce sont des hommes aussi, après tout!

La réaction de la foule évita au curé une réponse difficile: "Ce sont des sauvages: il faut les brûler".

Ce qui fut entrepris immédiatement. Les corps furent arrosés d'essence, à laquelle on mit le feu. On eut dit des feux de la Saint Jean, tant l'avenue retentissait de cris de joie et de rires. Cette soudaine action de barbarisme mit fort en colère Laszlö qui, n'étant pas présent, n'avait pu s'y opposer. Ayant organisé la garde pour la nuit, il s'engagea dans l'immeuble du coin avec le reste de ses hommes. La vieille dame conversait avec ses voisins sur le palier. Lorsqu'elle aperçut la petite troupe qui montait l'escalier elle se précipita chez elle et s'enferma à double tour. Quand elle se résolut enfin à rouvrir, ce fut dans un entrebâillement minuscule qu'elle souffla, d'une voix lasse:

– Qu'est-ce que vous voulez encore? Vous ne pouvez pas me laisser en paix, après avoir tout démoli chez moi?

– Croyez bien, ma chère dame, que ce n'est pas pour notre plaisir que nous sommes ici. Votre appartement a une situation exceptionnelle pour nous: il commande la rue et l'avenue.

– Pourquoi le mien? Il y a cinq étages et ils ont tous la même disposition?  
– Parce que vous êtes au premier et que vous disposez de trois pièces pour vous toute seule.  
– Mes locataires viennent juste de partir et j’en attends d’autres incessamment.  
– Je ne pense pas qu’ils viennent cette nuit... Alors, je vous en prie, soyez gentille et laissez nous passer.

Elle baissa les bras et une vingtaine d’hommes s’engouffrèrent chez elle.

– Nous allons provisoirement établir ici notre centre d’opérations, dit Laszlö en retirant son casque pour la première fois depuis le début de l’après-midi.

– Lieutenant Szabacs!

– Colonel!

– Essayez d’entrer en contact avec les autres unités ... D’autre part: qui connaît bien le quartier?

– Moi: j’y suis né, colonel, dit un jeune homme d’une vingtaine d’années, qui se prénomma Elmer.

– Elmer, sauras-tu faire la différence entre un char Russe et un char Hongrois?

– Tout de même, colonel!

– A part les gros ce sont les mêmes... Quand tu en vois de chez nous, tu entres en contact pour obtenir des informations... voici un mot de passe.

Il sortit un petit calepin de sa poche, en déchira une feuille sur laquelle il griffonna un mot et appliqua un tampon. Se retournant vers la vieille dame affalée dans un fauteuil, il lui demanda:

– Puis-je savoir votre nom, Madame?

– Et pourquoi donc, monsieur le vandale?

On rit.

– Pour pouvoir m’adresser à vous, autrement que par un vague Madame.

– Vous ne voulez pas mon prénom, en plus?

– Votre nom de famille simplement.

– Rados, finit-elle par laisser tomber.

– Madame Rados, reprit Laszlö avec beaucoup de patience, nous avons un certain nombre de choses à vous demander.

– Je me plaignais d’avoir six personnes chez moi avant, j’en ai vingt maintenant! alors, vous pensez bien... tout m’est égal à présent!

– Avez-vous des vieux journaux?

– Vous voulez faire du feu?

– Simplement boucher les trous.

– J’en ai même d’avant-guerre ou une pareille chose ne se serait jamais produite: je vous aurais tous fait arrêter par la police... elle défendait les honnêtes gens à l’époque.

– Où sont vos journaux, madame Rados?

– Dans la cuisine.

– Nous autorisez-vous à nous servir de votre cuisine pour faire à manger?

– Je ne vois pas pourquoi vous me demandez tout cela, puisque de toute façon vous le ferez... faites comme chez vous puisque vous vous croyez chez vous.

Bien que l’attitude de la vieille dame l’indisposât un peu, Laszlö restait calme, car il la comprenait: il arrive un âge où on ne peut plus s’adapter; il s’imaginait sa mère dans de telles conditions!

– Quoi encore?

– Avez-vous le téléphone?

– Quelle question! Je ne suis pas une sauvage, moi.

Elle se leva alors brusquement et, bousculant tout le monde sur son passage, elle traversa la cuisine, entra dans sa chambre, ferma la porte derrière elle à la volée puis en ressortit quelques instants plus tard.

– Vous pouvez téléphoner dans ma chambre, monsieur le sans-gêne... faites attention au parquet... avec vos grosses bottes!

Le parquet luisait effectivement. Des patins en feutre étaient disposés à l’entrée du capharnaüm où M<sup>me</sup> Rados entassait les souvenirs de toute une vie. En glissant, Laszlö se dirigea vers le télé-

phone qui était lui-même une pièce de musée –sa mère avait le même à la maison: il en fut tout attendri.

Ce fut Julia qui lui répondit:

– Ah! monsieur Laszlö, où tout cela va-t-il nous mener?

– Je n'en sais pas plus que vous, ma bonne Julia, Eva est-elle là?

– Je vous la passe: la pauvrete se fait un sang d'encre!

Pendant l'attente, Laszlö jeta un coup d'œil par la fenêtre. Les bougies brûlaient toujours; il n'y avait plus que les soldats et quelques curieux dans la rue; d'une fenêtre à l'autre des voisins conversaient; on n'entendait plus de coups de feu.

– Laszlö, où te trouves-tu?

Il lui expliqua et lui fit un résumé du combat. Elle lui parut très calme et lui confirma que son père faisait bien partie du gouvernement. Il n'allait pas rentrer de quelques jours; sa mère voulait aller le rejoindre. Puis, elle eut une phrase qui l'étonna:

– Je préférerais être à ta place qu'ici... dans une telle situation il n'y a pire que l'inaction.

On frappa à la porte de la chambre.

– Colonel, le lieutenant est de retour.

Laszlö raccrocha peu après. En traversant la cuisine, une bonne odeur le saisit aux narines; Istvan s'affairait au fourneau.

– Vous n'êtes pas bon qu'au lancer de pierre à ce que je vois!

– Il fallait bien les faire cuire mes oiseaux! répondit Istvan en riant d'un rire aussi large que lui.

En sortant de la cuisine, il fut tout étonné de voir M<sup>me</sup> Rados en grande conversation avec deux soldats; elle semblait les écouter avec une attention passionnée. Il entraîna le lieutenant dans un coin.

– J'ai pu obtenir un contact avec le capitaine Varga. Il n'est pas très loin d'ici, dans la rue Ferenc. Eux aussi ont eu un accrochage avec des Staline et des T 34. Il a pu intercepter des messages opérationnels des Russes. Il semblerait qu'ils ont consigne de se cantonner dans les grandes avenues, uniquement, en attendant de recevoir des renforts d'infanterie.

– Pas de nouvelles des autres groupes?

Un civil qui les écoutait intervint:

– J'ai entendu à la radio qu'un engagement de blindés avait eu lieu près du pont Petöfi, afin d'interdire aux nôtres de prendre position sur l'île Csepel. Les Popov ont pas mal dérouillé, paraît-il.

– Avez-vous la radio, Madame Rados?

– Je l'avais... mais ils me l'ont cassé... ils m'ont tout cassé... des bien pires vandales que vous!

– Merci du compliment, Madame Rados.

Cette fois elle rit.

On dressa un plan d'opérations pour le lendemain. Laszlö pensait que si on arrivait à déplacer les Staline pour les mettre en travers on aurait une barricade idéale.

– Il nous faudrait une grue!

– Je peux peut-être vous trouver cela, dit un civil.

– Le rata est prêt, cria-t-on de la cuisine.

Un des hommes sortit en portant à bout de bras un récipient fumant.

– On va mettre un journal par terre pour poser la gamelle dessus... tant pis on mangera avec les mains ... A la guerre comme à la guerre.

– Je vais quand même vous donner une assiette et une fourchette à chacun, dit M<sup>me</sup> Rados.

On ouvrit une bombonne de vin dont on leur avait fait cadeau. L'instant fut fort apprécié.

Dans le silence de cette reposante restauration retentirent des cris.

“Salaud!”... “Ne le laissez pas entrer!”... “Coupez-lui les couilles!”

Laszlö courut à la fenêtre. Un homme au manteau de cuir tentait inutilement de se dégager d'un groupe de personnes qui gesticulaient.

– Combien en as-tu sur la conscience, hein, combien?

D'un coup de tête, l'homme arriva à se dégager. Un coup de feu l'arrêta dans sa course grotes-

que.

– Certainement un AVH, dit une voix près de Laszlö.

– Et ce ne sera pas le seul règlement de compte cette nuit, répondit-il.

Après un dernier coup d'œil au ciel étoilé, il s'apprêtait à refermer la fenêtre lorsque son attention fut attirée par une ombre qui venait de déboucher au coin de la rue. Son accoutrement (pantalon en tire-bouchon, veste trop grande aux manches retroussées, casquette recouvrant les oreilles) lui fit penser à un déguisement, ce qui maintint son attention. Deux personnes stationnaient encore dans la rue, l'une d'entre elles pointa du doigt vers la fenêtre où se trouvait Laszlö. Lorsque l'ombre leva la tête dans la direction indiquée, il reconnut Eva. Il se précipita vers la porte et descendit l'escalier en courant. Elle avait franchi le seuil et tendait vers lui son beau visage moitié grave moitié riant. Il la prit aux épaules.

– Tu es folle.

– Oui, répondit-elle simplement en le regardant d'un drôle d'air.

Elle était effectivement si drôle avec sa drôle de casquette et son drôle de costume qu'il ne put s'empêcher de rire, avant de la prendre dans ses bras... La casquette tomba pendant leur étreinte fougueuse.

Ils remontaient l'escalier lentement en se tenant par la main.

– Comment as-tu pu imaginer que j'allais rester un moment de plus à la maison sachant où tu étais?

– J'aurais pu être dans mon char.

– Je t'aurais rejoint dans ton char.

– J'aurais pu être sur le toit ...

– Je serais montée sur le toit!

– Pas moyen de vous échapper, Mademoiselle Gzabor; c'est la corde au cou.

– C'est la corde et les bras.

Ce disant, elle se précipita pour lui passer les deux bras autour du cou et l'embrassa passionnément.

Sa fatigue et son pessimisme s'en étaient allés tout d'un coup.

C'est en riant qu'il entrèrent dans l'appartement. Les hommes se préparaient pour la nuit; tous les yeux se braquèrent sur elle. Laszlö la présenta: "M<sup>elle</sup> Gzabor, ma fiancée".

– Hourra pour la fiancée du colonel!

– Elle nous servira d'infirmière.

– Hourra pour l'infirmière!

Intrigué par ce raffut, Istvan était sorti de la cuisine où il terminait les rangements; les bras lui tombèrent le long du corps en la voyant; il ne ressentit rien qui ressemblât à de la jalousie, mais au contraire une grande joie à l'idée que désormais il allait la voir tous les jours, pouvoir lui parler, lui rendre service, l'approcher, voir ses yeux se poser sur lui. Jamais il ne l'avait trouvée aussi belle; en la regardant, il sentit son cœur fondre et une immense force l'envahir.

Laszlö avait fini par s'assoupir dans son fauteuil –il avait refusé le lit que lui proposait M<sup>me</sup> Rados. Eva à moitié allongée à même le sol, reposait sa tête contre ses cuisses. Au milieu de la nuit on vint le tirer par le bras. Il ouvrit les yeux: un des hommes lui soufflait à l'oreille:

– Les Russes sont là.

– Qu'est-ce que tu dis?

– Ils viennent seulement chercher leurs morts.

Laszlö se leva lentement, soulevant délicatement la tête d'Eva qui poussa un grognement, puis s'approcha de la fenêtre. La nuit était claire. Trois grosses voitures arborant une immense croix rouge stationnaient près des chars immobilisés. Des brancardiers venaient de sortir des véhicules. Laszlö imaginait aisément les sentiments de ces hommes à la vue de leurs camarades brûlés après les combats. C'est par de tels actes perpétrés de chaque côté que la haine allait se développer et rendre les combats féroces.

En rentrant il installa Eva sur le fauteuil et s'allongea par terre

Il se réveilla au lever du jour, puis descendit dans la rue, suivi peu après par tous les hommes. Istvan s'arrangea pour sortir le dernier, ne pouvant ôter ses yeux du spectacle d'Eva endormie dans le fauteuil. Une idée folle lui vint. S'approchant du fauteuil, il se pencha au dessus du visage de la jeune fille et déposa deux baisers tremblants, l'un sur le front, l'autre dans les cheveux. Quand il se releva, il vit M<sup>me</sup> Rados qui le regardait, les yeux écarquillés en grand. Comme un voleur, il rentra la tête dans les épaules et se précipita dans l'escalier.

Le bruit des moteurs que l'on faisait chauffer réveillèrent les habitants du quartier qui se précipitèrent aux fenêtres, croyant à une nouvelle attaque des Russes. Les plus vaillants descendirent et bientôt toute l'avenue retentit du remue-ménage et des bruits qui accompagnèrent le déplacement des blindés soviétiques –la grue promise était là. L'opération touchait à sa fin quand on cria aux fenêtres: "un char descend la rue Petöfi"<sup>19</sup>.

A cette heure de la matinée, ce ne pouvait être qu'un des leurs. En précaution, Laszlö fit tout de même prendre position aux siens. C'était en effet un T 24 hongrois. Debout près de la tourelle, le jeune Elmer faisait de grands signes. L'adjudant qui commandait le blindé vint faire son rapport à Laszlö. Il faisait partie d'un groupe de trois. Les deux autres avaient été entièrement détruits dans un engagement. Il venait se joindre à eux.

La barricade fortin était prête. Les quatre Staline mis en travers barraient l'avenue. Par chance deux des canons de 150 étaient encore utilisables. Ajoutés aux T 24 hongrois, l'ensemble donnait une impression d'invincibilité, qui réjouissait le cœur des habitants.

" Les maudits Popovs allaient voir ce qu'ils allaient voir!"

Cependant que dans la rue, un petit déjeuner s'improvisait pour les combattants –des tables avaient été posées sur des tréteaux en plein milieu de la rue– Laszlö remonta à l'appartement.

Eva était tranquillement en train de déjeuner avec M<sup>me</sup> Rados. Il se joignit à elles.

– J'étais en train de dire à votre Eva qu'elle avait de la chance d'avoir encore sa nounou. Il y a longtemps que j'ai dû abandonner la mienne. Elle a vite trouvé une place... chez un ministre ou quelque chose comme cela. C'est grâce à elle que j'ai encore quelques bonnes choses comme le café et la confiture, qui me font un peu mieux passer la vie... elle vient me voir tous les mercredis... sauf cette semaine, à cause de tous ces événements.... Que se passe-t-il au juste? Je n'y comprends pas grand-chose... Est-il vrai que les Russes nous ont attaqués en traîtres? –ce qui ne m'étonnerait pas d'eux– et qu'ils veulent détruire Budapest?

– C'est effectivement ce qui risque d'arriver si nous résistons!

– Est-ce si important que cela vaille la peine de détruire une si jolie ville?

– C'est un problème vieux comme le Monde, chère Madame Rados! Faut-il tout accepter pour éviter une guerre? Faut-il toujours s'incliner devant la Force? S'il en était ainsi, le Monde n'aurait guère évolué depuis les premiers temps!

– Avez-vous des enfants, Madame Rados? demanda Eva.

– Non hélas! Mon mari était un grand médecin; j'étais sa plus proche collaboratrice; nous avons tout sacrifié au travail. Quand il est mort, j'étais encore jeune. J'ai amèrement regretté! Croyez-moi: ne faites pas cette bêtise.

– Je n'en ai pas l'intention, déclara Eva, en prenant délibérément la main de Laszlö.

En d'autre temps cette évocation l'aurait sans doute ému, mais cette projection sur un avenir qui jamais ne lui avait paru aussi bouché ne lui semblait pas de mise.

Il se leva:

– Madame Rados, croyez bien que nous sommes désolés d'avoir ainsi perturbé votre vie: c'est le hasard qui l'a voulu.

– Pas le hasard, colonel... Dieu: c'est Dieu qui nous envoie tous ces malheurs, pour l'avoir délaissé.

---

<sup>19</sup> Rue parallèle à l'Avenue Tanacs

Il la laissa à ses croyances: elle lui rappelait tellement sa mère!

– Tu devrais essayer de téléphoner à ton père, Eva, c’est le seul moyen de savoir exactement ce qui se passe.

Puis il descendit.

Un attroupement s’était formé autour d’un homme qui avait amené, symbolique relique, un morceau de la statue de Staline, abattue l’avant-veille par un peuple euphorique et débitée à coup de marteau. Il racontait:

“On est parti avec des camions en direction de la place Hösük, où se trouvait la statue de ce sauld de Joseph. On l’a entouré de câbles. Il s’est vite trouvé par terre, l’enfoiré. A coups de marteaux, on l’a cassé en mille morceaux: en voici un. Rendez-le moi: j’y tiens. Le plus drôle, c’est qu’il y avait deux tanks Popov tout près: ils n’ont pas bougé... si ça se trouve, ils trouvaient cela très bien, ce sont encore eux qui ont le plus souffert du plus grand criminel que la terre ait jamais porté!”

Puis on s’était mis à commenter les émissions de Radio Free Europe qui annonçait pêle-mêle la libération du cardinal Mindszenty, la menace de bombardement des Américains, le soulèvement des pays frères et dénonçait Nagy comme traître. Les avis étaient partagés. Laszlö n’osait pas dire ouvertement à ses hommes son pessimisme profond qui ne l’empêcherait certes pas de faire ce qu’il considérait comme son devoir, et de le faire à fond. Il y aurait cependant une grande différence entre lui et eux: c’est que tout au long de ces combats ce n’est pas la haine qui l’habiterait mais bien plutôt une immense tristesse d’en être arrivé là.

Eva eut beaucoup de mal à joindre son père. On la renvoya de poste en poste. A chaque fois elle dut décliner son identité. Plusieurs fois elle fut tentée d’abandonner. Sa ténacité finit cependant par aboutir.

Son père semblait tout ému de pouvoir lui parler.

– Je suis avec Laszlö, commença-t-elle, et elle entreprit de lui faire le résumé des événements dont elle avait eu elle-même connaissance par bribes. Il voudrait savoir où nous en sommes. Il y a tellement de nouvelles contradictoires ...

– Il m’est difficile de faire le point. Le Parlement est bloqué par les troupes soviétiques. Toutes les communications sont interceptées et nous sommes certainement sur écoute. Dans ces conditions, que te dire? Les rapports qui nous parviennent sont-ils exacts? Ne sont-ils pas inspirés? Je peux toutefois te dire que Nagy a réussi à persuader les envoyés de Moscou, Mikoyan et Souslov, que Gerö constitue un obstacle à toute tentative d’apaisement. Son cas me semble réglé. Pour le reste ...

– Et ces rumeurs de retrait des troupes soviétiques?

– Il semble qu’un préalable soit posé: le dépôt des armes. La question est bien sûr de savoir s’il faut faire confiance... Et toi, comment prends-tu tout cela? Je suis content que tu sois près de Laszlö: je l’estime beaucoup... puissiez-vous voir un jour ce que je ne verrai sans doute pas: une Hongrie où il fait bon vivre pour tous.

A ce moment, elle crut noter un étranglement dans la voix de son père et une forte émotion l’envahit, car, jamais elle ne l’avait vu manifester ce qu’il appelait de la ‘sentimentalité malséante’.

Il continua, cette fois avec un réel sanglot dans la voix:

– Je t’embrasse, mon Eva. Je t’embrasse très fort, comme je t’aime. (Et il raccrocha brutalement.)

Toute la tension accumulée les jours précédents rompit les derniers barrages et elle éclata en sanglots, comme une petite fille, comme la petite fille adorée à sa façon par son père.

Elle commençait à se calmer lorsqu’elle se rendit compte qu’elle n’avait pas même demandé des nouvelles de son frère... pas davantage que son père ne lui en avait parlé: mauvais présage. M<sup>me</sup> Rados était là, avec un gant de toilette trempé dans l’eau froide, prête à la consoler. Ah, vraiment, elle s’en souviendrait de ces journées!

Ressentant soudain le besoin de respirer le calme de Laszlö, Eva descendit pour lui relater son entretien téléphonique. Sur le moment, il ne fit aucun commentaire, restant longtemps songeur.

– Et Andreas? finit-il par demander.

Serrant les dents pour ne pas se mettre à nouveau à sangloter, Eva répondit négativement de la

tête.

Une heureuse diversion vint les soustraire à leurs préoccupations familiales. Les civils étaient de plus en plus nombreux à vouloir se procurer de l'essence auprès de l'armée pour fabriquer des cocktails Molotov. Si la décision de donner suite à cette demande était certes grave, il n'en restait pas moins qu'un tel appoint ne pouvait être négligé. Laszlö connaissait bien cette arme du pauvre pour l'avoir utilisée chez les partisans. Elle était redoutable contre les chars, surtout lancée d'une certaine hauteur. Il donna son aval, avec pour seule condition de veiller à bien sélectionner les personnes.

La matinée se passa en une longue attente énervée, meublée par toutes sortes de fausses nouvelles. On écoutait Radio Free Europe qui ne cessait de s'en prendre au 'traître' Nagy, 'assassin du peuple' et de prodiguer ses encouragements aux 'combattants de la liberté'. Mais personne n'était vraiment dupe. Il avait toujours été facile de résister à l'arrière, à l'étranger de surcroît ... Une marche militaire éclata, prélude à une 'extraordinaire, merveilleuse nouvelle'... "Le Cardinal Mindszenty a été libéré au cours de la nuit"<sup>20</sup>.

La nouvelle de la libération du vieux cardinal produisit une impression considérable. Les commentaires allaient bon train. Les vieilles personnes, des femmes essentiellement, se signaient et rendaient grâce au Ciel, cependant qu'une phrase d'un jeune ouvrier illustra mieux que tout le divorce qui existait entre les générations: "Ce vieux 'schnock' aurait bien pu rester où il était: il va encore foutre la pagaille comme avant".

On écoutait aussi Radio Budapest, la radio nationale. A la suite d'une mise en scène identique, une grande nouvelle fut également promise. Ce fut Nagy lui-même qui en fit l'annonce. On s'attendait au retrait des troupes russes, mais il ne s'agissait que de la démission de Gerö. En d'autres temps la joie populaire eut éclaté; cette fois on fit la moue sur la réalisation d'un rêve qui semblait impossible il y a peu. Et ce serait ainsi tout au long de ces journées folles. On ne cesserait de vouloir aller toujours plus loin, plus haut, vers des cimes inaccessibles, en négligeant des acquis dont l'annonce aurait, peu avant, étouffé dans l'œuf la Révolution.

En début d'après-midi, des coups de canon se firent entendre. Peu après la rumeur s'amplifia: la bastion de l'île Csepel venait d'être attaqué par une cinquantaine de chars. Les choses étaient désormais claires. Le petit camp retranché de l'avenue Tanacs devait lui aussi se préparer à une attaque.

Elle ne se fit pas attendre. Majestueux, des 'Staline' s'avançaient aux deux extrémités de l'avenue. Quelques francs-tireurs firent voler des bouteilles d'essence. Mais, mal préparées ou mal lancées, elles s'écrasèrent sur le sol. Les tireurs isolés firent maladroitement usage de leurs maigres munitions.

Laszlö déclencha le tir le premier. Les deux canons de 150 pris à l'ennemi lors des combats de la veille tonnèrent, à la grande surprise de l'adversaire qui ne croyait avoir en face de lui que les 75 des T 24. Le char de pointe, au nord, se mit en travers, une chenille démolie, obstruant l'avenue. Au sud, le tir fut moins bien ajusté. Le char soviétique eut tout loisir de riposter, détruisant l'un des canons de 150. Il était illusoire de penser atteindre l'ennemi avec les 75, d'autant plus qu'instruits par les combats de la veille, les chars s'étaient arrêtés à bonne distance. Laszlö fit entrer en action le commando d'Istvan. Au sud, le premier char fut touché par le bazooka d'Istvan lui-même; de la fumée sortit du blindé, la tourelle s'ouvrit, un homme émergea armé d'une mitrailleuse. Quelques bouteilles enflammées s'abattirent sur lui, l'une d'elles pénétra à l'intérieur, explosant avec fracas. Le char se mit à brûler et la fumée empêcha le second d'intervenir. A son tour, il fut pris pour cible. Profitant de la confusion que provoquait le jet des cocktails Molotov ainsi que la fumée, deux jeunes garçons d'une quinzaine d'années tout au plus, faisant preuve d'une audace folle, montèrent sur

---

<sup>20</sup> Faux, il ne sera libéré que le Mardi 30 Octobre

le second blindé, l'arrosèrent d'essence, réussirent à lancer deux petites bouteilles à l'intérieur, mirent le feu, sautèrent et, après une course folle en zigzag, s'aplatirent près du premier qui continuait à émettre une fumée intense. Leur objectif explosa. Remplis d'une fierté immense, oublieux soudain du danger, ils se levèrent et partirent; levant les bras en signe de victoire, en direction de l'immeuble, face au second char, ne voyant pas que la mitrailleuse lourde du troisième manœuvrait doucement dans leur direction. Des fenêtres des immeubles, des cris jaillirent mais ils n'y prêtèrent pas attention, continuant à bomber le torse. On vit soudain deux hommes courir en rasant les murs, une mitrailleuse lointaine faisant voler les gravats autour d'eux.

L'un d'eux portait un tube d'acier, c'était Istvan. Il mit un genou en terre, servant de support à l'arme: le projectile fit mouche au moment même où la mitrailleuse commençait à tirer. Sous le choc, la coupole du char s'ouvrit. Istvan bondit et lança coup sur coup deux grenades à l'intérieur. La mitrailleuse s'était tue. Il revint lentement vers les deux garçons qui le regardaient venir, médusés. Arrivé près d'eux, il leur balança deux gifles retentissantes assorties du commentaire: "les actes d'héroïsme n'excusent pas la connerie".

L'avenue n'était plus que fumée, explosions, rafales sèches. Saoulés par les bruits et les odeurs, jeunes et vieux, hommes et femmes, n'hésitaient pas à descendre dans la rue pour se saisir des armes laissées par les victimes. A ce jeu dangereux, les gamins se montraient les plus vifs, peut-être aussi les plus inconscients.

Au bout d'une heure de combat, les chars soviétiques rebroussèrent chemin, non sans arroser à l'aveuglette murs et fenêtres. Le bruit diminua, l'atmosphère s'éclaircit. Ceux qui s'étaient terrés au fond de leurs appartements pendant les échanges montraient le bout du nez et commentaient avec importance ce qu'ils n'avaient pas vu ...

L'allégresse générale gonflait de fierté soldats et civils:

– Ils croyaient peut-être se promener!

– Ils savent maintenant ce que c'est que des Hongrois en colère!

Au milieu de cet optimisme chauvin, Laszlö restait de marbre. Les Russes ne pouvaient en aucun cas se permettre de perdre la face. Et de tout manière, personne ne savait ce qui se passait ailleurs dans la capitale, pas plus que dans le reste du pays.

Une nouvelle fois, les habitants étaient dans la rue. Victuailles et boissons refirent leur apparition.

Un char fumait encore et des dizaines de cadavres jonchaient la chaussée. Toutes ces vies inutilement fauchées en ces derniers beaux jours d'automne.

– Alors, colonel, vous pouvez être fier de votre succès.

Laszlö hocha la tête en présence de celui qui l'interpellait: un vieil homme d'une soixantaine d'années qui se tenait droit comme un bouleau.

– J'étais officier moi-même, continua-t-il. J'ai fait la campagne de Russie et je n'en ai pas honte... quand on voit ce qui se passe maintenant! J'ai dû me taire pendant de nombreuses années, mais je savais qu'un jour ou l'autre, ils montreraient leur vrai visage; les Cosaques ont toujours été des sauvages.... tenez-bon, croyez-moi, ils finiront par lâcher. Déjà le monde entier s'indigne de leur trahison.

Laszlö ne lui répondit pas, car, d'une part, ce n'est pas le retour de ce genre de personnage qu'il souhaitait, d'autre part, le fait qu'un ancien officier de la Légion d'Horthy ait pu se trouver encore en liberté lui paraissait suspect. L'apparition d'Eva à la porte d'un immeuble lui permit une échapatoire facile. Il se dirigea vers elle.

Le visage de celle-ci, noir de poussière et de fumée, s'éclaira d'un sourire à son arrivée. De la main elle eut un geste de lassitude.

– C'est atroce, Laszlö!

– Je ne le sais que trop, ma chérie: la guerre n'est réjouissante que pour ceux qui se contentent de la commenter.

– Nous avons aménagé un grand salon. Ils sont au moins une trentaine à l'intérieur, tous blessés

par l'explosion d'un char. Les blessures sont horribles, la plupart au ventre et au thorax. Il y a un jeune lieutenant Russe, tout jeune, tout blond; les deux jambes déchiquetées. Bela va essayer de l'amputer. Dans mon Russe hésitant je lui ai demandé:

“Pourquoi... pourquoi tout cela?”

“Je ne sais pas Madame, je ne sais pas: je ne fais qu'obéir”.

Ses yeux restaient secs; on n'y lisait aucune animosité; rien qu'une réelle détresse qui n'était pas seulement due à la souffrance. Je n'ai pas voulu assister à l'opération: c'est pourquoi je suis sortie. Bela est un étudiant en médecine qui m'a apporté son concours pour créer cette petite antenne. Nous n'avons pas grand-chose comme matériel. C'est lui qui m'a aidée à porter l'officier Russe; les autres ne voulaient pas s'en charger. “Laissez le crever, ce salaud”, disaient-ils. Bela s'est fâché tout rouge et leur a lancé: “Un médecin ne connaît pas les races, il ne connaît que les hommes. Si vous touchez à un seul de ses cheveux, je vous laisse tous crever dans votre coin, car vous vous seriez montrés pires que des chacals!”

Eva se tut. Laszlö lui passa un mouchoir sur le front où perlaient quelques gouttes de sueur. Il lui montra les traces noires. Elle sourit. Pendant un instant ils furent seuls dans un monde en flammes.

Le premier avion passa dans un bruit de tonnerre. Il rasait les toits, crachant de toutes ses mitrailleuses. Les balles ricochaient sur les murs, sur les trottoirs, déclenchant un début de panique. On le vit monter dans une courbe élégante, haut dans le ciel, le panache de fumée du réacteur matérialisant la figure dans l'azur. Des dizaines de personnes étaient déjà à terre. Chance ou pressentiment, Laszlö avait peu avant porté les yeux au ciel. Apercevant un point noir qui grossissait rapidement, il empoigna soudain Eva et ils coururent se réfugier dans une entrée.

Au second passage, le Mig attaqua aux fusées; deux d'entre elles firent mouche sur le blockhaus d'acier. L'un des chars fut soulevé par l'explosion et pivota sur lui-même. Il fit un dernier passage et partit. Laszlö en profita pour rejoindre son char dans lequel il s'enferma.

Peu après, ce fut le tour d'un avion léger qui survola l'avenue à faible vitesse, sans se soucier de tireurs éventuels. Il lâcha une bombe en plein milieu de la fortification improvisée. L'explosion fut terrifiante. Toutes les vitres furent soufflées dans le voisinage; des persiennes en fer, arrachées, volèrent à travers l'avenue. Le char où se trouvait Laszlö fut ébranlé par le souffle. Il fit mettre les mitrailleuses en batterie, pointées vers le ciel et ils attendirent.

Un point brilla dans le soleil: en un instant il fut sur eux. Les fusées s'écrasèrent contre l'immeuble en face, y déclenchant un début d'incendie; ils n'avaient pas eu le temps de tirer. Un deuxième Mig fit un passage, accueilli cette fois par des tirs en provenance des fenêtres! Autant vouloir abattre un aigle avec un lance-pierres.

Le même petit avion reparut, volant au ras des toits. Parvenu à la hauteur de la rue Klostacs il s'éleva dans le ciel, effectua un virage serré, puis, s'alignant, il piqua soudain sur le groupe de chars de Laszlö. Le premier, le sien précisément, fut touché de plein fouet. Après son piqué l'avion avait repris de l'altitude mais, atteint par un tir de mitrailleuse, on le vit peu après s'abattre en flammes.

Il était presque minuit, ce 27 octobre, quand Istvan, soutenant Laszlö enveloppé dans une couverture, sortit de l'immeuble, accompagné d'Eva.

A la suite du coup porté au char du colonel, deux hommes s'étaient précipités pour sortir leur officier inanimé. Emmené aussitôt dans l'infirmierie de fortune également installée dans l'appartement de Madame Rados, le blessé ne reprenait toujours pas connaissance. Alertée par les soins d'Istvan, Eva, dont la résistance avait déjà été mise à rude épreuve tout au long de la journée, crut défaillir à la vue de ce visage livide:

– Mais il est mort! s'exclama-t-elle.

On alla chercher Bela en toute urgence. Après avoir examiné le blessé, il la rassura: l'évanouissement n'était dû qu'au choc, la boîte crânienne semblait intacte.

– Est-il transportable? lui demanda aussitôt Eva.

– Pourquoi?

- J’aimerais l’emmener chez nous, il y a là-bas plusieurs personnes qui pourraient s’en occuper.
- Je le pourrais moi aussi, dit Madame Rados d’un ton vexé.
- Je n’en doute pas, Madame, mais j’aime mieux l’emmener chez moi.
- Je comprends, dit-elle.
- C’est loin? demanda l’étudiant.
- Une demie-heure, trois quarts d’heure peut-être!
- C’est vous qui allez le transporter?
- Ben!
- Ce sera moi, dit Istvan qui avait assisté en silence à la scène, j’habite tout près. Je connais bien le chemin.

Il y avait une telle gratitude dans le regard qu’elle lui adressa qu’il y trouva sa meilleure récompense.

Moins d’une heure après, le singulier trio se trouvait devant la porte des Gzabor. On avait fait enfiler à Laszlö une chemise et un pantalon de Monsieur Rados, au cas où... Ce fut une bonne précaution car ils furent interceptés par une patrouille Russe. Eva, morte de peur, eut cependant la force de s’adresser dans leur langue au chef de détachement et de lui faire son plus beau sourire. Il se contenta d’entrouvrir la couverture et, rassuré par les habits civils, il leur conseilla de rentrer bien vite, allant même jusqu’à leur proposer une escorte. Eva les remercia le plus chaleureusement possible mais refusa leur offre. Un peu plus loin, elle s’adressa à Istvan: “ouf, nous avons eu chaud”. Premières paroles qu’elle prononçait depuis le départ. A part cette alerte, les rues, après les combats de la journée, se retranchaient dans un calme paradoxal.

Julia ouvrit après maintes précautions. La vue du corps inerte ne manqua pas de l’affoler. On porta Laszlö dans la chambre d’Eva, cette chambre qu’Istvan avait tant et tant de fois contemplée de l’extérieur ...

Ce dernier ne voulut rester à aucun prix. Habitant tout près, il voulait voir ce que devenaient ses logeurs. Il reviendrait le matin. Si toutefois, la demoiselle tenait à retourner ‘là-bas’, il se proposait de la raccompagner. Devant une telle éventualité, le ‘non’ de Julia fut catégorique:

- Il ne manquerait plus que ça!

En le remerciant, elle le poussa vers la porte. Tout juste si Eva put lui glisser un “je ne sais pas comment j’aurais fait sans vous !” Istvan partit, le cœur gonflé de joie.

Julia renaissait. S’activant aux fourneaux, elle se mit à bavarder et à questionner sa ‘petite’ Eva. Elle était seule avec Kati car, en début d’après-midi, Endre avait téléphoné.

- Je ne sais pas ce qu’ils se sont dit, tu sais bien qu’on me cache tout, mais ta mère est partie avec un sac, me disant simplement qu’elle allait essayer de le rejoindre, que de toute façon elle ne supportait plus de rester cloîtrée à la maison, et moi alors je reste bien et je supporte.

Eva se laissait volontiers prendre, cette nuit, à ce flot de paroles. Elle pouvait enfin souffler. Cela lui rappelait les nombreuses fois où, enfant, elle restait des heures à écouter Julia pendant que celle-ci préparait les repas. La réalité fut prompte à reprendre le dessus lorsque la servante soupira:

- Si seulement on avait des nouvelles d’Andreas! Ce serait malgré tout presque comme avant ...

Eva sentit brusquement sa fatigue. Elle gagna sa chambre. “Va te coucher, lui avait dit Julia, je veille sur la maison”. Laszlö ne s’était toujours pas réveillé, mais ses traits paraissaient beaucoup plus détendus, et surtout, il respirait avec facilité. Eva se glissa sous les draps, à ses côtés, sans même se déshabiller. Elle s’endormit comme une masse.

lui ayant laissé une mauvaise impression. Ne s'était-il pas laissé aller jusqu'à dire que c'était peut-être la dernière fois qu'il lui parlait?

Le calme régnait dans la rue Vaci, parallèle aux quais. Seuls quelques groupes, principalement de vieilles personnes, commentaient sur le pas de porte les événements. Tous les magasins étaient fermés et la plupart des appartements gardaient leurs volets clos. Aucun combat n'avait manifestement eu lieu dans cette rue. On entendait au loin des coups de feu, des explosions.

Lisa arriva sans difficulté à la place Kossuth, face au Parlement. Un cordon de soldats gardait l'édifice. Parvenue aux escaliers centraux, un soldat, par mitrailleuse interposée, lui fit savoir qu'elle ne pouvait aller plus loin. Un gradé, la prenant par le bras, voulut l'emmener. Lisa résista. Comme l'officier commençait à se sentir ridicule devant ses hommes de troupe qui souriaient franchement, il consentit à l'écouter. Dans un russe très correct, elle lui expliqua que son mari se trouvait à l'intérieur, qu'il n'était plus très jeune et qu'il avait besoin d'elle. Ils n'avaient qu'à la fouiller. On lui demanda son nom, son adresse, qui elle allait voir et pour quelles raisons. On voulut également savoir ce qu'elle pensait de cette déplorable émeute fasciste. Elle laissa supposer qu'elle ne l'approuvait pas. Lisa obtint enfin la permission, après de nombreuses allées et venues entre une tente de commandement installée sur la place et les escaliers. On la chargea d'un message: "Puisque votre mari est quelqu'un d'important au gouvernement, dites-lui que les soldats russes sont profondément pacifistes. Dites-lui que dès la fin des combats, fomentés par des éléments étrangers, nous rentrerons chez nous: nous sommes deux peuples frères, pourquoi se battre?" Elle pensa en elle-même que les liens de famille n'avaient jamais empêché les différends ni même la haine.

Elle dut attendre une nouvelle fois devant la porte principale de l'étage. Le froid la gagnait lorsque Endre en personne lui ouvrit. Il l'entraîna vers une petite table où ils prirent deux cafés. Ces traits tirés, ces cheveux ternes et défaits, ce visage creusé étaient ceux d'un homme soudainement vieilli.

Après avoir demandé des nouvelles de la maison, il lui raconta:

– Nous siégeons sans désespérer. Nagy se cramponne à son bureau. Il boit café sur café. J'ai beau lui dire que les cimetières sont remplis d'hommes indispensables, il prend des excitants, veut tout voir, tout contrôler, tout décider. Je ne le connaissais pas sous ce jour, mais il est vrai qu'on ne peut jamais savoir ce que le pouvoir fera d'un homme. Pris au piège entre le peuple révolté et les exigences soviétiques, notre marge de manœuvre est réduite; Nagy continue néanmoins à s'illusionner sur son pouvoir qui n'existe pas. Pour le moment, les Russes n'osent pas encore mettre en jeu toute leur puissance. Comment justifier en effet le fait de se déclarer puissance éprise de paix et, dans un même temps, celui d'écraser dans le sang une révolte populaire?

Désabusé, Endre souriait à Lisa lorsqu'on lui annonça que le président Nagy le demandait. Il la conduisit dans une petite pièce où se trouvait un divan en lui promettant de la rejoindre dès que possible.

Imre Nagy avait l'air en pleine forme. En trop bonne forme, pensa Endre. Le brillant du regard trahissait les excitants.

Il entama:

– Essayons de faire le point. Les combats se poursuivent non seulement dans la capitale, mais dans tout le pays. L'armée soviétique ne s'attendait pas à pareille résistance. On fait état, dans l'avenue Tanacs, de plusieurs chars détruits. Le bastion de l'île Csepel tient bon. A Pecs, le général Viktor Somös, avec l'aide de la population, s'est rendu maître de la ville.

Nagy continua d'évoquer la résistance désespérée du peuple hongrois. Le réflexe national jouait à fond chez tous les membres du conseil. Endre lui-même se surprit à applaudir à l'évocation de ces faits d'armes. Alors que, dans un même temps, tous tendaient ici à faire cesser les combats ...

Le pouvoir ne décidait pas, il suivait. Malgré l'exhortation de Nagy pour la reprise du travail, la grève générale avait été déclenchée. Un appel solennel au calme avait été pris comme signal pour s'emparer des Hôtels de ville et traquer la police. La demande du général Rioszcor, ministre de la Défense, de déposer les armes avait été suivie des plus violents combats depuis le début de l'insurrection.

Endre revint près de Lisa pour prendre quelque repos. Il était dérouter par cette absence de toute prise sur les événements.

La journée du vendredi fut identique. Les rapports obtenus par l'écoute des radios locales, les liaisons de l'armée –le réseau téléphonique devenant peu à peu hors d'usage– indiquaient que les appels du gouvernement n'étaient suivis d'aucun effet. Après une séance passionnée au Comité Central du Parti où Nagy s'affronta avec la majorité du groupe, le premier secrétaire Peter Gerondy affichant une neutralité prudente, le premier ministre décida de se passer d'eux. S'ils désiraient s'informer, ils le pourraient au travers de leur premier secrétaire qui était membre du gouvernement.

C'était une grande rupture avec la pratique des Démocraties populaires où le pouvoir réside effectivement dans le Comité Central, le gouvernement n'étant là que pour exécuter. Début d'une évolution qui, de concession en concession allait amener Imre Nagy à la faillite et à la mort.

Pouvait-il faire autrement, pris qu'il était pris entre les soviétiques qui à tout moment menaçait de le destituer si les combats ne s'arrêtaient pas et le peuple hongrois qui refusait de déposer les armes sans garantie!

En fin d'après-midi, il offrait le relèvement général des salaires, la suppression des normes de travail, la révision des accords commerciaux avec l'Union Soviétique. Peu après, le bastion dur de Csepel diffusait de nouvelles revendications: créations de syndicats libres, comme avant 1949; exploitation par la Hongrie de ses richesses naturelles: bauxite, pétrole, uranium etc. jusqu'alors exploitées pour le compte de la Russie.

Cette fois Nagy fut d'accord avec Gerondy pour opposer une fin de non recevoir.

En bon stratège le général Rioszcor fit une belle déclaration:

“En matière de défense, tout le génie est de savoir où mettre la ligne d'arrêt... les Russes l'avaient mis à Stalingrad: ce fut le tournant de la guerre”.

Cette maxime fut hélas ignorée, car Nagy allait fouler la vraiment ultime ligne d'arrêt en dénonçant le Pacte de Varsovie<sup>21</sup>.

Le samedi les combats reprenaient avec rage dans la capitale, alors qu'on observait un net ralentissement dans le reste du pays. Une caserne occupée par des étudiants, bombardée par l'artillerie et les chars, s'effondrait et ensevelissait sous ses décombres tous les défenseurs. De nouvelles troupes russes franchissaient la frontière.

C'est alors que se produisit l'I N E S P E R E.

Endre se reposait en fin de journée dans la petite pièce que Lisa avait aménagée en une sorte de mini-home. Il y prenait tous ses repas et y avait amené plusieurs fois Gerondy et Rioszcor que Lisa aimait bien. En arrivant il lui avait fait part de sa déception concernant

Nagy devenait de plus en plus personnel et n'en faisait plus qu'à sa tête: “il est allé jusqu'à nous imposer aujourd'hui la présence de Zoltan Rivly et Bela Ervacs.. tu te souviens d'eux?”

Lisa s'en souvenait: ils étaient les chefs des deux partis majoritaires à la chambre avant 1949.

“Peter n'a pas mâché ses mots: après ces deux-là, il ne manque plus que le Cardinal au gouvernement!”

Un huissier vint l'avertir qu'on le demandait de toute urgence.

Nagy lui parut triomphant.

– Asseyez-vous et écoutez, dit-il.

C'était l'enregistrement d'une conversation qu'il venait d'avoir avec Nikita Kroutchev lui-même. C'était assez stupéfiant. On y trouvait, comme dans tous les discours des chefs communistes à travers le monde, des professions de foi envers la paix, le rappel à la solidarité que devaient montrer les peuples frères; le danger de l'impérialisme etc... “La glorieuse armée rouge est intervenue

---

<sup>21</sup> Pacte liant les pays de l'Est : homologue de

afin de prévenir une invasion américaine imminente, (La légende de Gerö avait la vie dure) suite à un appel de votre gouvernement, afin de préserver votre liberté”.

– C’est ce que disait Hitler quand il envahissait un pays, remarqua tout bas le général Rioszcor, à l’intention d’Endre.

Le coup suivant allait être pour ce brave général, car Kroutchev n’hésita pas à accuser l’armée hongroise d’avoir tout fomenté, une armée dans laquelle trop de ci-devant aristocrates avaient conservé une fonction.

Le général faillit en avaler sa moustache. C’est tout juste s’il entendit la fin qui valait cependant la peine d’être écoutée car Kroutchev offrait ni plus ni moins qu’une trêve unilatérale de vingt quatre heures: “Lundi matin à zéro heure les troupes hongroises devront avoir rejoint leurs cantonnements. Nous n’exigeons pas qu’elles rendent leurs armes. Par contre, elles devront tout mettre en œuvre pour que plus un civil ne soit détenteur d’armes, passé ce délai. Le général Alexis Malinin prendra contact avec le général Rioszcor pour organiser cette opération”.

Rioszcor eut un sourire: il connaissait Malinin; ce n’était pas un méchant.

– Alors? s’exclama Nagy.

– Alors bravo, fit Endre et il donna le signal des applaudissements

Cette fois l’appel du gouvernement à la radio fut entendu. En fin de matinée du lendemain, les rapports indiquaient des prises de positions de plus en plus nombreuses en faveur du gouvernement. Un rapport faisait même état d’un armistice de fait entre les troupes russes et hongroises: à Györ où les insurgés faisaient parvenir des vivres aux Russes encerclés par eux.

A Budapest pendant les combats continuaient, sporadiques, mais ils n’étaient plus le fait de l’armée.

Les troupes russes qui avaient pris position sur la place du Parlement d’où tout était parti, se retirèrent également en fin de matinée.

Timidement quelques civils vinrent manifester leur confiance à l’équipe qui avait réussi ce tour de force.

Quant aux membres de l’équipe eux-mêmes, ils n’aspiraient plus qu’à une chose: c’est de quitter cet endroit où ils avaient vécu des heures si dramatiques.

17

Des nouvelles d’Andreas

Dès le dimanche matin, Lisa avait rejoint l’appartement, peu après que les troupes russes eussent libéré la place. En fin d’après-midi, Endre retrouva également l’air libre avec bonheur. La nuit approchait, il faisait froid; le ciel couvert laissait pressentir la neige. Il releva le col de son manteau et d’un pas alerte traversa la place. On entendait encore quelques coups de feu sporadiques. Place Calvin, sur laquelle donnait son immeuble, un groupe de jeunes gens, la ceinture bardée de grenades, fusils au bras, semblaient monter on ne sait quelle garde. Endre eut envie de leur dire de rentrer chez eux, que tous les civils devaient avoir rendu leurs armes pour le soir, sinon... mais il ne songeait qu’à gagner son foyer.

Rien n’avait apparemment changé dans leur immeuble. Lisa lui ouvrit, se serra très fort contre lui sans dire mot. L’odeur de l’appartement le saisit. Jusque-là, jamais il n’y avait vraiment fait attention. Kati et Julia étaient sombres.

C’est avec le sourire qu’il s’adressa à elles:

– Qu’avez-vous à me regarder ainsi? Comme si j’étais une apparition surnaturelle!

Julia se signa avant de poser la question qui brûlait les lèvres de toutes:

– Alors c’est vrai? les Russes vont vraiment partir?

– C’est du moins ce qui est prévu, se contenta de répondre Endre.

Croisant le regard fixe de Kati, il ajouta:

– Pour ce qui est d’Andreas, Lisa à dû vous le dire, nous n’en savons pas davantage.

– Je sais qu’il est mort, mais j’aimerais savoir comment et pourquoi.

Kati semblait avoir surmonté le premier choc et reprendre petit à petit goût à la vie. Lisa pénétra dans la pièce. Elle avait revêtu une robe de chambre-pelisse qu’Endre affectionnait particulièrement.

– Des nouvelles d’Eva?

C’est Julia qui répondit:

– Laszlö a été blessé.

– Grave?

– Il était évanoui. C’est un ami de Zolt, un certain Istvan qui l’a ramené; il a passé la nuit ici mais il est reparti ce matin: depuis plus de nouvelles. Aussitôt après Eva est sortie également sans me dire où elle allait.

– La maison des courants d’air.

– C’est exactement ce que j’ai dit.

Il y eut un long silence. C’est Julia qui apporta la diversion:

– Il faudrait pouvoir manger quelque chose pour nous remettre, mais je vous préviens: je n’ai plus rien.

On rit un peu, car déjà, en temps normal, Julia n’avait jamais rien.

Eva avait longtemps veillé Laszlö, une fois son premier sommeil passé. Aux premières heures de la matinée, il s’était calmé, lui permettant ainsi de s’assoupir. Il faisait grand jour quand elle se réveilla. Constatant qu’elle était seule dans le lit, elle se leva précipitamment.

Avant qu’elle n’ait pu interroger Julia dans la cuisine, celle-ci leva les deux avant-bras pour dire:

– L’oiseau s’est envolé.

– Où et quand?

– Où? Je ne sais pas. Quand? Il y a une heure environ.

La déception coupa les jambes d’Eva qui s’effondra sur une chaise. Julia ne voulut rien dire avant qu’elle n’eût avalé quelque chose.

– Un homme est venu le chercher.

– Quel homme?

– Celui qui le portait hier soir.

– Istvan? s’étonna Eva, qu’y avait-il donc de si grave?

Julia n’en savait pas plus. Dans l’instant, Eva prit la décision de retourner rue Tanacs dans le salon-hôpital. Lorsqu’elle franchit le seuil de la porte, c’est à ce moment là que Julia s’écria:

– Quand donc cette maison cessera d’être la demeure des courants d’air?

Tard dans la soirée, toute la famille se trouva de nouveau réunie dans le salon. Eva, qui était rentrée la dernière, raconta sa journée au petit hôpital de campagne établi dans un appartement. Elle avait espéré retrouver Laszlö, mais personne ne l’avait vu et il ne s’était pas montré de la journée. Celle-ci avait été fort occupée. Pour elle dont la vie avait jusqu’alors été celle d’une privilégiée sans contact avec les dures réalités de la vie de tous les jours du peuple, être plongée soudain dans les atrocités que sont les séquelles des combats et qu’on passe souvent sous silence, avait été fort éprouvant.

Béla, notre étudiant en médecine, promu malgré lui chirurgien amateur, n’en finissait pas de panser et recoudre. Ses vêtements étaient maculés de sang ainsi que le parquet de l’appartement. Il lui a même fallu couper la jambe d’un petit garçon, un de ces enfants qui avaient cru trouver un nouveau jeu bien excitant dans ces combats de rue; ce qui le navrait le plus, ce n’était pas sa jambe en moins mais c’est le fait qu’il ne pourrait plus jouer au football. “Comme mon héros, Puskas, j’avais rêvé de faire partie un jour de la Honved<sup>22</sup>”, pleurait-il.

Elle cita encore le cas d’une mère dont le mari avait été tué dès le premier jour, et dont

---

<sup>22</sup> La Honved, équipe nationale de football de Hongrie, remporta la coupe du monde en 1954.

l'immeuble avait été entièrement démoli par les tirs des chars; elle tenait à la main son petit garçon de cinq ans et sa petite fille de huit, elle ne savait plus où aller.

“En fin d'après-midi nous avons pu évacuer tous nos blessés vers l'hôpital le plus près, celui de la rue Tuzolto, car nous n'avions strictement plus aucun moyen, toutes les pharmacies individuelles du quartier ayant été dévalisées. A l'hôpital c'était peut-être pire encore, car la cour et les rues voisines étaient encombrées de véhicules de toutes sortes emplis de blessés qui attendaient qu'une place se libère à l'intérieur. A un moment des soldats ont fait évacuer la cour sous les injures des blessés et de leurs accompagnateurs qui allaient jusqu'à dire qu'ils iraient se faire soigner chez les Russes puisque leurs compatriotes les abandonnaient. Mais c'était tout simplement pour installer des tentes dans la cour, où on a pu bientôt admettre la presque totalité des blessés... A un moment je n'ai pu supporter davantage et je suis revenue prendre un peu de repos... Des nouvelles de Laszlö?”

On n'en avait pas. Elle se retira dans la salle de bains...

Des coups redoublés retentirent à la porte d'entrée. Julia alla ouvrir. Parut Laszlö habillé en ouvrier, un pansement au bras gauche, le visage pas rasé recouvert de taches noires.

– Eva, cria-t-elle, Laszlö est là.

Le temps qu'elle sorte, il était déjà au salon.

– Tu es blessé? s'alarma-t-elle

– Ce n'est rien; juste une égratignure ...

(Une balle avait en réalité labouré la chair de son avant-bras.)

– J'ai des nouvelles d'Andreas, annonça-t-il. (Il ajouta aussitôt, afin de ne pas laisser l'espoir s'installer:) de mauvaises nouvelles.

– Il est mort? demanda Kati d'une voix sourde.

En fermant les yeux, Laszlö opina du menton.

– Je le savais, fit Kati. Je l'ai su dès le premier jour.

Et c'est sans doute la raison pour laquelle elle accueillit cette nouvelle sans verser la moindre larme.

– Sans vouloir nous l'avouer, nous nous attendions tous plus ou moins à ce dénouement ... C'est un grand malheur.

Lisa s'était enfoui le visage dans les mains. Eva fixait Laszlö les yeux grands ouverts et Julia sanglotait sans retenue en répétant: “Mon petit, mon pauvre petit”...

– Comment l'avez-vous su, Laszlö? demanda Endre dont le regard exprimait une immense lassitude.

Celui-ci débuta son récit au moment même où Istvan avait fait son apparition.

“Venu prendre de mes nouvelles, puis voyant que je semblais avoir récupéré, il m'a fait part d'une opération qui se déroulait dans le quartier. Un des immeubles s'était révélé être l'un des nombreux repères de l'AVH à Budapest. Le bâtiment se trouvait encerclé depuis la veille, mais les combattants amateurs qui se pressaient autour manquaient cruellement d'expérience; deux tentatives d'investissements s'étaient déjà soldées par des échecs qui avaient coûté la vie à une dizaine d'hommes. Il m'a demandé si j'avais étudié ce genre d'opérations à l'école d'officiers. J'ai ri en lui répondant que cela ne faisait pas partie du programme mais que par contre chez les partisans j'avais appris sur le tas. Quand je suis arrivé près de l'endroit, cela faisait un peu kermesse. Le groupe composé d'une trentaine de jeunes, étudiants et ouvriers, tous passablement excités, ne disposant que d'un armement hétéroclite, ne présentait ni une homogénéité ni une expérience suffisante, face à des professionnels déterminés. Des coups de feu partaient de-ci de-là, auxquels répondaient les assiégés d'une façon beaucoup plus précise: Istvan m'a rapidement présenté et j'ai pris l'opération en mains. Je me suis d'abord assuré que l'immeuble n'abritait aucune famille civile. En prévision de l'opération, Istvan avait récupéré son bazooka et il lui restait quelques charges. Je lui ai demandé de détruire le maximum de fenêtres afin qu'on puisse aisément enfumer les occupants. Une fois de plus, Istvan s'est révélé un combattant redoutable: la façade du bâtiment a bien vite présenté de nombreux trous béants. Alors, nous avons mis le feu à une vieille camionnette contenant des pneus usagés. A l'abri de ce rideau de fumée, il était aisé d'investir l'immeuble pour interdire toute sortie en force. Un feu de pneumatique est insupportable; certains se sont jetés par les fenêtres des étages

bas; les autres, après une tentative de combat, se sont rendus. Je n'ai pu empêcher qu'ils soient aussitôt massacrés. Nous avons visité de fond en comble le repaire, et c'est ainsi que nous avons découvert dans une des caves une vingtaine de cadavres, tous de jeunes hommes: j'ai reconnu Andreas aisément, il ne semblait pas avoir souffert (jamais mensonge ne lui avait paru plus difficile)...

– Qu'avez-vous fait du corps? demanda Lisa.

Laszlö hésita un moment avant de répondre, puis, regardant Eva qui ne lui sembla pas dupe, il affirma calmement:

– Etant donné les circonstances, le Comité du quartier a décidé de les incinérer; j'ai récupéré sa gourmante et une médaille qu'il portait autour du cou. Les cendres sont à votre disposition à un endroit que je vous indiquerai.

18

Trop vite, trop loin

Quelques heures plus tard, la famille était de nouveau dispersée: Endre au siège du gouvernement, Eva à l'hôpital, accompagnée de sa mère qui ne voulait pas rester seule avec ses pensées.

Kati aurait bien voulu les suivre, mais ressentant des douleurs au ventre, on lui fit comprendre que ce n'était pas le moment de perdre l'enfant d'Andreas. Julia veillerait sur elle et sur la maison, tandis que Laszlö était parti rejoindre son groupe de combat.

En arrivant au siège du gouvernement, Endre apprit que depuis les premières heures de la matinée, Mikoyan était en conférence avec Nagy, le général Rioszcor, le général Alexis Malinin et Peter Gerondy en tant que premier secrétaire du Parti des Travailleurs.

La conférence était ultra secrète et rien n'en transpirait. En fin de matinée, Nagy fit son entrée en salle de conseil et annonça avec fierté le résultat brutal des entretiens sans s'étendre sur les clauses: "Les troupes Russes vont se retirer derrière les frontières".

Peu après, la rumeur déferla sur la ville et le pays: "Les Russes s'en vont! Les Russes s'en vont! Nous avons gagné!"

Ainsi l'impensable s'était produit. Le géant prenait honte de sa force et s'en allait sur la pointe des pieds, penaud. Cette révolte brutale, non préparée, et qui s'était développée sans aucun espoir, sans aucune aide extérieure, se fondant sur la seule volonté populaire avait abouti malgré la disproportion des forces en présence; c'était une victoire du peuple, le gouvernement lui-même n'ayant fait que s'adapter jour après jour à la situation. Endre reconnaissait que Nagy avait, plus que tous les autres, fait taire ses réflexes de vieux militant communiste pour devenir le chef hongrois qui, une nouvelle fois dans l'histoire si tragique de ce pays écartelé entre de puissants voisins, avait arraché l'indépendance en 1956. Mais, cela lui semblait trop beau et il ne pouvait s'empêcher de craindre l'inattendu qui remettrait tout en question.

Le lendemain, mardi, une semaine après le début des événements, Endre assista à un Conseil des ministres qui lui laissa un goût amer. A l'ouverture, Imre Nagy qui s'affirmait de plus en plus comme l'homme fort et providentiel du nouveau régime brossa un tableau des événements qui lui sembla un tant soi peu orienté ou pour le moins très optimiste:

"Les troupes russes poursuivent leur repli selon le plan établi en commun. Quelques combats ont encore lieu à Budapest mais nous allons y mettre bon ordre: j'y veillerai personnellement. Par contre, en province, la situation revient très vite à la normale... Voilà pour le présent... Maintenant l'avenir, et il annonça une série de mesures: augmentation générale des salaires de 20 %, élection des représentants syndicaux par les travailleurs à bulletin secret, création de nouveaux partis politiques, concordat passé avec l'Eglise. Ces deux dernières mesures entraînèrent une opposition farouche du Comité Central du Parti des Travailleurs, Peter Gerondy, le nouveau secrétaire général allant jusqu'à accuser Nagy de 'révisionnisme' et de 'trahison du socialisme'.

– M'accuser de la sorte, moi, un militant de la première heure! Tu entends, Endre?

– Tu vas trop vite, Imre, dit celui-ci; tu joues avec le feu.

– C’est à prendre ou à laisser, répondit Nagy. Et ceci ne nous empêchera pas de rester une Démocratie populaire.

– Avec des élections libres et plusieurs partis? Tu sais bien que non, vous serez balayés.

Alors, avec ce sourire de maquignon qui mettait Endre si mal à l’aise, il ajouta:

– Mais qui te dit qu’il y aura des élections? Promettre et ne pas tenir a toujours été une constante de la vie politique, dans tous les pays et sous tous les régimes.

– Est-ce que tu l’as dit à Peter?

– Il le saura toujours assez tôt.

Il les quitta sur ces derniers mots, un huissier étant venu lui apporter un papier.

Les membres du gouvernement se regardèrent ne sachant trop que penser. Pour Endre, l’absence de soutien de la part du Comité Central du Parti n’augurait rien de bon. Le ‘trop vite, trop loin’ avait encore une fois opéré son effet destructeur.

19

### Tragique décision

Le lendemain soir, Endre décida d’abandonner définitivement son poste de ministre sans portefeuille du gouvernement: Nagy se dirigeait tout droit, selon lui, vers la catastrophe. Ce fut un homme désabusé, déçu et réellement inquiet pour l’avenir auquel sa femme ouvrit la porte. Un moment plus tard, il se laissa tomber dans son fauteuil du salon en disant:

– Cette fois, c’est réellement la fin... Les campagnes lâchent les unes après les autres... Le gouvernement lance appel sur appel, instructions sur instructions... Il est ignoré, c’est la débandade la plus complète... Dans l’après-midi, Imre a reçu une communication du Kremlin: c’est net et tranchant... Si l’ordre n’est pas rétabli dans les plus brefs délais, il le sera par eux. Et cette fois, il ne sera pas question de repartir.

Toute la famille s’était réunie peu après l’arrivée d’Endre. Lorsqu’il eut fini de parler, Laszlö confirma ce que venait de dire le père d’Eva. Dans l’après-midi, il s’était rendu au ministère, pensant qu’après la fin des combats, un immense travail de réorganisation s’imposerait. Mais il y avait trouvé une pagaille que son sens de l’ordre et de la hiérarchie ne pouvait supporter. Il n’y avait vu aucun officier de sa connaissance, mais un tas de grenouilleux-beaux-parleurs, qui avaient dû se planquer pendant les combats et qui maintenant levaient haut la tête et le verbe.

Endre reprit la parole:

– Je suppose que cela doit être partout la même désorganisation, ce qui va fournir aux Russes un excellent prétexte à leur retour... En revenant à pied, j’ai longuement réfléchi... Il nous faut prendre des mesures d’urgence. Non pas au gouvernement, c’est trop tard, mais ici, au niveau de la famille... Laszlö, vous savez ce que vous attend dès le retour des Russes...

– J’y ai pensé, mais rassurez-vous, ils ne m’auront pas vivant.

– Qu’est-ce que tu veux dire? s’exclama Eva.

– Ton père sait ce que je veux dire, répliqua Laszlö.

Endre hochait la tête.

– Ce qui veut dire que tu envisages d’aller te faire tuer bêtement, alors qu’il n’y a cette fois aucun espoir? lança Eva.

– Entre le déshonneur et la mort, un soldat choisit toujours l’honneur.

– Ce sont de belles phrases, Laszlö, et elles t’honorent. Mais as-tu pensé à moi?

– Je ne cesserai de penser à toi jusqu’au moment suprême.

– Mais maman! Dis-lui, toi, que c’est de la folie!

L’air buté de Laszlö montrait bien qu’aucun argument d’ordre sentimental ne le toucherait et Endre le comprit. Il fit signe à Eva et à sa mère de se taire.

– Laszlö, écoutez moi... nous avons mené le même combat. Nous avons perdu momentanément

mais, dites-moi, entre un Petöfi tué les armes à la main et un Lajos Kossuth<sup>23</sup>, lequel a été le plus utile au pays? Tous les Hongrois connaissent la réponse. A-t-il été déshonoré? Se l'est-il considéré, lui-même? Pourquoi ne pas faire comme lui?

– Emigrer c'est désertier.

– La plupart des hommes au pouvoir en Hongrie après la guerre ont émigré sous Horthy. L'histoire de tous les pays est pleine d'hommes qui sont revenus, dix ans, vingt ans après et qui ont joué un rôle éminent... Vous-même n'avez-vous pas déjà émigré avec votre père? –Laszlö en avait un très mauvais souvenir– Croyez moi, c'est la seule solution et ce n'est pas le sort de ma fille qui me fait dire cela. Je pense à vous, à vous seul.

L'argumentation d'Endre avait manifestement porté car le visage de Laszlö s'était détendu, il se risqua même à lancer un regard en coin vers Eva qui le fixait d'un regard insoutenable où se lisait une détresse réelle, profonde.

– Je demande à réfléchir, dit-il au bout d'un moment.

Endre fit signe à Eva de ne rien ajouter.

– Et toi papa, qu'est-ce que tu comptes faire?

– Oh moi, je suis trop vieux pour émigrer.

– Mais tu es connu à l'étranger, tu pourrais écrire, continuer à lutter!

– Je n'ai pas envie de lutter.

– Mais papa! Ça ne te ressemble pas!

– Il arrive tôt ou tard, dans la vie, un moment où l'on n'est plus soi-même... C'est vrai, il y a quelque chose de cassé... comme si je n'avais plus foi en l'homme... or, c'est pour lui que je me suis battu toute ma vie.

– Tu peux faire cela pour maman!

– Moi non plus, je ne crois pas que j'ai envie d'émigrer... Je ferai ce que fera ton père... Il m'a rendu heureuse, je le suivrai jusqu'au bout.

Lisa prit la main de son mari qu'elle porta à ses lèvres.

– Je resterai donc avec vous, soupira Eva, puisque Laszlö...

– Et ta carrière musicale?

– La musique est le moindre de mes soucis en ce moment.

– Les révolutions n'ont qu'un temps. La vie continue... après ton engagement les jours passés, il ne faut plus compter sur une carrière musicale en Hongrie.

L'argument avait fait son chemin: Eva resta silencieuse.

– Et vous Kati? demanda Lisa.

– Oh! moi... d'une part, je ne pense pas risquer grand chose, d'autre part, ayant déjà fait le choix du retour au pays, je ne me vois pas revenir sur ce choix... de plus, je suis certaine qu'Andreas aurait aimé que son enfant naisse en Hongrie... Mais en ce qui concerne Eva, je suis d'accord avec vous.

– En somme, je suis une pestiférée que tout le monde veut éloigner! éclata Eva, un sanglot dans la gorge.

Lisa vint vers elles, la prit dans ses bras et la consola comme une petite fille.

– Et moi? s'exclama Julia. On ne me demande pas ce que je vais faire?

– Une fois de plus, vous allez être la gardienne du foyer... vous aiderez Kati à élever son enfant, celui de votre 'gamin'...

Julia écrasa une larme du coin de son tablier.

Lisa reprit la parole.

– Je pense qu'il est préférable que vous alliez à Siofok, car je doute que nous puissions garder cet appartement si Gerö et les autres reviennent au pouvoir... Quand nous sortirons de prison –c'est le meilleur des cas– il sera doux pour nous de retrouver un nid, êtes-vous d'accord, ma bonne Julia?

– Je ferai comme vous dites.

Ce disant elle fixait Eva d'un regard insoutenable.

---

<sup>23</sup> Lajos Kossuth, organisateur et chef des armées hongroises pendant la révolte de 1848

– Mais après tout, continua Lisa, nous noircissons peut-être un peu trop la situation... cependant –elle hésita– il vaut mieux prévoir le pire et l'éviter, que de l'ignorer et s'y trouver précipité.

Maintenant que chacun avait pris sa décision, tous les regards s'étaient tournés vers Laszlö. Il n'était pas homme à tergiverser longtemps... Le regard au loin, il s'exprima d'une voix claire:

– Nous partirons demain (Eva et sa mère se serrèrent un peu plus). Je vous demanderai, Julia, quand vous irez à Siofok, d'aller voir ma mère et mon oncle. Je vous donnerai une lettre pour eux.

Se séparant lentement de sa mère, Eva vint se presser contre Laszlö qui l'entoura de son bras.

20

Sur le chemin de l'exil

Laszlö revint vers deux heures du matin, accompagné de trois hommes de son groupe, Istvan, Miklos –un lycéen de quatorze ans– et Lajos, étudiant à l'institut Karl Marx. Depuis la fin des combats, ils logeaient chez les Magyörös.

Laszlö tenait à la main une petite boîte qu'il tendit à Lisa. Elle ferma les yeux en la prenant et la pressa contre son cœur. Eva était prête et attendait dans le salon. Il y régnait une atmosphère sinistre. En décidant de précipiter le départ, Laszlö coupa court aux effusions. Les uns comme les autres pressentaient qu'ils ne se reverraient sans doute jamais; pourtant, jusqu'au bout, ils jouèrent la fiction de l'espoir. Julia avait pillé ses réserves, mais ils n'emportèrent que le strict nécessaire pour ce qui était estimé comme une journée de marche!

Ce fut Endre qui referma la porte derrière eux.

Passé le pont Szabadság, le petit groupe préféra emprunter de petites rues pour sortir de la ville. Ils n'avaient sur eux que des armes légères et avançaient sans encombre dans un quartier tranquille qui n'avait pratiquement pas connu de combats, d'autant plus qu'après une semaine de tension, Budapest retrouvait enfin un sommeil régulier.

Au lever du jour, ils eurent la chance d'embarquer sur le camion d'une coopérative qui venait de faire une livraison à Csepel et retournait à sa base, près de Győr. Il y avait très peu de circulation, quelques camions, des bicyclettes; ils arrivèrent au village dans le début de l'après-midi.

Tibor, le conducteur de camion, avec qui ils avaient longuement bavardé tout au long de la route, insista pour qu'ils attendent chez lui, afin de ne repartir qu'à la nuit. Pour que l'on ne voie pas ses passagers du dehors, il gara son camion dans la petite cour de sa maison, entourée de murs; de là, ils descendirent directement dans la grange attenante. Il les fit entrer et appela sa femme.

Rozsa était blonde. Elle portait encore les nattes et la jupe ronde évasée dans le bas, et tenait par la main un petit garçon de cinq ans environ. Tous deux avaient l'air effarouché.

– Rozsa, sois gentille. Occupe-toi de ces messieurs-dames pendant que je vais ranger le camion au Centre. Offre leur à boire et à manger, ils doivent être morts de faim et de soif comme je le suis.

Elle tira les rideaux des fenêtres, ferma la porte et, sans mot dire, commença à dresser la table. Le petit garçon la suivait partout, roulant de grands yeux, manifestement aussi intimidé que sa mère, et s'accrochant à ses jupes de toute la force de sa petite main.

– Comment s'appelle ce mignon petit homme? demanda Eva.

Le regard de la mère s'éclaira, et l'amorce d'un sourire égaya ses lèvres. Quand son mari revint, elle avait perdu son air de biche aux abois et bavardait librement avec Eva.

– Votre petit Janos est adorable, dit Eva au père –qui rougit de contentement–, mais nous avons l'air de le terroriser. Regardez comme il ouvre grand ses yeux.

– C'est que nous ne voyons pas beaucoup de monde dans ce village. Et puis, il y a tout juste deux jours, quatre hommes ont été tués sous ses yeux.

– Des hommes du village? demanda Istvan.

– De Győr, on pense, mais c'est Rozsa qui a tout vu... raconte Rozsa.

Elle s'essuya les mains dans son tablier et debout face à la cheminée, en fixant le feu de bois,

elle commença:

“C’était avant hier. Il commençait à faire froid. Le petit m’énervait. Toujours dans mes jambes. Quand je travaille, il faut que tout aille vite. Je n’aime pas traîner. Alors, je l’ai envoyé jouer dehors et j’ai fermé la porte. Il a commencé à courir après les poules et à agacer le cochon. Soudain, j’ai entendu comme un bruit de moto. Tibor en a une. Je passe la tête par le haut de la porte et je vois quatre hommes sur deux motos qui demandent quelque chose à mon fils. Vous avez vu combien Janos était timide. Heureusement! Car il s’est caché derrière le pilier du portail d’entrée. M’apercevant, l’un des hommes m’appelle. Au même moment, une voiture débouche à toute allure et lâche une rafale de mitraillette. Je me précipite. Janos n’a rien. Les deux motos sont par terre, les moteurs tournent encore. Les quatre hommes sont morts. Les voisins accourent. Dix fois, vingt fois je dois recommencer le récit que je viens de vous faire. On peut encore voir les traces de balle sur les piliers. C’est un vrai miracle que mon Janos n’ait pas été touché!

– Mais ces hommes, qui étaient-ils donc? demanda Laszlö.

– Seul un d’entre eux portait des papiers sur lui. D’après le bureau de la coopérative, ils étaient membres de la police secrète.

Tibor expliqua, baissant involontairement le ton:

– Vous savez, à Györ, les Russes ne sont jamais entrés dans la ville. Mais moi, on ne m’enlèvera pas de l’idée qu’ils étaient d’accord. Quand nous allions livrer en ville, ils nous laissaient passer sans même nous contrôler. Une fois même on nous a demandé d’aller directement livrer chez eux.

– A Budapest on nous a dit qu’à Györ les Russes étaient encerclés, s’indigna Lajos.

– Encerclés, eux autres? vous voulez rire... avec le matériel qu’ils avaient ils n’auraient fait qu’une bouchée de la bande de braillards qui s’agitaient dans la ville.

– Vous ne semblez pas approuver ce qui s’est passé, continua Lajos.

– Pas trop non: la pagaille n’a jamais apporté rien de bon pour le peuple qui trime pour vivre... surtout quand on voit ceux qui s’étaient désignés chefs tout seuls!

– Tibor, intervint Istvan, si tu avais vu comme moi les Russes tirer dans le tas sur des civils qui rigolaient avec eux, qu’est-ce que tu aurais fait?

– J’aurais sans doute pas aimé, pour sûr.

– Eh bien moi non plus: c’est pourquoi j’ai rejoint les soldats.

Tibor hocha la tête.

Rozsa activait le feu sous une grande marmite:

– Tibor, il n’y en aura jamais assez pour tous.

– Que nous fais-tu de bon?

– Un brouet d’oie.

– Tu n’as qu’à ajouter du riz. Pour la viande, on s’arrangera.

Eva se proposa pour aider à nettoyer le riz.

– Laissez donc, Rozsa se débrouillera bien toute seule, elle a l’habitude. (Cette vieille idée tellement ancrée que les gens de la ville ne savent rien faire de leurs dix doigts!)

Lazzlö était très étonné de voir la facilité avec laquelle Eva s’adaptait à toutes les situations, faisant preuve d’un courage et d’une volonté qui le rassurait chaque jour davantage. Sous les trompeuses apparences d’une enfant choyée, elle se révélait une compagne remarquable. Laszlö songeait à ce que serait leur vie à l’étranger. Un cousin à lui se trouvait au Chili où il possédait un petit domaine viticole. Un autre habitait Rio. Un ami d’enfance était ingénieur dans une entreprise de mécanique à Bogota. Tous ces endroits, rien de plus que des points sur une carte. De temps à autre, il avait de leurs nouvelles. Ils semblaient s’être bien adaptés. Alors, pourquoi pas lui? Il n’avait plus aucun doute maintenant sur les capacités d’adaptation d’Eva. Il la regardait, admirant l’application qu’elle mettait en tout ce qu’elle entreprenait. Elle nettoyait le riz, poignée par poignée, enlevant un à un les petits cailloux qui s’y trouvaient. Janos s’enhardissait de temps en temps à venir lui tirer sa jupe et elle lui souriait. Laszlö pensa à sa mère qu’il ne reverrait sans doute jamais. C’était peut-être

ce qu'il y avait de plus terrible dans l'exil: ces 'jamais' à n'en plus finir...

Tibor avait servi un petit vin blanc. Istvan, à l'écart, regardait la grande cheminée autour de laquelle bavardaient et s'affairaient les deux femmes. Pourquoi avait-il dit oui tout de suite au colonel? Que faisait-il là sur le chemin de l'étranger? Cette maison de campagne ravivait en lui des souvenirs lointains. Il enviait Tibor. Ils avaient à peu près le même âge. Comme lui, il aurait pu avoir une petite maison, une gentille femme, un bel enfant. Quand ils auraient franchi la frontière, ils se sépareraient. Il n'était pas de leur milieu. Qu'avait-il donc à craindre en restant? Son action à Budapest, bien peu de personnes la connaissaient. On le mettrait en prison peut-être, mais pas pour longtemps. On ne pouvait pas mettre toute la Hongrie en prison, il faudrait du monde pour travailler. La seule chose qui l'embêtait, c'est qu'il faudrait sans doute retourner à l'usine. Il pourrait, qui sait, en profiter pour rester ici... Il leva les yeux sur Eva. Là aussi... Ce sentiment qu'il éprouvait pour cette jeune fille, n'était-ce pas stupide? Elle aimait le colonel, ils allaient se marier, que pouvait-il espérer? Il devait bien se faire une raison: il n'avait pas de place dans la vie d'Eva.

Cette nuit, au moment du départ, il leur annoncerait qu'il resterait. Le calme de cette maison paysanne le rassurait.

– Istvan, j'ai besoin de votre aide.

Elle était tournée vers lui et souriait. Il s'approcha de la cheminée le cœur battant non sans avoir jeté un coup d'œil vers Laszlö qui tenait une conversation animée avec Lajos et Tibor. C'est d'une voix mal assurée qu'il murmura:

– Que puis-je pour vous, Mademoiselle?

– Appelez-moi Eva.

– Je ne sais si je pourrai.

– Suis-je donc si effrayante que cela? dit-elle avec un beau sourire qui le fit fondre encore un peu plus.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Approchez-vous: vous étiez plus téméraire en face d'un char!

– Ce n'est pas pareil.

Il se sentait rougir des pieds à la tête. C'était la première fois qu'il échangeait quelques mots avec elle, le transport de Laszlö dans la nuit de Budapest s'étant effectué en silence. Il s'approcha, Eva ajouta:

– Je suis méchante de vous taquiner alors que je voudrais vous demander un grand service: j'ai un tas d'oignons à éplucher et je n'ai jamais pu le faire sans me transformer en fontaine.

– Moi cela ne me fait rien: M<sup>me</sup> Magyaros était comme vous et c'est toujours moi qui les épluchais.

Et il se mit aussitôt à la tâche.

Miklos s'était approché:

– Est-ce que je peux vous aider moi aussi, Madame?

– Décidément, à tous les deux, vous allez me faire passer pour une vieille comtesse.

– Comtesse Radvanyi, dit Miklos.

– Comment? Vous me connaissez! s'écria Eva.

– J'allais souvent aux soirées de l'Ecole de Musique.

– Tout cela est bien loin maintenant, reprit Eva que ce rappel avait soudain rembruni.

Tout en effectuant consciencieusement son travail, Istvan écoutait la conversation... Comtesse, future femme d'officier, que pouvait-il donc espérer? Il ne serait jamais rien d'autre pour elle qu'un éplucheur d'oignons! Et de nouveau, la décision de ne pas les suivre s'imposa... Tout au long de la soirée, il en alla de même, par accès successifs de raison et de déraison, car il suffisait qu'il la regarde à la dérobée ou qu'elle s'adresse à lui pour que sa volonté s'effilochât.

Quand les oignons furent épluchés et coupés en petits dés, Rozsa les fit frire dans la graisse d'oie et en recouvrit le riz mélangé avec les légumes bouillis. Une délicieuse odeur envahissait la pièce. Les hommes jouaient de leurs narines.

– Cette cuisine au feu de bois n’a rien de comparable avec celle au gaz, lança Eva. Elle ouvre l’appétit!

– L’année prochaine, on nous a promis le gaz. D’où est-ce qu’il vient déjà, Tibor?

– Pas très loin d’ici. Zalaegerszeg. Il y a, paraît-il, d’énormes réserves de gaz naturel dans toute la région.

– C’est mon pays, par là-bas, dit Istvan. Mais cela fait déjà presque six ans que je n’y suis pas retourné.

– Vous ne vous y retrouveriez pas, alors. Ils ont asséché la plupart des marais, construit des routes ...

– Ce n’est donc plus mon pays.

– Ces grands travaux sont nécessaires si on veut que la Hongrie décolle économiquement; ils en constituent l’infrastructure indispensable: s’y opposer est faire preuve d’un esprit rétrograde.

Lajos s’exprimait avec le léger pédantisme de l’étudiant en sciences économiques qui n’a pas encore digéré ses cours.

– Tu parles comme notre délégué syndical. Un modèle de communiste, paraît-il, ironisa Istvan.

– Mais je suis communiste, se récria Lajos.

– Pourquoi tu as combattu contre les Russes, alors?

– Parce que les Russes ne sont pas communistes.

– Ça c’est nouveau! s’écria Miklos. Moi je les ai combattus tout simplement parce que je n’aime pas que les étrangers viennent faire la loi chez nous!

Miklos, qui avait à peine quatorze ans, faisait partie de ces jeunes gens qui s’étaient révélés être de farouches combattants.

– Et vous? demanda Tibor à Laszlö.

– J’aime mieux ne pas en parler.

– C’était notre chef, dit Istvan; un vrai chef. C’est si vrai que...

– Je vous en prie, Istvan, coupa Laszlö d’un ton un peu sec.

– Entendu, colonel.

– Il n’y a plus de colonel, Istvan, mais un simple citoyen qui est en train de quitter son pays.

– Colonel? fit Tobor... vous connaissiez peut-être celui qui a été descendu par l’AVH à la maison de la Radio?

– Je le connaissais, répondit simplement Laszlö.

– Et alors? est-ce vrai ce qu’on a raconté?

– Qu’a-t-on raconté? demanda Lajos.

Tibor fit le récit. Ce n’était pas trop déformé. Laszlö eut beaucoup de difficultés à rester calme pendant l’évocation de cet événement qui avait entraîné le basculement de l’armée et à la suite duquel il se trouvait sur le chemin de l’exil. Les muscles de sa mâchoire saillaient cependant qu’il faisait craquer ses doigts. Eva de son côté s’était réfugiée dans la contemplation du feu, ne voulant pas revivre ces instants où d’un moment à l’autre, elle avait cru voir Laszlö fauché par les balles.

– Assez causé, dit soudain Rozsa, c’est prêt.

Elle avait bien fait les choses, recouvrant la grossière table en bois d’une toile de lin brodée à la main. Tibor, quant à lui, avait sorti une bouteille de Egri Leanyka –vin blanc de la région d’Eger.

– Buvons-la avant que les Popov ne nous la boivent!

– Qu’est-ce que tu racontes? Je croyais qu’ils partaient?

– Ils sont partis, mais d’après ces messieurs-dames qui viennent de la capitale, ils ne vont pas tarder à revenir.

– Jésus-Maria! fit Rozsa, en joignant les mains.

– Laisse donc ton Jésus là où il est, pour ce qu’il nous a été utile! s’exclama Tibor.

Chacun s’absorba sur son assiette. Laszlö interrogea Tibor sur les événements qui avaient eu lieu dans le village.

Cela s’était passé assez calmement dans l’ensemble. Ils avaient tout suivi par la radio. De plus, chaque jour, des camions se rendaient à Budapest et en rapportaient des nouvelles.

– Le directeur politique de notre Kolkhoze ‘Printemps en Octobre’, la coopérative qui englobe

tout le village, s'est bien un peu excité les premiers jours, allant jusqu'à nous demander de signer un engagement par écrit, comme quoi nous défendrions notre coopérative envers et contre tout. Mais le patron, un qui connaît la terre lui –il a été intendant chez les Esterhazy– a vite fait de le calmer. A part la mort des quatre hommes en moto, non, vraiment, on ne peut pas dire qu'il se soit passé grand chose ici.

– Moi aussi, j'étais chez les Esterhazy, dit Istvan.

– Une journée de cheval pour traverser son domaine; une semaine pour en faire le tour! s'exclama Lajos. Vous trouvez cela normal qu'un seul homme puisse tant posséder?

– Je ne sais pas si c'est normal, en tout cas cela marchait bien, d'après notre directeur. Il est parti quand un sovkhoze s'est installé à sa place: en deux temps trois mouvements, cela a été une pagaille noire.

– Je pense bien, j'y étais, approuva Istvan.

Rozsa venait de poser le grand plat sur la table. Tibor poursuivait:

– Je ne dis pas que tout va pour le mieux. La paperasserie est terrible. Pensez que c'est d'un bureau de Budapest qu'ils ont la prétention de nous diriger! Ils voudraient nous dire quand il faut semer et de quelle manière! La quantité d'engrais est chiffrée au gramme près! Vous ne le croirez peut-être pas, mais nous avons reçu un magnifique pressoir alors que nous n'avons pas de vignes!

– Vous semblez dire pourtant que dans l'ensemble cela va! s'étonna Lajos.

– Cela va parce que notre nouveau directeur se moque complètement de ce que peuvent chanter les bureaux de Budapest. Il doit avoir de sérieux appuis là-haut, car après deux ans il est toujours en place.

– Vous voyez bien que l'agriculture collective peut marcher, proclama Lajos.

– Elle marche... elle marche!... Si elle a un patron, et que celui-ci n'en fasse qu'à sa tête!

– Avec la différence c'est que vous n'êtes plus exploités par un gros propriétaire terrien, continua Lajos.

– On voit bien que tu as appris tout cela dans les livres, intervint Istvan... pour nous cela n'a jamais été pire que du temps du sovkhoze; l'un d'entre nous qui avait vécu en Russie disait qu'ils nous traitaient pires que des moujiks.

– Je veux bien admettre qu'il y a des exceptions.

– Kalman, notre directeur, dit aussi qu'il ne connaît pas de meilleur moyen de faire avancer un âne que de lui mettre une carotte au nez. Il a doublé notre lopin individuel et nous permet de nous servir du matériel de la coopérative pour le cultiver.

– C'est en contradiction formelle avec les textes, s'indigna Lajos.

– Peut-être, mais cela n'a jamais aussi bien marché. On commence d'ailleurs à être regardé d'un sale œil par les autres, car on a dépassé allègrement tous les objectifs du plan.

Lajos semblait perplexe, car cela chamboulait un peu ses idées. Il ne pouvait cependant en rester là.

– Ce qui fait, Tibor, que si vous on donnait demain le choix entre le retour des grands propriétaires terriens et maintenant, vous choisiriez votre situation actuelle.

– Sans aucun doute; par contre, si je pouvais disposer à moi tout seul de quelques hectares, je n'hésiterais pas non plus.

– Cela ne sert à rien de rêver, fit Rozsa.

– On ne sait jamais, continua son mari.

Eva servit le riz, qui, après avoir cuit dans le jus du bouillon d'oie avait pris une belle couleur jaune que rehaussaient les légumes coupés en petits dés. Rozsa ajouta les tranches d'oies et couvrit le tout d'oignons frits.

– En tout cas, je peux vous dire que mes parents ne mangeaient pas comme cela, déclara Tibor après quelques bouchées.

Lajos ne dit rien mais prit ses camarades à témoin; ce qui déclencha l'intervention de Miklos. Il n'avait pas beaucoup parlé jusqu'ici, car, de loin le plus jeune, il se sentait un peu intimidé. Comme

Istvan –dont il faisait partie du groupe– s’il s’était révélé un redoutable combattant dans le manie- ment des armes, il n’était pas très à l’aise dans celui des mots. Couper les cheveux en quatre – comme disait Istvan, qui semblait davantage être son modèle que Lajos– n’était pas son fort. Ce- pendant, depuis quelque temps ce dernier commençait à l’énervé :

– Je t’écoute, Lajos, depuis un bon moment: je ne comprends toujours pas pourquoi tu veux quitter le pays, d’autant que... (Il se refusa à ajouter qu’on n’avait guère vu Lajos pendant les com- bats où il pérerait plutôt à l’arrière.)

– J’ai un cousin en Amérique: j’ai envie de voir comment cela se passe dans un pays capitaliste.

Laszlö le regarda d’un œil sévère et se demanda pourquoi Istvan avait accepté de le prendre avec lui. Ce n’était qu’un petit moment à passer ensemble; la frontière franchie, leurs chemins di- vergeraient.

– Félicitations aux cuisinières, fit Istvan.

Rozsa qui venait de se relever rosit de contentement. Elle avait ôté son tablier de cuisine et ap- paraissait en costume régional.

– C’est le costume de cette région? demanda Eva.

– Non, c’est le ‘Palotz’, le costume du Nord: bottes noires hautes, jupe arrondie arrivant au des- sus du genou, de couleur pâle; fichu croisé à riches broderies en guise de corsage, manches bouffan- tes, tablier blanc bordé de broderies de couleur... C’est le plus beau de Hongrie.

– Il vous va très bien, dit Eva.

Rozsa rougit un peu plus et minauda:

– Tibor n’aime pas trop que je m’habille ainsi.

– J’aime pas, j’aime pas: je trouve que cela fait un peu déguisement.

– Si je reviens un jour à Budapest, j’en lancerai la mode, fit Eva. (*“Ne serait-ce pas mieux pour jouer du Liszt, que ces robes longues sans âme?”* songeait-elle.)

Tibor ouvrit une bouteille de vin rouge. On continua encore un moment à bavarder de choses et d’autres, cependant que le petit Janos s’était assoupi au coin du feu.

Ce fut Laszlö qui rompit cette pause où, au contact de cette chaleureuse atmosphère familiale, ils avaient pu un moment oublier la raison de leur présence en ces lieux.

Tibor leur avait proposé de les conduire à Sopron, une ville proche de la frontière Autrichienne, où Miklos avait un oncle. Le départ fut fixé à deux heures du matin.

Rozsa avait offert son lit à Eva, mais celle-ci préféra la paille du grenier sur laquelle le petit groupe prit quelque repos avant le départ.

Allongée sur le dos, le bras de Laszlö passé sous sa nuque, Eva ne trouvait pas le sommeil. Elle chuchota à l’oreille de son compagnon:

– Je voudrais être vieille d’un mois... où serons-nous? et dans six mois?

Laszlö ne répondit pas: il n’arrivait pas à se projeter dans l’avenir. Quitter son pays lui semblait de plus en plus difficile. Il se secoua: ce n’était pas le moment des états d’âme. Ils allaient avoir besoin de toute leur énergie, passer la frontière n’allait certainement pas être une tâche aisée. Ils allaient un peu à l’aveuglette, sans aucun plan. Cette situation le ramenait treize ans en arrière, chez les partisans, où il fallait à tout moment improviser. Il avait survécu à cette période: ce ne serait pas pire. Ayant retrouvé confiance, il se tourna vers Eva dont les yeux commençaient à chavirer et il lui sourit.

Allongé non loin, Istvan se demandait une fois de plus ce qu’il faisait là. Dix fois au cours du repas, au contact de cette famille paysanne, qui lui rappelait son enfance, il s’était dit que c’était là sa vie. Il trouverait une gentille petite femme comme Rozsa; ils auraient de beaux enfants. Peut-être même que son directeur, un ancien des Esterhazy, comme lui, accepterait de le prendre! A chaque fois que cette décision se raffermissait, il suffisait qu’il jette un regard vers Eva et son cœur se met- tait à fondre et sa volonté à se ramollir. Mais, maintenant, alors qu’ils les entendaient chuchoter, le ridicule de sa conduite lui apparut: une fois qu’ils auraient passé la frontière, leurs routes se sépare- raient, forcément... quelle pourrait être sa place dans leur vie? La décision d’arrêter là son voyage

s'imposa alors: définitive, et il s'endormit le cœur en paix.

21

A l'approche de la frontière

Lorsqu'à deux heures du matin, Eva entra dans l'unique pièce de la maison, les yeux gonflés de sommeil, tout le groupe s'y trouvait déjà attablé pour un petit déjeuner que Rozsa avait tenu à leur faire prendre. Si elle avait pu voir le regard douloureux avec lequel Istvan la contempla un long moment, elle ne l'aurait certainement pas compris de même que celui-ci n'avait pas réfléchi une seconde quand Tibor était venu le secouer par les pieds pour lui signifier que c'était l'heure.

Quand Tibor les déposa aux portes de Sopron il faisait encore nuit. De la part de Rozsa, il leur remit une musette contenant des 'pgacsa'<sup>24</sup> qu'elle avait confectionnés spécialement pour eux pendant qu'ils se reposaient. Eva le regarda s'éloigner, les yeux humides. Cette chaleureuse hospitalité d'une famille unie: c'était déjà une grande partie de la Hongrie qui s'éloignait.

Froid, ciel couvert, nuit noire. Quelques flocons de neige commençaient à tomber. Ils marchèrent un long moment avant d'entrer dans la ville.

– Tu te souviens où il habite, ton oncle? demanda Istvan.

– Facile! Tout près du beffroi, dans le vieux quartier. Sopron est une ville avec des tas de constructions anciennes. Elle n'a pas eu à souffrir du passage des Turcs.

– Et qu'est-ce qu'il fait, ton oncle?

– Tailleur. Du moins il l'était.

– Il a de la famille?

– Un garçon un peu plus âgé que moi. Ma tante est morte il y a quatre ans et je ne suis pas revenu depuis.

Une horloge sonna 8 heures. Ils croisèrent une patrouille de soldats, les cols de manteaux frileusement relevés. Le petit groupe s'arrêta devant une vieille maison.

Le nom du tailleur, Antal Bromör, s'étalait sur la vitrine qui laissait voir des costumes et des pièces d'étoffe. Miklos actionna la poignée en bronze. Une fenêtre s'ouvrit au-dessus d'eux.

– Qu'est-ce que c'est?

– C'est moi, mon oncle, Miklos!

– Quel oncle, quel Miklos!

– Miklos Lorany!

– Ah oui, Miklos... Mon cher enfant, attends, je descends tout de suite.

Quelques instants après, la lourde porte s'ouvrait.

– Entre donc, ne reste pas ainsi au froid.

– C'est que ... je ne suis pas seul ... nous sommes cinq.

– Si ce sont des amis à toi, alors qu'ils entrent aussi.

Ils passèrent tous devant le bonhomme bedonnant qui les fit monter, par un escalier en bois, jusque dans un atelier-salon où une méchante ampoule dispensait une triste lumière.

– J'ai travaillé une partie de la nuit. Nous n'avons rien fait pendant ces folles journées, mais je pense que les affaires vont reprendre. Si vous saviez ce que nous avons enduré!

*"Comme si ailleurs il ne s'était rien passé"*, pensa Lazzlö.

L'oncle continuait à s'étendre sur ses malheurs. On avait voulu piller son magasin et même l'arrêter.

– Heureusement que Jozsef faisait partie du Comité de Libération! Ils ont été d'ailleurs en réunion toute la nuit et ils y sont encore en ce moment. Il paraît que des choses graves se préparent.

---

<sup>24</sup> Petits pâtés cuits sous la cendre

Laszlö ne pouvait s'empêcher de trouver cet homme antipathique. Il poussa Miklos du coude pour lui indiquer d'en venir au fait.

– Tonton, commença celui-ci, je voudrais te demander un service.

A ce mot on vit le front du tonton se rembrunir. Le jeune garçon continua:

– Je connais tes opinions, je ne pense pas qu'elles aient changé, tu pestais déjà assez contre le régime du temps de ma tante!

– Dieu ait son âme, fit-il, en se signant, je suis contre ceux qui empêchent les honnêtes gens de travailler... qu'est-ce que tu voulais au juste?

– Les Russes vont sans doute revenir –cela n'eut pas l'air de l'affoler– on les a un peu combattus dans la capitale, on aimerait mieux qu'ils ne nous y trouvent pas.

L'oncle ne donnait toujours aucun signe de compréhension pas davantage que d'encouragement et il semblait plutôt fortement ennuyé. Son neveu continua:

– Je me souviens que dans le temps tu connaissais beaucoup de gens qui passaient la frontière en dehors des postes... peut-être que tu en connais encore!

– Je ne connais plus personne.

– Cherche bien, tonton, tu ne voudrais tout de même pas que les Russes attrapent ton neveu.

Les petits yeux de l'oncle virevoltaient derrière ses lunettes:

– Je vais en parler à Jozsef, il connaîtra lui peut-être!... en attendant, vous pourriez aller vous reposer, je vous ferai signe quand il reviendra.

L'oncle Antal les fit passer dans une pièce aux étagères bourrées d'étoffes. Deux matelas s'y trouvaient roulés par terre.

Depuis qu'il était entré dans cette maison, Laszlö se sentait mal à l'aise sans qu'il puisse vraiment dire pourquoi. Il inspecta les coupons de tissu, retournant une à une les étiquettes:

– De la belle et bonne contrebande! constata-t-il.

Miklos ne parut nullement surpris:

– Quand je lui ai parlé de gens qui allaient et venaient, vous savez, ce n'était pas pour rien! Mon oncle a toujours fait de la contrebande.

A moitié rassuré, Laszlö vérifia, par acquit de conscience, qu'ils n'étaient pas enfermés ... Il n'en était rien. On entendait le bruit rassurant de la machine à coudre. Ils s'assoupirent tous dans l'odeur prenante des tissus capitalistes...

En fin de matinée, l'oncle vint avertir que son fils Jozsef venait d'arriver et qu'il désirait les voir. Miklos se trouva en face d'un grand gaillard qui le dépassait d'une bonne tête. Il était presque aussi grand qu'Istvan, alors qu'il gardait le souvenir d'un gamin boutonneux et plutôt malingre. Il lui appliqua une grande tape sur l'épaule en lui disant: "sacré cousin, si je m'attendais à te voir!", manifestations de sentiment familial qui sonnaient faux, cependant qu'il ne cessait de reluquer Eva du coin de l'œil.

– Alors ce sont des amis à toi de Budapest? La mignonne aussi?

– Je m'appelle Eva, dit celle-ci.

– Ce qui n'enlève rien à ce que j'ai dit, il n'y a réellement qu'à Buda qu'on trouve des femmes dans votre genre.

Agacé, Laszlö relança Miklos:

– Dites à votre cousin.

– Oui, oui, je sais, mon père m'en a touché un mot, mais les compliments n'ont jamais fait de mal à personne... vous voulez vous barrer? Cela tombe bien: moi aussi. J'ai été plutôt en vue tous ces jours et cela risque d'être chaud pour moi si je reste. Hier soir, nous avons une réunion au Comité. Ils voulaient tous se faire tuer sur place s'il le fallait. Moi, je dis qu'on ne recommence pas deux fois le même cirque et que, la prochaine fois, il n'y aura pas de cadeau.

Ne sachant trop que penser, Laszlö lui demanda d'exposer son plan. Jozsef leur apprit qu'il se rendait souvent en Autriche sans passer par les postes frontières. Les chemins, il les connaissait tous. Il n'y aurait pas de problème. Il pourrait même leur échanger leurs forints<sup>25</sup>. Paraissant réelle-

---

<sup>25</sup> Monnaie hongroise

ment désappointé quand il apprit qu'ils n'en avaient pas beaucoup, il voulut s'assurer qu'il possédaient bien au moins des dollars. Laszlö comprit alors que Jozsef était un passeur plus ou moins professionnel et qu'il faudrait certainement payer cher ses services. Mais avaient-ils le choix? Le cousin Miklos semblait fort désappointé et ne cessait de regarder Laszlö, celui-ci lui fit un signe de confiance.

Il ne restait donc plus qu'à partir. La frontière devrait être franchie de nuit et il fallait compter une bonne dizaine d'heures de marche pour y arriver.

Le sol était dur, couvert d'une légère couche de neige. La montée avait commencé aux dernières maisons. Ils se laissaient conduire. Laszlö était en permanence sur ses gardes. Il avait eu l'occasion de faire part de sa méfiance à Istvan, lequel n'avait pas aimé non plus la façon dont cet homme n'avait cessé de regarder Eva pendant les discussions. La couche de neige augmentait insensiblement. De temps en temps, les pins les aspergeaient de poudre froide. Après quelques heures de progression, ils s'arrêtèrent pour se reposer et prendre quelque nourriture. Dans la petite clairière, quelques bancs en bois, une table en pierre indiquaient un but de promenade estivale. La vieille ville de Sopron s'étendait à leurs pieds. Les fumées montaient droit dans le ciel. A leur gauche, les eaux du lac de Fertö luisaient noires. Ils mangeaient en silence. Jozsef affichait une décontraction à toute épreuve. Il jetait souvent à la dérobade des coups d'œil vers Eva qui l'ignorait superbement. Ce fut lui qui donna le signal du départ:

– Allons! Ne nous éternisons pas ici! Demain, nous mangerons une bonne potée aux choux à Eisenstadt.

La progression se faisait à présent plus lente. La nuit n'allait pas tarder à tomber. Eva se sentait de plus en plus fatiguée, s'arrêtant fréquemment. Des élancements vrillaient la tête de Laszlö – séquelles de son traumatisme crânien. Son bras le faisait également souffrir. Seul Istvan semblait ne ressentir aucune fatigue. S'étant aperçu que celui qu'il continuait à appeler le colonel peinait à soutenir Eva, il lui proposa de le relayer. C'est avec émotion qu'Istvan glissa son bras musculeux sous celui d'Eva. Lajos, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le départ, ne quittait pas Jozsef d'une semelle. La peur, diffuse, qu'il ressentait commençait à lui faire regretter sa décision. D'autant que depuis que la nuit était tombée, il trouvait au cousin un comportement bizarre. Celui-ci ne cessait de se retourner, allant parfois jusqu'à s'arrêter pour tendre l'oreille.

– Qu'y a-t-il, on arrive près de la frontière?

– Non, non, pas encore. Mais j'avais entendu du bruit, sans doute des biches que nous avons dérangées.

Mais il continuait à tendre l'oreille et à tourner la tête. Un hululement strident glaça Eva; elle s'arrêta.

– Qu'est-ce que c'est? et elle pressa fort la main d'Istvan.

– Une effraie sans doute; son cri est épouvantable.

Jozsef s'était arrêté. Un autre hululement, mais différent, se fit entendre. Istvan lâcha la main d'Eva. Cette fois, ce n'était pas un oiseau mais un cri imité. Ils s'étaient tous arrêtés. Jozsef venait de faire glisser à terre son sac à dos; Lajos s'était déjà interrogé sur son contenu, car il ne l'avait pas ouvert une seule fois et il semblait bien lourd. Il s'apprêtait à aller rejoindre Laszlö en contrebas quand il lui sembla entendre des bruits de branches froissées, puis un nouveau hululement. Soudain, dans la nuit une voix forte retentit:

– Ne bougez pas ou nous tirons!

Lajos, qui venait juste de comprendre, se jeta dans la pente en roulant dans la neige; une rafale troua la nuit, des voix crièrent: "Ne le laissez pas échapper", une nouvelle rafale partit, un court silence suivit et une voix: "Il n'ira pas loin, il y a une crevasse un peu plus bas, il va s'y écraser". L'affaire avait été si soudaine qu'à part Lajos qui se trouvait près de Jozsef, personne n'avait eu le temps de réagir. D'ailleurs, qu'auraient-ils pu faire? Leurs armes étaient démontées dans les sacs à dos, à la demande expresse de Jozsef.

Dès les premiers coups de feu, celui-ci avait crié: "Ne bougez pas, ce sont des amis".

Les 'amis' de Jozsef apparurent, sortant de la nuit, portant manteau de cuir et bottes noires.

L'uniforme de l'AVH, reconnu Laszlö. Malgré sa méfiance instinctive envers le personnage, il voulut croire que cet uniforme avait été emprunté par des contrebandiers amis de Jozsef.

Ils étaient cinq, pointant chacun une mitrailleuse sur eux.

– Qu'est-ce que cela veut dire, cousin? s'inquiéta Miklos.

– Rien petit frère, t'affole pas, ce sont des amis, "c'est mon petit cousin", fit-il à l'adresse des arrivants.

– Si ce sont des amis, pourquoi braquent-ils leurs armes sur nous?

– Ils ne les braquent pas sur nous, mais il y a un passage difficile et il est préférable d'être armé, on fait toujours comme cela pour passer la frontière tranquillement.

Un affreux doute soudain envahit son esprit et il se tourna vers Laszlö comme pour chercher un démenti mais il n'y trouva qu'une confirmation que son cousin n'était qu'un abominable salaud.

Ils se remirent en route, mais n'eurent pas à marcher longtemps car à une centaine de mètres de là, une petite maison basse en rondins apparut sur un plateau. Une lumière filtrait à travers les volets. Des aboiements éclatèrent à leur approche. La porte s'ouvrit et un homme armé, tenant en laisse deux énormes chiens, s'arrêta sur le seuil.

– Qu'est-ce que c'était, ces coups de feu?

– Il y en a un qui a tenté de s'échapper ...

– Où est-il?

– Oh! il n'a pas dû aller bien loin.

– Je veux le voir ici! dit l'homme d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Viktor, tu prends les chiens et tu me les ramènes, mort ou vif.

Laszlö saisit l'instant de flottement pour basculer le garde qui se trouvait auprès de lui et se jeter dans la zone d'ombre. Déjà le chef gueulait: "attrapez le". Et il lâcha les chiens.

Il y eut un moment d'affolement et quatre des gardes se précipitèrent dans la direction qu'avait prise Laszlö. Istvan se jeta sur le dernier, lui asséna un coup de poing en pleine face, puis voulut entraîner Eva, mais elle se laissa tomber à terre: "Non, partez seul". Déjà Jozsef se précipitait sur lui mais Istvan, d'un formidable coup de tête en pleine poitrine l'envoya rouler aux pieds du chef qui n'avait pu intervenir avec son arme, Jozsef étant sur la trajectoire.

Istvan s'était évanoui dans l'ombre; Miklos restait là sans réaction, atterré par la trahison de son cousin. Eva était toujours à terre, folle d'inquiétude.

Jozsef s'était relevé; furieux, il fit entrer Miklos et Eva sans ménagement et ferma la porte. Un grand feu brûlait dans la cheminée; Miklos s'approcha d'Eva et lui prit les mains; des larmes coulaient sur un visage aux mâchoires serrées à craquer:

– Jamais je ne pourrai oublier tout le mal que je vous ai fait. Tout ceci est arrivé par ma faute.

– Mais non, mon petit Miklos ... Comment pouviez-vous prévoir? Des membres de votre famille!

– Je le tuerai, cette ordure; j'espère que les autres ont pu s'échapper; quand ils reviendront je me vengerai; je me vengerai!

Eva tendait l'oreille mais il n'y avait pas eu d'autres coups de feu. Les aboiements s'étaient arrêtés... Des bruits de voix se rapprochèrent; le loquet tourna: Laszlö fut poussé violemment à l'intérieur. Il avait le visage tuméfié, les habits déchirés par les crocs des chiens. Jozsef et le chef, qui étaient sortis après les avoir enfermés, entrèrent avec un des policiers. Eva voulut se précipiter auprès de Laszlö mais Jozsef la repoussa brutalement et l'obligea à s'asseoir sur un banc près de la cheminée.

Le chef avait l'air en colère, son visage rond aux petits yeux porcins était tout plissé par la fureur. Sans s'en soucier, Jozsef entreprit de débarrasser son sac à dos qui contenait du ravitaillement. Miklos ne cessait de se répéter "le salaud, le salaud" tout en le fixant d'un air chargé de tout son mépris. Ce dernier finit par ressentir quelque chose car il se retourna et lança d'un rire qui sonnait faux:

– Qu'est-ce que tu as petit cousin? Crois-moi, je suis désolé de te faire cela à toi que j'ai connu en culottes courtes, mais je n'avais pas le choix: vous avez frappé à la seule porte où il ne fallait pas frapper.

– Je te tuerai! cracha Miklos.

Les trois hommes éclatèrent de rire:

– Regardez-moi ce moutard faire son cinéma!

– Ça tarde un peu pour les deux autres, maugré le chef.

– T'en fais donc pas, Arpad, ils n'iront pas loin; pas un ne connaît le coin et puis même... les Russes seront là avant deux jours.

– Tu as la liste que je t'avais demandée?

– Je l'ai là, dans ma poche, fit Jozsef en se frappant le côté. Tous les membres du fameux Comité de Libération.

Un sourire féroce se forma sur la face d'Arpad; il se frottait les mains:

– J'en connais quelques uns qui vont rigoler jaune quand nous allons redescendre. Tu as fait du bon travail, Jozsef. Ton père peut être fier de toi.

– Si on veut continuer à faire notre trafic, il fallait être présent des deux côtés. Comme dit mon père: "Un bon tailleur doit toujours avoir deux fers au feu".

Miklos écoutait cette conversation en bouillant de rage impuissante. Eva se forçait à regarder le feu... La veille encore, devant un même foyer, elle échafaudait des projets. Elle n'osait pas se retourner pour regarder Laszlö; celui-ci s'efforçait au calme malgré ses blessures. Seul l'instinct de survie restait en lui, éliminant toute autre pensée.

Jozsef rangeait les provisions sur des étagères près de la fenêtre:

– Tu n'entends pas des aboiements? demanda-t-il soudain, tendant l'oreille.

– Peut-être bien, admit Arpad.

Peu après, une voix forte parvint.

– C'est moi Viktor avec les chiens, ouvrez la porte.

Deux grosses masses se précipitèrent en grondant dans la pièce; ils allaient une fois de plus se jeter sur Laszlö mais, au commandement: "Kuruc, Tito, couchés", ils s'allongèrent par terre.

Viktor entra, il avait l'air satisfait de lui:

– Je savais bien que je l'avais touché. Je ne rate jamais mon coup. Il était au pied d'un arbre, la jambe cassée. (L'air faussement désolé, il ajouta:) Je n'ai pas pu empêcher les chiens. Il a dû vouloir leur échapper: il est tombé dans la crevasse.

Eva écoutait, horrifiée. Pauvre Lajos, si enthousiaste, si curieux de tout... finir ainsi!

– Espèce d'abruti, tu ne pouvais pas l'achever?

– Doucement chef, pour qui me prenez-vous? et il fit un clin d'œil en frappant du plat de la main sur l'étui de son pistolet.

– Ça va, je n'ai rien dit... non, non, n'enlève pas ta veste, tu repars tout de suite avec les chiens, pas question de laisser l'autre dehors.

– Pourquoi toujours moi?

– Parce que tu es le meilleur, ironisa Arpad d'un air sardonique.

– Vous le pensez vraiment chef? se rengorgea Viktor.

– Si je te le dis, c'est que je le pense, sinon à quoi ça rime.

Viktor fit demi-tour, siffla les chiens et s'enfonça avec eux dans la nuit.

Admiratif et rigolard, Jozsef s'esclaffait.

– Y a pas à dire: vous savez parler aux hommes, vous, chef ...

Il lui servit un verre de vin, qu'Arpad vida d'un trait ...

Jozsef ajouta:

– Et si nous cassions une petite croûte, nous avons la cuisinière en prime. Qu'est-ce qu'on fait de ces deux là?

– Je ne sais pas encore, dit Arpad.

– Et si on les mettait dans la resserre à bois pendant qu'on mange? On verra après.

– D'accord.

– Attila, tu t'occupes de cela.

– Oui chef.

Malgré son prénom, Attila n'avait rien d'une terreur; avec son air timide et sa grande jeunesse

on se demandait même ce qu'il faisait parmi cette bande de soudards!

Avec ménagements, il conduisit Miklos et Laszlö dans la dite resserre, une petite pièce dont la porte donnait en face de celle de l'entrée. Le bandage de Laszlö était couvert de sang. Il semblait extrêmement fatigué mais ne se départait pas de sa dignité. Eva lui adressa un regard affolé, mais déjà il avait tourné le dos. Avant de pénétrer dans la pièce, Miklos se retourna et cracha son mépris en direction de son cousin qui se contenta de rire une nouvelle fois. Elle se mit à trembler: ces hommes lui faisaient réellement peur. Elle songeait à Klara, à Andreas, à tous ceux qui étaient passés par les griffes de cette police politique. Attila venait de refermer la porte. Arpad, à qui rien n'échappait lui dit:

– Tu n'as pas fermé à clef.

– Ah oui, excusez-moi.

Et quand il l'eut fait, il donna la clef à son chef qui la lui réclamait, la main tendue.

Eva s'était de nouveau réfugiée dans la contemplation du feu.

Une voix lui parvint, celle de Jozsef:

– Eh là, ma jolie, tu nous mets de l'eau sur le feu?

Elle se retourna pour l'affronter:

– C'est à moi que vous parlez?

– Eh oui, ma mignonne, à qui veux-tu que ce soit? à Attila? ras-sure-toi, nous ne sommes pas de ce bord là.

Et il rit grassement et bruyamment. Attila lui lança un regard noir.

Eva se retourna vers le foyer, cherchant les ustensiles.

– Où peut-on trouver de l'eau?

– Dans le puits, dehors.

Comme elle se levait, Arpad lança:

– Attila, tu l'accompagnes.

– Je peux y aller seul, il ne fait pas chaud dehors.

– Voyez le galant homme! s'esclaffa Jozsef. Tu as fait une touche, ma beauté!

Il ne vit pas le regard noir que lui lança de nouveau Attila avant de sortir.

On lui fit préparer le même plat que chez Rozsa la veille. Elle serra les dents en épluchant les oignons mais ne put éviter les larmes, ce qui émut fortement Attila qui était resté près d'elle pour l'aider; mais d'une voix forte, Arpad lui lança:

– Ce n'est pas ta place là-bas, viens boire un coup avec nous.

Assis à la table, ils commencèrent à boire et à manger, parlant de plus en plus haut et fort, éclatant parfois en gros rires gras. De temps en temps, furtivement, Attila jetait vers Eva un regard qu'elle ne pouvait voir car elle s'efforçait de s'absorber dans sa tâche et de les ignorer, en essayant rageusement ses larmes.

A table, les conversations s'étaient arrêtées; le pied d'un banc racla le sol, quelqu'un se levait. Eva le sentit approcher dans son dos: elle se contracta, se contraignant à ne pas bouger. L'homme respirait maintenant fort derrière son dos; une main se posa sur sa tête et, avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir, des lèvres froides se posèrent sur son cou. Réagissant rapidement, elle se leva d'un coup, fit face à Jozsef, les griffes en avant:

– Ne me touchez pas, sale individu!

Jozsef ricanait gauchement, balançant entre la violence et l'ironie; Arpad intervint:

– Viens manger, tu t'amuseras après si tu veux.

Mais Jozsef ne pouvait admettre de perdre la face devant ses amis. Un revers de main violent partit en direction d'Eva dont les bras levés amortirent en partie le coup. Jozsef retourna à table.

Ils réclamèrent du riz. Attila se leva, mais d'une tape puissante, Arpad le força à se rasseoir. Eva s'approcha de la table, portant la grande casserole à deux mains, et la posa sur la table. Elle s'apprêtait à repartir mais Jozsef la retint.

– Non, non, reste. Tu nous sers. Le chef d'abord.

Elle servit Arpad, puis Attila. En s'approchant de Jozsef, elle ne put s'empêcher de lui jeter un bref regard: il la fixait de ses yeux brillants, comme ceux d'un renard; elle réprima un frisson:

– Approche... plus près... on dirait que tu as peur de moi.

Elle posa le bord de la casserole et commença à le servir. Soudain, elle sentit une main remonter sous sa jupe, celle de Jozsef... Alors, sans aucune hésitation, elle lui balança à la figure la lourde cuiller pleine de riz fumant. Elle recula toute tremblante tandis que Jozsef se levait comme une furie. Il hurla: “salope, tu vas me le payer!” tout en raclant de ses doigts le riz collé sur son visage. Attila l’avait devancé et s’était interposé entre lui et la jeune femme, cependant qu’Arpad se tordait de rire, plié sur la table. Eva reculait, sous la protection d’Attila. Jozsef avait sorti un couteau de chasse, ce qui arrêta net les rires d’Arpad qui cria d’un ton comminatoire:

– Ça suffit, vous n’allez tout de même pas vous battre pour une greluche... Attila, reviens t’asseoir.

– Pas avant lui.

– Allez, Jozsef, fit-il d’une voix lasse, laissez-nous manger en paix... ce n’est pas parce que tu as déjà bouffé ta ration...

Il n’avait pu résister à sa plaisanterie et il était de nouveau plié sur la table en proie à un fou-rire incontrôlable. A ce moment, Jozsef fut pris d’une rage immense, aussi incontrôlable que le fou-rire d’Arpad; il devint blême et, braquant cette fois un pistolet sur Attila, il s’avança vers Eva, écartant d’une chiquenaude Attila, médusé. Terrorisée, Eva n’avait plus aucune réaction; il la poussa violemment contre la porte à droite de la cheminée, l’ouvrit et pénétra avec elle dans la pièce sombre. On entendit la clef tourner dans la serrure. Lorsque Attila se précipita, la porte était déjà verrouillée. Il tapait à la porte des poings et des pieds, criant: “Jozsef, Jozsef, ne fais pas cela, ne fais pas cela!”; à l’autre bout de la pièce, on entendait Miklos qui criait et tapait lui aussi sur la porte. Arpad, excédé, empoigna Attila:

– Tu vas la fermer, espèce de puceau! Ce n’est pas la première fois que tu vois violer une fille?

Si, faisait de la tête Attila.

Vaincu, ce dernier finit par se rasseoir à table, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les cris d’Eva, entrecoupés des grognements et des jurons de Jozsef... puis ce fut le silence...

Jozsef ouvrit la porte; il était rouge et ses joues étaient marquées de nombreuses balafres dont il essuyait le sang avec un mouchoir

– Elle était coriace, la garce, j’ai bien cru que j’y arriverai pas... mais vous pouvez y aller maintenant; elle est douce comme une biche.

Arpad semblait hésiter.

– Eh bien, qu’est-ce que tu attends?... Je t’assure que cela vaut le coup... c’est parce que je suis passé le premier?... Allez, on va pas faire de manières entre nous!

Arpad se décida d’un coup et s’enferma à son tour. Attila regardait Jozsef d’un air farouche.

– Eh là, mon joli puceau. Tu ne vas tout de même pas tourner de l’œil... un conseil, ne recommence plus jamais ce que tu as fait, sinon, cette fois je te descends sans aucune hésitation... Allez, viens, on va boire un coup.

Attila s’y refusa farouchement. Il tendait l’oreille vers la pièce voisine mais on n’entendait plus rien. Jozsef buvait coup sur coup comme pour s’étourdir...

Arpad sortit l’air sombre.

– Alors? fit Jozsef.

– Alors quoi? répondit Arpad d’une voix mauvaise.

– Alors rien.

Et Jozsef se remit à boire et à manger. Puis, une idée lui traversa la tête:

– Attila, si le cœur t’en dit, ne te gêne pas... te gêne surtout pas pour nous, nous sommes tous frères.

A son étonnement, Attila se leva et, sans dire un mot, se dirigea vers la pièce où gémissait Eva.

– Regarde moi ce faux-jeton... tout à l’heure, il était prêt à me bouffer et maintenant le v’là qui ne crache pas sur nos restes.

– Maintenant, ferme-la, Jozsef, tu dépasses les limites.

Celui-ci, qui commençait à être ivre, se contenta de hocher la tête et se remit à boire.

Ils crurent entendre des coups de feu. Sortant sur le pas de la porte, ils tendirent l’oreille, mais

on n'entendait plus que le vent dans les pins.

– J'aurais pourtant juré... dit Arpad, on aurait dit deux courtes rafales.

– C'est possible, mais qui veux-tu que ce soit sinon Viktor et les deux autres: ils auront retrouvé le gaillard!

– On aurait entendu les chiens.

– Ouais... Ils n'aboient pas toujours avant d'attaquer, c'est ce qu'on essaye de leur apprendre du moins.

Ils restèrent un moment devant la porte ouverte, mais on n'entendait toujours que le bruit du vent dans les arbres.

– Allez, rentrons, dit Jozsef, on va se les geler.

Ils revinrent près du feu, restèrent silencieux un moment puis Jozsef dit:

– Dis donc, le jeune Attila, il a l'air de s'en payer... je vais aller voir ce qui se passe.

Il mit son oreille à la porte qu'il essaya d'ouvrir, mais elle était fermée de l'intérieur.

– Ça va, Attila, tout se passe bien?

– Ça va, ne vous inquiétez pas pour moi.

– Laisse en un peu pour les autres!

– Ne vous en faites pas pour ça.

– Quel faux-jeton celui-là! T'as vu ça? Quel faux-jeton! répétait Jozsef en se rasant.

Arpad paraissait soucieux.

– Quelque chose ne va pas? demanda Jozsef.

– Je me demande si c'est une bonne idée de ramener les prisonniers à Sopron!... Après ce qui s'est passé!

– Tu veux parler de la fille?

– Ouais; il y a certains chefs qui n'aiment pas ça.

Pour Jozsef, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat; il garda cependant ses réflexions pour lui, disant simplement:

– C'est toi le chef.

Arpad se leva lentement, prit sa 'guitare' et tira une longue rafale à travers la porte de la resserre.

– Tu ne regardes pas le résultat?

– Je ne manque jamais mon coup... d'autre part, j'ai le cœur trop sensible; tu ne me connais donc pas?

Il partit d'un franc éclat de rire et Jozsef l'imita.

Ils s'installèrent tous deux près du feu et reprirent leur conversation comme si de rien n'était.

Les bûches se consumaient, la flamme baissait insensiblement; le vent, s'engouffrant dans la cheminée, renvoyait la fumée, attisant les braises pour un moment. Arpad s'endormait doucement sur sa chaise. Se sentant lui aussi gagné par le sommeil, Jozsef se leva, alla donner quelques coups à la porte derrière laquelle était Attila, puis se dirigea vers l'appentis des prisonniers. Il eut l'idée d'ouvrir la porte mais se contenta d'avoir une pensée pour ce "pauvre même qui aurait mieux fait de rester chez lui". Alors, il revint vers la table, qu'il débarrassa en tassant tout dans un coin, y étendit une grosse couverture et, bâillant comme quelqu'un qui va faire un bon somme, il s'allongea, se recouvrant de sa grosse veste de chasse.

La dernière flamme s'était éteinte, les braises restantes projetaient encore leurs rayons rouges par éclats subits; Arpad commençait à ronfler.

Quand Attila avait pénétré dans la chambre, il lui avait fallu un moment pour s'accoutumer à l'obscurité. Eva gémissait de temps à autre: il s'était dirigé vers elle. Peu à peu, ses formes étaient sorties de l'ombre: bras liés par une cordelette rattachée aux montants du lit, sa jupe en gros drap relevée sur son visage. Il avait coupé les liens et rabattu la jupe.

Eva avait sursauté tout en gardant les yeux fermés. Il avait alors entrepris de lui parler tout doucement.

– Je suis votre ami. C'est moi, Attila. Je ne vous ferai aucun mal. Je hais les deux autres. Je

vous ferai sortir d'ici...

Elle n'avait pas répondu, gardant les yeux toujours clos. Il avait passé la main sur son visage, puis remis sa chevelure en place. Elle s'était retournée sur le côté. Après l'avoir recouverte, il s'était dirigé vers la fenêtre pour tester la solidité des barreaux. Rien à faire: ils semblaient impossibles à desceller. Revenu près du lit, il avait repris son chuchotement...

Quand Jozsef avait frappé à la porte, elle s'était agrippée à lui, montrant par là qu'il avait gagné sa confiance. Et lorsque la rafale avait éclaté, elle s'était dressée sur le lit, affolée, mais toujours sans desserrer les lèvres.

– Ce n'est rien, lui avait-il dit. C'est une manie du chef. De temps en temps, comme cela, il se met à tirer. L'arbre qui fait face à la maison est tout criblé de balles...

L'explication l'avait rassurée: Eva s'était rallongée. Ses yeux étaient maintenant grand ouverts mais il n'osait pas la regarder, se contentant de lui caresser les cheveux.

Percevant le bruit d'un ronflement, il alla vers la porte et y colla son oreille; il entendit Jozsef se préparer un lit. Encore un peu de patience et il pourrait ouvrir la porte. Mais ce fut celle de l'entrée qui grinça sur ses gonds...

Immense, Istvan s'était encadré dans celle-ci. Ses yeux habitués à l'obscurité cillèrent un peu à la lumière. Ils n'étaient que deux. En restait-il deux, ou trois? Il n'aurait su le dire. Il aurait pu tirer tout de suite, mais la haine qui s'était ancrée en lui ne se serait pas contentée d'une mort aussi expéditive.

– Messieurs, c'est l'heure, lança-t-il d'une voix puissante. L'heure des salauds!

– Hein? Qu'est-ce que c'est? s'écria Arpad qui, réalisant tout de suite, leva immédiatement les mains.

Quant à Jozsef, il faisait semblant de dormir.

– Réveille le, celui-là!

Arpad s'approcha de la table, mais Jozsef bondit et tenta de se placer derrière lui. Plus rapide, Istvan venait de lui tirer dans les jambes.

Arpad s'était écarté; Jozsef était maintenant recroquevillé, dos à la cheminée, serrant les dents pour ne pas montrer sa douleur.

– Où sont mes amis, et la jeune femme?

– On a eu pitié d'eux, on les a laissés partir. Ils doivent déjà être à la frontière...

Istvan eut un instant d'hésitation, mais Attila, depuis la chambre, s'en mêla:

– Ce n'est pas vrai! Ne les écoutez pas! Elle est ici!

– Espèce de fumier! hurla Arpad en se précipitant vers la porte.

Une rafale aux jambes le stoppa net. Istvan ne comprenait pas très bien ce qui se passait. Jozsef reprit d'une voix hachée:

– C'est vrai, ce que dit Attila... C'est Arpad... Il a tout fait... Il a tué...

– Il a tué qui?

– Il a tué... les deux hommes...

Arpad leva le poing vers Jozsef.

– Et il a... violé la petite...

C'en était trop. Istvan, sans réfléchir, acheva Arpad. Mais la voix s'éleva de nouveau derrière la porte.

– Ce n'est pas vrai! C'est Jozsef qui a commencé! C'est Jozsef.

Jozsef lut sa condamnation dans le regard d'Istvan. Il l'accepta, regrettant seulement de mourir si jeune, alors que tant de belles filles restaient encore à prendre. Une décharge laboura son corps.

– Vous, là-bas, derrière la porte! Vous m'entendez?

– Oui, je vous entends.

– Dites à la jeune femme de me parler.

– Elle ne peut pas. Elle ne peut pas parler.

Istvan hésita, méfiant.

– Alors, sortez. Seul et les mains en l'air. Au moindre geste, je vous abats!

– J’ai bien compris, je sors.

On entendit le verrou puis la serrure principale et, dans un grincement sinistre, la porte s’ouvrit lentement...

Attila, tremblant comme une feuille, sortit, les mains sur la tête; en passant près des deux cadavres, il leur cracha dessus. Perdant toute méfiance, Istvan se précipita dans la pièce. Eva s’était mise debout, elle avait l’air d’un fantôme; elle s’avança vers lui et s’effondra dans ses bras. Le cœur battant, il la consola, en lui caressant les cheveux:

– C’est fini, c’est fini, plus personne ne vous fera de mal.

Il l’entraîna dans la pièce principale. Attila était assis à la table.

– Les autres, où sont-ils? lui demanda-t-il.

– Je crains que... (Attila désigna la resserre à bois).

Istvan se précipita et fracassa la porte.

– Mais il n’y en a qu’un!

Attila accourut; il n’y en avait en effet qu’un: le cadavre du jeune Miklos.

– Où est le colonel?

Attila raconta que c’était lui-même qui les avait enfermés dans la pièce, dont Arpad avait pris la clef et qu’il avait également entendu celui-ci arroser le réduit de balles... Levant les yeux, Istvan vit une ouverture de ventilation, fermée d’un grillage mais suffisamment grande pour laisser passer un homme. Se hissant sur le tas de bois, il saisit le grillage qui lui resta dans les mains. Se précipitant dehors, il fit le tour de la maison et vérifia que cette ouverture avait pu permettre à Laszlö de s’échapper. Il ne devait pas être loin: on allait donc l’attendre.

Ils rentrèrent. Eva était appuyée sur la table.

– On va la recoucher, dit Istvan. (Ce qu’il fit, aidé d’Attila.)

Une longue attente commença. Assis non loin d’Istvan, Attila n’arrivait pas à se débarrasser de cette terreur que lui procurait la présence de ce colosse dont le visage exprimait une farouche détermination. Elle ne l’avait pas vraiment quitté depuis ce fameux jour sur la place Kossuth...

– Les autres... les chiens... vous n’avez pas peur qu’ils reviennent? demanda Attila d’une voix encore tremblante

– Non, fit Istvan de la tête.

– Vous les avez ...?

Signe affirmatif.

Admiratif, Attila hocha le menton... A lui seul, ce géant s’était débarrassé de trois gardes, dont un, Viktor, s’avérait particulièrement vicieux.

– Et les chiens?

Istvan fit le geste de se passer un couteau sur la gorge.

Attila resta un moment sans voix, puis il reprit:

– Moi, ces chiens c’était ma terreur!

– Les chiens ne m’ont jamais fait peur, déclara Istvan, tranquillement.

– Comment vous avez fait?

– Oh! ce n’est pas compliqué... ils font tous la même chose. J’ai entouré mon bras gauche de ma veste et l’ai présenté à la gueule du premier qui n’a pas manqué d’y mordre cependant que le second me sautait à la gorge... il a rencontré mon poignard avant, que j’ai retourné ensuite vers celui qui avait les dents plantées dans ma veste.

Ce n’était pas plus compliqué que cela! Attila en avait froid dans le dos. Il n’osait plus ni parler ni regarder cette terreur.

Après un long silence, Istvan reprit:

– Qu’est-ce que tu comptes faire.

– Je voudrais bien partir avec vous! Je connais bien la région et je parle l’allemand...

Istvan le considéra avec suspicion:

– Tu as intérêt à marcher droit, sinon je ne te louperai pas!

– Demandez à la demoiselle. Vous pouvez avoir confiance en moi.

– Tu faisais pourtant partie de la bande!

– Ils m’ont forcé; ce serait trop long à vous expliquer...

– Explique quand même.

– C’est à dire que... ils avaient besoin d’un infirmier: c’est ce que je faisais dans un hôpital; je venais juste de sortir de l’école.

Ils m’ont dit qu’ils s’en prendraient à ma famille, si je refusais. Mais je n’ai jamais tué personne; je ne sais même pas me servir d’une arme, je les ai en horreur.

– Je ne te crois qu’à moitié. Dis-toi bien qu’au moindre doute... (Il lui fit le même geste que pour les chiens.)

Attila sentit un grand frisson lui passer dans le dos.

Après un nouveau silence, Istvan reprit:

– Si on allait chercher le colonel! On ne peut pas le laisser tout seul, surtout s’il est blessé. Puisque tu est infirmier, vas donc voir si la demoiselle n’a besoin de rien.

Attila revint: la demoiselle se reposait normalement.

Ils battirent les buissons et les fourrés des environs durant un long moment. Ils crièrent son nom de tous côtés, mais en vain: Laszlö restait introuvable.

Istvan hésita encore une bonne heure, mais le jour n’allait pas tarder à se lever. Attila le pressa de se décider. Alors, il rédigea un court message qu’il laissa en évidence sur la table: “Nous sommes partis où vous savez. Elle est avec moi, tout va bien. Istvan.”

Ils creusèrent une fosse dans laquelle ils enfouirent le corps de Miklos. Attila confectionna une croix de fortune. Puis ils jetèrent les corps de Jozsef et Arpad dans les buissons.

– Je ne sais même pas si les charognards en voudront! fut l’oraison funèbre d’Istvan.

Quand Istvan pénétra dans la chambre, Eva ne dormait pas. Il lui dit qu’ils allaient partir. Elle se leva et le suivit comme un automate. Il lui fit enfiler deux gros chandails qu’il avait trouvés dans la pièce.

Le froid était devenu extrêmement vif. Attila menait, Eva suivait, précédant Istvan sur ses gardes; à plusieurs reprises, il dut la soutenir pour qu’elle ne tombe pas, car elle semblait avoir des troubles de l’équilibre. Il voulut la porter, mais elle s’y refusa. Tout se passait par gestes: depuis qu’il l’avait retrouvée, elle n’avait pas prononcé un seul mot.

Dans leur dos, le jour commençait à se lever.

– La frontière est là, toute proche, indiqua Attila. Laissez-moi faire...

Istvan se demanda soudain s’il avait eu raison de lui faire confiance.

Des aboiements éclatèrent. Heureusement, il avait gardé son poignard. Il dépassa Eva et vint se ranger tout près d’Attila. Un projecteur se braqua sur eux...

– Nous sommes trois, dont une femme blessée! Des réfugiés politiques! Nous demandons l’asile! s’époumona Attila dans une langue qu’Istvan ne connaissait pas.

Des hommes à l’uniforme inconnu s’approchèrent d’eux. Ils les fouillèrent, mais Istvan leur avait spontanément tendu son arme blanche et sa mitraillette. Quant à Attila, il n’était pas armé.

L’un des étrangers s’exprima en hongrois:

– Venez vous chauffer chez nous, la jeune dame a l’air glacé, proposa-t-il gentiment.

A l’Est apparaissait un disque rouge, comme celui qui allait de nouveau souiller le fier drapeau hongrois.

## Epilogue

Janos Kadar (Peter Gerondy dans le livre) succédera à Imre Nagy à la tête de la Hongrie. Bien que l’‘homme des Soviétiques’ il sera un des premiers dirigeants derrière le rideau de fer à amorcer une évolution de l’intérieur –la méthode des petits pas d’Endre Gzabor– limitée cependant au do-

maine économique. En 1989 la Hongrie est également le premier pays derrière le rideau de fer à envisager des élections ouvertes à d'autres partis que le communiste.

Kadar devra pourtant condamner et exécuter les dirigeants de l'insurrection dont Nagy et Pat Maleter dont nous avons fait connaissance dans le roman.

Nagy et Maleter avaient trouvé refuge à l'ambassade de Yougoslavie. On leur avait promis l'impunité. Ils furent déportés en Roumanie puis ramenés en Hongrie où eut lieu un procès comme les aiment les Démocraties Populaires, à la suite duquel ils furent condamnés et exécutés en 1958.

Voir extraits de presse ci-après. Kadar évoque sa 'tragédie personnelle'.

17 Juin 1989. La Presse

Hongrie: trente trois ans après. La revanche posthume d'Imre Nagy.

Le héros du printemps de Budapest tardivement réhabilité, a rassemblé autour de sa dépouille des centaines de milliers de Hongrois. "La tragédie d'Imre Nagy est également ma propre tragédie personnelle" a déclaré Janos Kadar, homme fort de la Hongrie de 1956 à 1989.

Vous retrouverez les personnages de ce roman dans Tarawa, roman en trois tomes du même auteur.